

RELATION
DU VOYAGE
DU
PORT ROYAL
DE L'ACADIE;
OU DE
LANOUELLEFRANCE;

RELATION
DU VOYAGE
DU
PORT ROYAL
DE L'ACADIE,
OU DE
LANOUELLE FRANCE,

DANS laquelle on voit un Détail des divers mouvemens de la Mer dans une Traverfée de long cours ; la Description du Païs , les Occupations des François qui y font établis , les Manieres des différentes Nations Sauvages, leurs Superftitions & leurs Chafes ; avec une Differtation exacte sur le Caftor.

Par Mr. DIEREVILLE embarqué à la Rochelle dans le Navire la Royale-Paix.

Enfuite de la Relation , on a ajouté le Détail d'un combat donné entre les François & les Acadiens , contre les Anglois.



A R O U E N ,

Chez JEAN-BAPTISTE BESONGNE ;
ruë Ecuycrc , au Soleil Royal.

M. DCCVIII.

Avec Permission du Roy.



A
MONSIEUR
B E G O N
CONSEILLER DU ROY
EN SES CONSEILS,
INTENDANT DE JUSTICE,
POLICE, FINANCES
EN LA GENERALITE'
DE LA ROCHELLE,
ET DE LA MARINE DU PONANT;



MONSIEUR;

Je me trouve engagé autant par
reconnoissance, que par raison, à

E P I T R E.

vous dédier la Relation de mon voïage de la nouvelle France. Vous me fites l'honneur de me la demander en Vers, dans le moment que je pris congé de vous pour m'embarquer. Je ne fus pas plutôt dans le Navire, que je ne songeai qu'à satisfaire à ce que vous attendiez de moy, invoquant chaque jour Apollon, pour décrire en son langage tout ce qui m'arrivoit sur le vaste Empire de Neptune. Je ne travaillai jamais, M O N S I E U R, sur une matiere si fâcheuse; j'éprouvois sans cesse tout le caprice & toute l'inconstance de cet Element qu'on a si bien nommé Perfide, & je ne fus pas long-téms dessus, je vous l'avouë, sans desirer de tout mon cœur d'en être bien loïn.

Je frémissois au moindre vent

Qui soulevoit un peu trop l'Onde;

Et je me croyois très-souvent,

Prest à passer en l'autre monde.

Cependant, M O N S I E U R, malgré la fureur des vents contraire que vous m'aviez trop sûrement prédits, en partant dans une saison trop

E P I T R E.

avancée, je ne laissai pas d'être rendu en cinquante-quatre jours au Port Royal lieu de ma destination.

Ma Muse se mit en devoir

De vous marquer de là son ardeur empressée,
Et par cent traits divers elle vous fit sçavoir,
Tout ce qui se passa pendant la Traversée.

Après cela, j'examinai le Pays que je trouvai bien différent de l'idée que je m'en étois formée sur la fausse peinture qu'on m'en avoit faite, & sans changer le langage des Muses, la mienne pour mieux répondre à vôtre attente, en fit la véritable Description, ajoutant toujours quelque chose à la Relation du Pais, & de ses manieres, selon que j'en avois de nouvelles connoissances. Il ne m'y échapa rien qu'on puisse desirer de sçavoir; j'y passai les quatre saisons de l'année, c'étoit assez pour le connoître, & beaucoup plus qu'il ne falloit pour s'y ennuyer.

Je n'aimois point du tout ce sauvage séjour,
Et malgré les dangers qu'on doit craindre
sur l'Onde,

J'étois le plus joyeux du monde
De me voir sur le point de faire mon retour.

E P I T R E.

Après y avoir séjourné ce temps-là, je fus assez heureux pour en être rappelé, & pour comble de bonheur, il s'y rencontra pour me ramener un Navire du Roy, où je ne trouvai pas moins d'agrément que j'avois eu de peine dans le Navire Marchand qui m'avoit porté: J'étois à la compagnie des plus honnêtes, & des plus habiles Officiers de la Marine. C'étoit, MONSIEUR, un Vaisseau de vôtre Département, rien n'y pouvoit manquer, on sçait avec quel soin & quel zele, vous remplissiez tous les devoirs de vôtre ministère pour le service du Roy. J'ay appris depuis mon retour par les Vaisseaux qui sont arrivez de ce Pays-là, que tout y avoit bien changé de face & de Gouvernement, que le fort qui étoit à la Riviere saint Jean est maintenant au Port Royal, & qu'on y avoit bâti beaucoup de maisons.

Mais je ne crois pas pour cela

Qu'il me prenne jamais envie

De retourner à l'Acadie

... Pour embellir mon plan de ces nouveautez-là.

E P I T R E.

Je suis setlement bien aise d'avoir marqué que le Port Royal méritoit par la situation d'être le lieu du Fort, & de voir que la Cour commence à travailler à l'établissement de ce Pays Sauvage, comme si elle avoit vû les Memoires que j'en donne, & qu'elle voulût en tirer les avantages que je fais connoître dans ma Relation. Lorsque je la fis voir à mes amis, il arriva une chose que je prévoyois, ils furent surpris de la trouver toute en Vers, & ils me dirent que j'en avois diminué le prix en l'écrivant de la sorte; & qu'on ne la regarderoit que comme fabuleuse, étant dans un langage plus sujet à dire des mensonges, que des veritez, j'eus beau dire que je ne devois pas la faire autrement, puisque vous me l'aviez demandée de même.

Cette forte raison ne put les satisfaire,

Dans leur opinion constans,

Malgré la tendresse de pere.

Il falloit immoler près de cinq mille enfans.

Ils prétendoient que quoyque ma Muse ne parlât que des faits de mon sujet, d'une maniere nette, sans em-

EPI T R E.

prunter les vaines fictions de la Poësie, le Public à qui je marquois avoir envie de donner ma Relation, n'y ajouteroit point de foy, qu'elle n'auroit point de cours, & que je devois absolument la changer, & la mettre en Prose.

C'est le goût du siècle où nous sommes,
Ah quel mépris injurieux !
Peut-on au langage des Dieux
Préférer le parler des hommes.

Mais quoy qu'ils ayent pû dire, je ne me suis point laissé aller à leurs Remontrances, & tout ce qu'ils ont pû obtenir de moy, c'est que je mélangerois ma Relation de Prose & de Vers ; c'étoit un assez grand sacrifice. Je vous supplie, M O N S I E U R, de ne la pas recevoir moins favorablement. Quand on verra qu'elle vous est dédiée, on n'aura point de peine à croire les faits sùprenans qui s'y rencontrent ; tout le monde sçait qu'on n'ose imposer quand on parle à une Personne de votre caractère, instruite des manieres de toutes les Nations, qui sçait parfaitement

EPI T R E.

toutes choses , & dont le mérite est si généralement connu. Je ne crains cependant que ceux qui ne sont jamais sortis de leur Pays , car j'auray pour garants de tout ce que j'avance , tous ceux qui ont voyagé dans celuy que je décris. Quel avantage ne me reviendra-t-il pas , M O N S I E U R , de mettre sous vôtre protection là Relation de mon voyage de la Nouvelle France ? Si elle a le bonheur de vous plaire , & que vous y trouviez quelque chose qui puisse vous divertir , elle aura place dans vôtre fameux Cabinet. Peut-il m'arriver rien de plus glorieux que de voir une foible production de mon genie , parmi les Ouvrages de ces Grands Hommes que vous avez autant illustrez par la dépense que vous avez si genereusement faite pour leur Histoire , qu'ils se sont rendus celebres eux-mêmes par tout ce qu'ils ont fait de plus beau ! J'attends pour elle un favorable accueil de vôtre bonté , qui ne gagne pas moins les cœurs , que vôtre mérite charme les esprits. C'est peut-être un peu me flatter , mais

E. P I T R E.

vous ne sçauriez faire honneur aux
Ouvrages de personne qui soit avec
un respect plus profond que moy.

M O N S I E U R,

*Votre très-humble &
très-obeissant serviteur*

D I E R E V I L L E.

PERMISSION DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY
DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A NOS Amez
& Feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de
Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de
Nôtre Hôtel Grand-Conseil, Prevôt de Paris,
Baillifs, Senéchaux, les Lieutenans Civils, &
autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT.
JEAN-BAPTISTE BESONGNE Imprimeur
Libraire à Rouën, Nous ayant fait supplier de
luy accorder nos Lettres de Permission pour l'im-
pression d'un Livre intitulé *Relation en Prose &
en Vers du Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou
de la Nouvelle France* ; Nous avons permis &
& permettons par ces Presentes audit BESONGNE,
d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, en
telle forme, marge, caractère, & autant que
bon luy semblera, & de le vendre, ou faire
vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pen-
dant le temps de quatre années consecutives, à
compter du jour de la date desdites Presentes ;
Faisons défenses à tous Imprimeurs Libraires, &
autres personnes de quelque qualité & condition
qu'elles soient, d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, à
la charge que ces Presentes seront enregistrées
tout au long sur le Registre de la Communauté des
Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois
mois de la date d'icelles ; que l'impression du
Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ail-
leurs, en bon papier, en beaux caractères, con-
formement aux Reglemens de la Librairie, &
qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera
mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque

Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de Nôtre très-Cher & Feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelipeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou les ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande de Lettres à ce contraires; **CAR TEL EST NOTRE PLAISIR.** Donné à Versailles le vingt-sixième jour de Novembre l'an de grace 1707. & de Nôtre Regne le soixante-cinquième. **PAR LE ROY EN SON CONSEIL.** Et plus bas signé,

L. R. C O M T E.

Registré sur le Registre N. 1. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 278. n. 540. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. à Paris ce 6. Decembre 1707.
Signé,

L O U I S S E V E S T R E, Syndic.



RELATION
DU VOYAGE
DU
PORT ROYAL
DE L'ACADIE,
OU DE
LA NOUVELLE FRANCE.

JE vais commencer la Relation de mon Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France par un accident qui pensa me faire perir en montant dans le Navire qui devoit me porter. Il étoit à la Rade de la Rochelle à plus de deux lieues de cette Ville, dans laquelle j'attendois le vent favorable pour partir.

A

Il devint bon le soir du vingt Aoust mil six cens quatre vingt-dix-neuf. Le Capitaine voulant en profiter, la saison n'étant déjà que trop avancée, m'envoya querir dans la Chaloupe dès la Marée de la nuit. Je sortis de la Rochelle à la porte ouvrante, & j'allai me rendre à la Digue où la Chaloupe m'attendoit : J'entrai dedans, & quoy qu'il y eût six bons Matelots pour la conduire, ils ne laisserent pas de se fatiguer beaucoup, la Mer étant rude. Le Capitaine nous ayant apperçus, & voyant que nous n'étions qu'à un quart de lieuë du Navire, fit lever l'ancre pour ne perdre point de temps : Pendant qu'il faisoit cette manœuvre, nous avançons toujours, & nous arrivâmes bien-tôt au Navire sans beaucoup de peine ; mais que nous trouvâmes de difficulté à l'aborder, quoy qu'il ne fit que floter ! Les vagues qui se formoient entre luy & la Chaloupe, nous en écartoient sans cesse quand nous étions prêts de l'accrocher ; enfin nous en vinmes à bout ; mais nous n'en étions guères mieux ; les mouvemens que le Navire & la Chaloupe prenoient, ne nous donnoient pas le temps de monter à l'échelle : Le Capitaine qui en connoissoit la conséquence pour moy,

ſçachant bien que je n'avois pas le pied marin , défendit à tous les Matelots de la Chaloupe d'en fortir que je ne fuſſe dans le Navire ; chacun fit de ſon mieux pour m'en donner les moyens , & ne me plaiſant point là , j'y aportoſ de mon côté tous mes ſoins : Le Capitaine croyant y reüſſir mieux que les autres , me rendit une corde que je ſaiſis d'abord , & la ſerrant bien fort de peur qu'elle ne m'échappât , je montai ſur le bord de la Chaloupe ; mais je n'y eus pas ſi-tôt les pieds , qu'une vague me l'enleva de deſſous , & je demeurai pendu à la corde fort mal à mon aïſe , & en très-grand danger d'être emporté par une vague , mes pieds touchant à l'eau. Je ne perdis point la tramontane , & ſongeant ſérieuſement à me ſauver du peril où j'étois , j'aperçûs un petit bord de planche , où j'apliquai le bout d'un pied , il me ſervit d'apuy , & à l'aide de mes bras , grim pant le long de la corde , je me mis bien-tôt à portée d'autres bras qui étoient tendus pour me ſecourir , & qui acheverent de me tirer d'affaire.

La corde aux Normands ſi funeſte ,
 Fut là pour moy d'un grand ſecours ,
 Le Ciel ne voulant pas ſi-tôt finir mes jours ,
 Qu'il prenne long-temps ſoin du reſte.

Les Matelots que j'avois laissez dans la Chaloupe, ne furent pas moins embarrassés que moy pour en sortir, je ne craignois plus rien, & j'eus le plaisir de voir les plus alertes grimper avec autant de peine aux échelles des Haubans, que j'avois fait à une simple corde. Quand je me vis sur le pont du Navire au milieu de vingt-deux hommes d'équipage, je me crûs en sûreté, & je ne songeai qu'à décrire le peril où je venois de me trouver.

C'est se consoler en Poëte,

Tout peut exciter ses transports,

Sa Muse toujours trop folette

Se fait un jeu des maux de l'esprit & du corps,

On apareilla, & l'on prit plusieurs bordées pour tâcher de s'élever; mais on y travailla vainement tout le jour; le vent qui devint contraire ne nous permit pas de passer les Pertuits d'Antioche, nous y fûmes contraints de relacher, & de revenir mouïller le soir au même lieu d'où nous étions partis le matin. J'y passai la nuit assez tranquillement; cependant le bruit du Gouvernail me chicannoit, & je ne dormis pas si à mon aise dans le Navire que je faisois dans ma

chambre à la Rochelle. On remit à la voile dès le point du jour, le vent étant assez favorable, & en moins de trois heures de temps, nous allâmes plus loin que nous n'avions fait la veille en toute la journée, & nous perdimes bien-tôt la terre de vûë.

Ce jour se passa bien, quand je fus loin sur
l'Onde,

Je pris plaisir à voir cette machine ronde

Que compose le Ciel & l'eau ;

Qui n'auroit jamais vû la terre en son niveau

Auroit crû que nôtre Vaisseau

Marquoit le point central du Monde.

Le vent devint plus frais sur le soir, & grossissant peu à peu, il rendit la Mer assez rude pendant toute la nuit ; les Matelots en eurent plus de peine, mais je ne m'en sentis point, je dormis fort bien jusqu'au point du jour, & alors une pluye abondante & continuelle se joignant à un vent furieux, sembloit vouloir égaler sa violence.

Nous souffrîmes long-temps leur choc impetueux,

Et ne pouvant tenir contre eux,

Nous fumes piétés, voyant nôtre peine inutile,

De relâcher à l'Isle-Dieu,

Nous ne pouvions alors choisir un meilleur lieu,

Son nom marquoit un sûr azile.

Dans cet embaras il en survint un autre plus à craindre ; un Navire qui fut chassé sur le nôtre par le vent qui le forçoit, nous fit apprehender qu'en se choquant tous deux, ils ne se brisassent l'un contre l'autre ; mais nôtre Capitaine fort habile homme, fit faire une si bonne manœuvre, & si à propos, qu'il évita le choc, & malgré le mauvais temps il tint toujours la Mer.

Il fit bien, car le vent une heure après changea,

Et selon nos desirs nôtre Vaisseau vogua.

Dans une pareille disgrâce,

Il ne faut pas d'abord se rebuter,

Car à force de tourmenter,

Le temps change en bouace,

Nous en fîmes l'épreuve , & tout le long du
jour ,

Le vent étant assez propice ,
Les Matelots après un pénible exercice
Prirent du repos à leur tour.

La nuit ne fut pas moins favorable au Na-
vire ,

Et ne craignant aucun hazard ;
L'Equipage en faisant son quarr ,
N'eut qu'à fumer , chanter & rire .

Le jour qui la suivit ne fut pas moins sercin ,
L'haleine des vents fut petite ;
Nous n'eûmes que le seul chagrin
De ne pas aller assez vite.

Pendant deux ou trois jours les vents
ne soufflerent pas plus fort ; on ne res-
piroit qu'un air frais , & sur la Mer un
grand calme est aussi ennuyeux que la
tourmente est fâcheuse , on voit le milieu
entre ces deux excez.

A peine entendoit-on le murmure de l'Onde ,

Tout nous invitoit au repos ,
Je le goûtois aussi dans une paix profonde ,
Bercé doucement par les flots.

A mon reveil je quittois ma cabane ;
 Et la Pipe à la main campé sur le Gaillard
 Je tirois la vapeur de la Nicotiane ,
 Et tranchois du Chevalier Barr.

Il n'y avoit pourtant point de Mousse
 qui ne sçût mieux que moy s'aquitter de
 cet exercice , je ne le faisois aussi que par
 amusement , & pour me donner des airs
 d'homme de Mer : Tout Novice que
 j'y étois , je m'abandonnois à la rêverie
 où jette d'ordinaire la vapeur de cette
 Plante Indienne , & je ne songeois qu'à
 considerer ce qui se passoit entre les
 Poissons ; je vis qu'il en étoit d'eux com-
 me des hommes sur la terre , les grands
 déclaroient la guerre aux petits , loin de
 mordre à nos hameçons qui flotoient sur
 une eau fort claire.

Le temps du jeu pour moy n'est pas le mieux
 passé ,

Que faire en pareille aventure ?

J'étois assez embarrassé ,

Où ne sçauroit toujours être dans la le-
 cture ,

L'esprit en est bien-tôt lassé.

Il faut que sur un Livre il prenne du relâche ,
 Ainsi qu'au travail fait le corps ,
 L'un & l'autre a certaine tâche ,
 Qu'il ne sçauroit passer malgré tous ses efforts.

Pendant qu'un si grand calme nous
 arrêtoit, le vent s'éleva un peu , & de-
 vint si bon que nous fûmes bien-tôt dé-
 dommagez du retardement.

Nôtre Vaisseau sembloit voler ,
 A peine tenoit-on sur la table la soupe ;
 Mais nous avions le vent en poupe ,
 C'étoit de quoy nous consoler.
 Telle soupe d'ailleurs n'est pas fort excel-
 lente ,
 On ne perd pas beaucoup à n'en manger qu'un
 peu ,
 C'est le seul appetit qui la fait ragoûtante ,
 Et sur la Mer les dents font feu.
 On ne trouve jamais trop de sel , trop d'épice
 Dans les mets de chaque repas ,
 Et comme on fait peu d'exercice ,
 On devient bien-tôt gros & gras.

Lorsque nous avions un temps si fa-
 vorable , les Germons se jrenoient à nos

lignes avec abondance ; c'est un poisson d'un goût admirable, dont la bonté pourroit le disputer à celle du Saumon ; ils sont aussi assez ressemblans, sinon que le Germon est plus gros & plus court que le Saumon, & qu'il a des nageoires beaucoup plus longues.

L'utile & vray plaisir de le manger à table,
 Et de l'assaisonner de toutes les façons,
 Suivoit de bien près l'agréable
 De le prendre à nos hameçons.

On voyoit sur le gril encore fremir la dale,
 Paris n'en voit jamais de pareil en sa Halle,

Il ne peut s'y porter, il est trop délicat,
 Pour manger la fraîche marée,

Et n'en point laisser dans le plat,

Il n'est que de courir l'empire de Nérée.

Il est bien juste que les Navigateurs trouvent quelquefois sur la Mer de quoy se consoler des peines qu'elle leur donne. Les nôtres étoient fort contents alors, ils mangeoient tout leur soû de ce poisson délicieux à toutes sortes de fausses, & le Navire alloit fort bien, sans qu'ils se fatigassent à changer de manœuvre. Si Neptune les favorisoit toujours de mê-

me, ils ne trouveroient que du plaisir à faire avec luy leur fortune, & ils pourroient mener leurs femmes aux Voyages de long cours.

On n'en verroit pas tant soupirer sur la terre
Pour le retour de leurs Epoux

Quand la Déesse de Cythere

Inspire dans leurs cœurs ses plaisirs les plus
doux.

Le repos dont nous joiissions pendant un temps si commode nous coûta cher ; le vent devint furieux, & quo'y qu'il ne nous fût pas contraire, il ne laissa pas de nous tourmenter beaucoup.

La Mer s'éleva jusqu'aux nuës,

Nôtre Vaisseau prenoit le même cours ;

Et suivant le torrent des vagues suspenduës,

Ne faisoit que monter & descendre toujours.

Ce changement nous vint dans une heure
fâcheuse,

C'étoit sur le point de la nuit,

Où la Mer toujours orageuse

Faisoit un effroyable bruit.

Je ne reposai point, & mon inquietude
 Redoubloit à tous les momens,
 Nôtre Vaisseau prenoit de certains mouve-
 mens

Qui rendoient ma peine bien rude,
 Nature patissoit, & bien loin hors des flots
 J'aurois voulu goûter un tranquille repos.
 Ah quelle nuit ! Je n'ose en retracer l'image;
 Les cris des Matelots dans leur penible em-
 ploy,

Sembloient à tous momens m'annoncer un
 naufrage

Qu'ils ne craignoient pas tant que moy.
 Je ne voyois point leur visage
 Pour m'assurer dans mon effroy,
 Et y prendre un peu de courage.
 Tandis que je craignois si fort,

Ils chantoient quelquefois, & faisoient un
 accord,

Mais je ne prenois point leurs chants pour
 de bons signes,

Et je m'imaginois n'entendre que des Ci-
 gnes

Chanter à l'heure de la mort.

J'étois

J'étois industrieux à faire mon martire ,
 Enfin après un long & rigoureux ennuy
 Le jour revint , mais il fut encor pire ,
 Bien loin de ramener le beau temps avec luy.
 Helas ! il ne servit qu'à micux faire pa-
 roître
 Tous les dangers que nous courions ;
 C'est ainsi que souvent on demande à con-
 noître ,
 Des choses qui seroient peut-être
 Moins cruelles pour nous si nous les igno-
 rions.

Pendant que j'avois tout à craindre de la part du temps , pour augmenter ma peine , & mettre le comble à nôtre malheur , on me disoit encore que nous étions dans les Mers , où les Pirates de Salé faisoient leurs courses , & qu'ils étoient pour nous encore plus à redouter que les flots & les vents les plus furieux. Je vais peut-être trop ingénument avouer ma foiblesse , j'en eus peur , nous n'étions point en état de résister à de telles gens , & je fis cette Priere pour la dire au Seigneur.

Grand Dieu, Maître de nos destins,
 Conduis nous dans nôtre Voyage,
 Et garde-nous dans ce Passage
 D'être pris par les Saletins.

Dans cette affreuse tourmente, où je
 craignois de perir, j'admirois le courage
 de tous les Matelots ; ils voyoient sans
 cesser l'eau passer à grands flots sur le pont
 du Navire sans s'en étonner davantage.

Ils n'en témoignoient pas avoir plus de
 chagrin,

Tout au contraire, ils n'en faisoient que rire,

Ce qui me fit une fois dire,

Je trouve un Matelot fait comme un Me-
 decin.

En voicy la raison, la peut-on contredire ?

L'un ne croit son Navire en danger de perir,

Que dans l'instant fatal qu'il s'abîme dans

l'Onde,

Et l'autre croit encor son Malade guérir,

Quand un moment après il est en l'autre

Monde.

Je passai tout ce jour là sans boire & sans manger , je n'avois goût pour rien, les Germans que je voyois manger aux autres avec beaucoup d'apétit, & que j'avois trouvez si bons auparavant, étoient devenus insipides pour moy, & ne me tentoient point du tout.

Je me trouvois dans ce hazard

Sans apétit près de la Soupe,

Immobile , le vent en poupe,

Et fort triste sur le Gaillard.

En vain de tant de maux je voulus me défendre ,

J'étois trop tourmenté des fureurs de la Mer ,

Mon cœur fut forcé de luy rendre

Plus d'une fois un tribut fort amer.

Je ne sentis jamais une langueur de même ;

Pour ne plus voir les flots je desirois la nuit ,

Et dans l'obscurité de son horreur extrême ,

J'étois impatient de voir l'Astre qui luit.

A peine commença-t-il à répandre sa

lumière qu'on se mit à déferler toutes les voiles que les vents avoient obligé de fermer par leur violence, & ils devinrent ensuite si petits qu'on ne pouvoit voguer. Quelle inconstance ! Mais il faut peu s'en étonner, ils sont trop accoutumés à changer.

Les Germons qui avoient été comme nous tourmentés de l'orage, étoient dans ce calme fort affamés, & ils mordoient à nos ains d'une grande force : On en prit entre autres trois ou quatre d'une grandeur extraordinaire, & je puis dire sans exagérer, qu'un seul auroit pu suffire à nourrir dans un repas toute une Chartreuse.

A la Pêche on joignit la Chasse,

Un Râle de fort loin vint dans nôtre Vaisseau ;

Il fut pris, & ce fait me parut si nouveau,

Que je crus qu'il pouvoit tenir icy sa place.

Je fis dans ce temps doux une observation

Qu'il faut encore que je décrive,

C'est qu'après de gros vents quoy qu'un grand calme arrive,

La Mer garde long-temps son agitation.

Il semble que les vents ont pénétré les Ondes,
 Qu'ils les agitent sourdement,
 Et que dans un tel mouvement,
 Les vagues n'en sont que plus rondes
 Et s'étendent plus largement.
 Après ces deux choses notées,
 Je veux encore mettre en avant
 Que les voiles ne sont jamais plus agitées,
 Que lorsqu'il ne fait point de vent.

Ce jour-là se passa de la sorte, mais sur le soir le vent devint plus frais, & nous fit naviguer agréablement pendant toute la nuit; ce bonheur ne dura pas plus long-temps, car dès le point du jour le vent changea, & l'ayant entièrement contraire, nous n'avancions point du tout. Sur le soir on vit un Navire qui venoit à toutes voiles sur nous le vent en poupe: On crut que c'étoit un Saletin, & nous étions alors allez intrigués, ne pouvant éviter d'être pris par ces Barbares.

Ces Gens-là ne font nul quartier,
 Et donnent trop forte besogne,
 Mais c'étoit un Terrenewier
 Qui s'en retournoit en Gasco'ne.

Il nous le fit sçavoir par un vilain patois ,
 Avec une Trompette ou bien un porte-voix :
 J'en eus quelque frayeur , elle sçut me
 surprendre ,
 Je n'aimois point cet instrument ,
 Mais que sera-ce un jour d'entendre
 La Trompette du Jugement.

Bien nous en prit de n'être pas plus mal
 rencontrez , car nous avons été forcez
 de mettre au fond de calle pour nous ser-
 vir de l'Est quatorze canoës dont nôtre
 Navire étoit monté. J'esperois que pen-
 dant la nuit je pourrois avoir quelque
 repos , la Mer étant fort tranquille.

Mais ce calme trompeur fut de peu de
 durée ,
 Le vent au premier quart mit la Mer en
 courroux ,
 Et sa grosseur demesurée ,
 Nous faisoit ressentir ses plus terribles
 coups ,
 Je ne dormis non plus que l'Onde ,
 Le vent étant trop furieux ,
 Le Soleil revint éclairer tout le monde ,
 Sans que j'eusse fermé les yeux .

Le jour ne fut pas plus beau que la nuit, nous naviguions de tous côtez errant au gré des flots, sans pouvoir trouver un azile contre leur fureur : On ne pouvoit se soutenir sur le pont du Navire à cause du grand roulis ; aussi je pris le parti de me coucher tout le long du jour, j'étois tout malade, & ne pus prendre qu'une seule rôtie que je rendis presque aussi-tôt que je l'eus prise.

La Mer me fit payer ce tribut de nouveau,
 Et ce ne fut pas sans tristesse ;
 Je ne croyois pas que sur l'eau,
 Ainsi que sur la terre on en payât sans cesse.

N'ayant pour tout que le nom de Marin, j'enviois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient sans aucune peur les coups de Mer que je croyois capable de nous faire abîmer ; ils étoient fréquens, & plus ils se réjoüissoient. Nous étions à la cape ; c'est-à-dire, que toutes les voiles étoient serrées ; le Navire pour lors ne faisoit que rouler selon les divers mouvemens que les ondes luy faisoient prendre ; les Matelots n'étoient occupez à aucunes manœuvres, ils ne songeoient qu'à se mocquer & se rire les uns des

autres , selon ce qui leur arrivoit ; tantôt les uns étoient entierement percez depuis les pieds jusqu'à la tête des vagues qui se répandoient sur eux ; tantôt les autres étoient renversez & balotez comme une bale de paûme d'un bord à l'autre du pont ; tout cela ne faisoit qu'exciter des éclats de rire qui faisoient autant de bruit que les coups de Mer. Ces Gens-là sont trop heureux dans le rude métier qu'ils font. On ne souffre dans les differens états de la vie qu'autant qu'on ne s'y trouve pas bien ; les Matelots paroissent toujourns contents du leur , que leur faut-il plus ? Ils boivent & mangent tout leur souû , sans s'embarasser d'où vient ce qu'ils dépensent. Quand ils sont fatiguez & mouillez quelquefois jusqu'aux os , ils n'en sont que plus alertes , & secouant seulement l'oreille , ils vont changer d'habit , & se reposer si le temps le permet. Quand le jour est fini , & qu'ils ont bien soupé , après une courte Priere , ceux qui ne sont point du premier quart ; c'est-à-dire , qui ne veillent point depuis huit heures du soir jusqu'à minuit , vont se coucher , & sans chandelle ils trouvent leurs hamacs aussi facilement que les Lapins trouvent leurs trous. Ils ne sont pas si-tôt agitez qu'ils

dorment comme des Loirs, on tireroit bien tous les canons sans les éveiller; enfin s'ils sçavent bien boire & bien manger, ils sçavent encore mieux dormir. Quand on ne sçauroit faire ni l'un ni l'autre, qui n'enviroit point les avantages qu'on voit en eux?

Pour moy je ne pouvois décrire
 Que la longueur de mes ennuis,
 Les jours fâcheux, les tristes nuits
 Que je passois dans le Navire.
 En butte à cent perils divers,
 Dont le moindre étonne & menace
 De faire abîmer dans les Mers,
 Ne voir que des goufres ouverts,
 Quel champ pour un enfant d'Hora-
 race!
 Quel éloignement du Parnasse!
 Quel séjour pour faire des Vers!
 Encor heureux d'en sçavoir faire,
 Quand j'étois entouffiasmé,
 Je songeois moins au vent contraire;
 Et j'en étois moins allarmé.

Voit son Vaisseau poussé comme un amas ;
d'écume ,

Allant par-tout au gré de la vague & du
vent

Sur le point de périr souvent ,
En terme Matelot , ma foy la barbe en
fume.

Pour tâcher d'éviter un destin si fatal ,
Changer sans cesse de manœuvre ,
Il faut se trouver à tel œuvre
Pour en connoître tout le mal.

J'en fis la triste experience pendant
cinq ou six jours , avec très-peu d'es-
poir d'en sortir : Je faisois de mauvais
sang , & Nature patissoit beaucoup ; je
n'avois jamais été sur Mer , c'étoit faire
une épreuve trop forte pour un coup
d'essay , je fremis encore d'y penser.

Il me l'avoit bien dit l'Illustre Théa-
gene , *

Luy dont l'esprit penetre tout ,
Que nous aurions des vents de bout
Qui nous feroient bien de la peine.

* *Mr. Begon Intendant de Rochefort.*

J'ay vû la verité de sa prédiction ;
 Mais lorsque son pouvoir s'étend sur la
 Marine ,
 Et qu'il desire en Vers une Relation ,
 Du voyage qui me chagrine ,
 Que ne commande-t-il à la Mer trop mutine
 D'avoir moins d'agitation !
 Ne me veut-il que des orages ,
 Des tempêtes , d'horribles vents ,
 Des coups de Mer , & de gros temps
 Pour m'en voir tracer les Images ?
 Hélas ! Ils m'ont saisi de mortelles frayeurs ;
 Si nous avions dans ces malheurs ,
 Par le plus grand de tous traversé l'Onde
 noire ,
 En eût-il pû sçavoir l'histoire ?
 Il ne m'auroit fallu qu'un temps un peu trop
 frais ,
 Sur le plus petit mal un Poëte exagere ,
 J'aurois pû pour remplir ses injustes sou-
 haits ,
 Faire des ouragans d'un petit vent contraire ,
 Et nous serions tous fati saits .
 Comme les vents se succedent tou-

jours , il en vint un autre après ce mauvais temps , mais il ne nous servit pas beaucoup , le Ciel étoit seulement serain & sans nuage , & la Mer assez tranquille.

Je considérai l'Empirée ,
 Et je me confirmai que dans les plus beaux jours,
 La Mer sçait emprunter toujours
 Sa plus grande beauté de la voûte azurée.
 Le Ciel est le miroir de l'eau ;
 Elle est belle quand il est beau :
 Que n'en est-il ainsi des Dames
 Quand elles sont devant un beau Miroir ,
 Il leur épargneroit le chagrin de se voir
 Le plus souvent de laides femmes.
 Elles auroient toujours une glace à la main ;
 Leur beauté n'auroit pas besoin des soins
 extrêmes
 Qu'elles prennent soir & matin ;
 Mais tout seroit perdu , fieres de leur destin ,
 Elles prendroient des airs suprêmes ,
 On les verroit encore par un esprit plus vain
 Plus Idolâtres d'elles-mêmes.

Dans

Dans ce calme si doux ; que nous ser-
voit de voir l'eau si belle ? Les vents se
reposoient pour souffler ensuite avec plus
de violence ; ils prirent pour se préparer
à une nouvelle tempête ce beau jour &
la nuit suivante.

Leur souffle étoit si pétulant ,

Qu'il fallut au plutôt carguer toutes les
voilles ,

Le Vaisseau n'étant plus soutenu de ces
toilles ,

N'alloit qu'à la Cape & toujours en roulant ;

Il étoit le jouët de l'Onde ,

Et nous étions les Spectateurs ,

Et tout ensemble les Acteurs

Du plus triste rôle du Monde.

Suivant les mouvemens du flux & du reflux,

Nous prenions malgré nous une route con-
traire ,

Je payois de frequens tributs ,

Mais dans les mauvais temps c'est l'usage
ordinaire.

Cette Scene dura deux jours entiers , &
autant de nuits , quelle Tragedie ! C'est

toit trop , & pendant tout ce temps-là , rien n'entra dans mon corps ; aussi je me sentoïis épuisé , toujourn rendre , & ne rien prendre , cela ne soutient point du tout les forces. La Mer devint un peu plus douce , nous n'avions plus tant de mal , & nôtre Capitaine nous revit en route , mais son espérance d'y demeurer long-temps sans le secours d'un vent plus propre. Un Matelot affectant alors un ton de gravité , dit que le vent qui nous manquoit , étoit dans quelque caverne , mais pas un ne voulut courir à la sienne pour le chercher ; il avoit envie de boire , & de faire donner à chacun un coup d'eau de vie , mais sa plaisanterie n'aboutit à rien. Un autre qui n'étoit pas plus sérieux , pour se défendre de distribuer à ses Camarades quelques coups de sa spiritueuse liqueur , dit que le vent ne deviendroit point bon , qu'on n'eût donné le fouët à un Moufle ; chacun y souscrit , & ce qui fut dit , fut fait. Sans tirer au sort , comme de coutume en pareille occasion , un de ces malheureux Mouffes qui avoit pris quelque chose à un Matelot , fut choisi pour victime , & fouëtté un peu plus sévèrement qu'il ne l'auroit été , s'il n'y avoit eu rien contre luy. On uy mit bas sa culotte gaudronnée , &

on le lia sur le bâton de la Pompe qui luy servoit de Chevalet. Ayant le derriere à l'air, le Pilote luy fit sentir les coups d'un martinet garni de plusieurs cordes toutes neuves, & pleines de nœuds. Aussi-tôt il cria comme un Aigle, demandant pardon, grace & misericorde de tout son cœur. Crie tant que tu voudras, encore plus fort, luy répondit le Fesseur frappant à tour de bras, ce n'est pas là ce qu'il faut que tu dises, il faut crier Nord-Est, bon vent pour le Navire. Comme Pilote il devoit s'interesser au vent plus qu'un autre; alors le pauvre Patient cria de toute sa force Nord-Est, sans connoître peut-être encore les vents. Dans le même moment on le quitta; & on le laissa aller froter son derriere tant qu'il voulut. Venons au fait, le croira qui voudra, je ne m'arrête point à ces sortes de fadaïses; mais le vent que l'on souhaitoit, se déclara bien-tôt, & nous en fûmes plus réjouis que s'il étoit venu autrement.

Souvent le mal d'autrui pour d'autres n'est
qu'un jeu,

On est ainsi fait dans le Monde,

Mais qu'y gagnâmes nous? je connus que sur
l'Onde,

On fit bien du chemin, & l'on avança peu.

Il en est de la Mer ainsi que de la Terre ,
 Elle a ses monts, elle a ses vaux ,
 Quand les vents soulevent les eaux
 Dans le vaste sein qui l'enferre.
 On y monte , & l'on y descend
 De hautes Montagnes flotantes ,
 Et le cours inégal des vagues ondoyantes ;
 Ne portent que par bonds à l'endroit où l'on
 tend.

Si le chemin qu'on fait sur la liquide plaine ,
 Se faisoit en Pays uni ,
 On le verroit bien-tôt fini ,
 Et l'on n'auroit pas tant de peine.

Je regardois ces monts comme de hautes
 tours

Où l'on monte par des détours ;
 Au sommet on ne peut se rendre ,
 Qu'on ne fasse beaucoup de pas ,
 On n'en fait pas moins pour descendre ,
 Et l'on ne se trouve qu'au bas.

Nous voguames de la sorte pendant
 deux jours , le meilleur vent que nous
 pouvions desirer , nous faisant bien du

mal pour être trop gros ; telle étoit la rigueur de nôtre sort ; mais la Mer en devenant moins haute & moins forte s'aplanit , & rendit enfin son cours assez égal.

Nôtre Navire alors d'une vitesse extrême ,
Fendoit les Ondes sans effort ,
Les vents avec les flots nous paroissoient
d'accord ,
Et les Tritons , Neptune même ,
Nous sembloient de concert nous conduire à
bon port.

Après les mortelles allarmes
Que cause une Mer en courroux ,
Quel plaisir étoit-ce pour nous
De n'y trouver plus que des charmes ?
Nos jours n'étoient point menacez
D'une fin subite & terrible ,
Et dans un état si paisible ,
Nous ne songions plus guères à nos perils
passez.

Pour moy je me flattois de la douce esperance
De voir en peu de jours la pêche du grand
Banc ,

Et de faire bien-tôt en la Nouvelle France
Quelques onces de meilleur sang.

Tout fait plaisir dans une pareille attente ; en ce temps-là un petit Cul-blanc de terre vint se poser sur le bord du Navire , & je crus que cet Oyseau venoit nous anoncer l'heureuse & agreable nouvelle que nous n'en étions pas loin. Pour en être plus certain , le Soleil ne fournit pas deux fois sa carriere , que l'on jetta la sonde , croyant que l'on trouveroit le Banc Jacquet ; mais il arriva le contraire , on le chercha en vain ; l'erreur n'est que trop commune sur ce perfide & inconstant Element. Nous aprochions cependant toujours du grand Banc si renommé Pêche de la Moruë. Après ces trois jours de navigation , nous crûmes qu'il étoit à portée ; on jetta la sonde , mais avec aussi peu de succès qu'auparavant.

De cet abîme impénétrable

A la sonde comme à nos yeux ,

Si nous eussions tiré du sable ,

Nous aurions été trop joyeux.

Il fallut ^{en 1717} prendre patience dans l'esperance d'être plus chanceux le lendemain ; mais on refonda encore aussi vainement que la premiere fois , on ne trouva que

de l'eau ; & ce qui marquoit mieux nôtre mauvaise fortune , ce fut que le Sondeur cria terre en tenant le cordeau de la sonde.

Alors nous fîmes mille cris ,

Pour en marquer nôtre allegresse ,

Mais elle se tourna promptement en tristesse ;

Le pauvre homme s'étoit mépris.

Quand il vit la sonde sans preuve

De ce qu'il avoit avancé ,

Et qu'il ne crut plus être au Banc de Terre-

Neuve ,

Il parut tout honteux de l'avoir anoncé.

Il crut cependant avoir pris justement ses mesures ; que pouvois-je penser alors ? si je n'avois pas eu des Pilotes habiles & experimentez ; je n'aurois point douté que nous n'eussions mal pris la route , & que nous errions sur les Mers. Pour nous chagriner encore davantage, un vent contraire vint nous faire sentir la fureur.

Il nous poussa bien loin pendant toute la nuit ,

Il fallut mettre bas les voiles ,

Jusqu'à ce que l'Astre qui luit ,

Se montrât après les étoiles.

Mais le jour ne fut pas plus favorable pour nous , un grand calme succéda à la tempête qui ne nous permettoit pas de bouger d'une place.

Il ne fut cependant jamais de mouvement

Plus grand , plus fâcheux que le nôtre ,

Nôtre Vaisseau sans cesse alternativement

Roûloit d'un côté puis de l'autre.

Tout se brisoit , jamais je ne vis tel fracas ,

Chaque pièce étoit dispersée ,

Ma cave alors fut renversée ,

Mais la liqueur ne le fut pas.

C'eût été dequoy mettre le comble au malheur : Quel triste ennuy n'étoit-ce point pour nous , de voir qu'après un temps rude , nous ne souffrions pas moins d'un doux ! Mais ce ne fut pas là-tout ; dans le temps que nous attendions un bon vent , il en vint un des plus mauvais.

Un tel recit me desespere ,

Quoy , toujours les mêmes Chançons !

C'est avoir en trop de façons

Toujours le même Thème à faire.

Ma Muse nous devons nous taire ,
 Toujours parler des mêmes faits
 Sans y parler de nouveaux traits ,
 Tel recit n'interesse guère ;
 Mais j'ay de mon Voyage entrepris le
 Journal ,
 Il faut l'achever bien ou mal.
 Si j'étois Maître de la Scene ,
 On y verroit plus de variété ,
 Tout en seroit mieux écouté ,
 Et j'autois eu bien moins de peine.

Pendant deux jours ce vent contraire
 accompagné d'une grande pluye, exerça
 contre nous toute sa rage.

Dans ce Navire vacillant ,
 Qui vers l'abîme toujours penche ,
 Ne voir entre la vie & la mort qu'une
 planche ,
 Entendre dire au Matelot tremblant ,
 Qu'on est comme l'oysseau tourmenté sur la
 branche ,
 Tout cela n'est point régalant.

Voilà pourtant de quelle sorte

Nous nous trouvions le plus souvent

En butte à la fureur du vent ,

Sans luy pouvoir fermer la porte.

Il n'est point un plus triste sort ,

Dans de si grands dangers malheureux qui
s'engage ,

Sans cesse menacé d'un funeste naufrage ;

On meurt de mille peurs sans mourir d'une
mort ,

Tout va mal quand la Mer est bien agitée, on ne sçauroit mettre la marmite, tout se répand, & rien ne peut cuire, il faut que l'on se contente du Biscuit ; ce n'étoit pas ma plus grande peine, mon cœur se soulevoit sur tout ce qui se presentoit sur la table : chacun mettoit ses mains au plat sans les laver, quoique l'eau ne manquât point, en disant que c'étoient des Humains les plus naturelles fourchettes.

Ce beau Rebus ne me ragoûtoit pas,

Et je faisois toujours de fort mauvais
repas.

J'avois sur tout horreur de la Gamelle ;
 Quelle malpropreté de Linge & de Vaiselle !
 Jamais on n'écurtoit les plats
 Qu'on entouroit d'un torchon gras ,
 Pour en empêcher la culbutte ;
 Le plaisir que j'avois , c'étoit de voir dix
 bras ,
 Ne pouvoir sur la table en garantir la chute ,
 Et porter sous la dent ce qu'ils prenoient
 à bas.
 Mais n'en difons pas davantage ,
 Nous ferions mal au cœur à qui lira ces
 Vers
 S'ils sont préservez du naufrage
 Que l'on doit craindre sur les Mers.

Le vent devint un peu moins contrai-
 re, & on reprit route comme on put ;
 ce ne fut pas sans peine , & trois jours y
 furent employez , sans que cela nous ser-
 vît beaucoup : Nous ne pûmes y demeu-
 rer, le vent & le calme tour à tour nous
 desespéroient , ce que l'un nous donnoit
 pendant la nuit, l'autre nous l'ôtoit pen-
 dant le jour, ce n'étoit pas pour avancer.

Dans ce temps-là il nous survint un accident nouveau des plus à craindre. Nôtre Navire faisoit à moins d'une heure à peu près deux pieds d'eau, c'étoit pour nous faire abîmer bien vite. On fut d'autant plus surpris de cet inconvenient, que jusques-là le Navire n'avoit point du tout pris d'eau.

On courut à la Pompe, & sans aucun relâche,

On fit pour la tirer d'inutiles efforts,

C'étoit des Matelots alors la seule tâche,

Mais il en renroit plus qu'ils n'en mettoient dehors.

Nous fûmes tous saisis de crainte & d'épouvente,

On seroit allarmé pour moins,

Il fallut prendre d'autres soins

Dans une occasion si triste & si pressante.

Alors le Capitaine homme sage & prudent,

Sçachant combien tant d'eau pouvoit être fatale,

Descendit dans le fond de calle,

Pour voir d'où venoit ce terrible accident.

Mais

Mais en vain il prêta l'oreille pour entendre
 De cette eau le gargouillement ,
 Cependant elle entroit toujours abondamment ,
 La Pompe ne pouvoit tout rendre.
 Voyant qu'au fond de calle il la cherchoit
 en vain ,
 Il entra dans la soute au pain ,
 Et si-tôt qu'il y fut , il en connut la source ;
 Nous aurions péri sans ressource ,
 Ou par les flots ou par la faim.

Dans une telle extrémité chacun est pour son compte, & la plus prompte issue est la meilleure. On fit venir aussi-tôt le Charpentier très-habile homme de sa vacation ; il vit le mal , & dès qu'il l'eut bien connu , il promit le remede ; nous ne périrons pas par-là , dit-il , l'espoir qu'il en donna remit un peu mon esprit fort allarmé. Comme il n'y avoit point de temps à perdre il attacha promptement un échafau flotant au droit de la soute où étoit le desordre , & s'étant fait descendre en chemise & en caleçon

sur l'eau, il vit une planche déjointe, & dont les clous avoient été arrachez par un coup de Mer, ils tenoient encore à la planche, il les recogna comme il put, & garnit de filasse & de suif l'ouverture qui avoit bien deux pieds de long. Ce n'étoit pas assez, il fallut faire une plaque de plomb pour mieux assurer son ouvrage; pendant qu'on la figuroit de la manière qu'il l'avoit demandée, on fit mettre le Navire à la bande, c'est-à-dire, sur le côté, afin de la mieux appliquer. Quand elle fut préparée, on la luy donna au bout d'une corde; mais il ne put jamais venir à bout de la cloüer seul: Quand il croyoit fraper sur un clou, une vague luy faisoit manquer son coup, & passoit souvent par-dessus luy. Voyant qu'il souffroit beaucoup, & qu'il ne pouvoit pas long-temps résister à tant de fatigue, quoy qu'il bût bien de l'Eau de vie pour luy donner du cœur, on fit descendre un Matelot avec luy pour luy aider; quand il en fut secondé, le travail alloit mieux, & en deux heures de temps le desordre fut réparé. Cet accident nous arriva le vingt-cinquième jour de Septembre, je n'en perdrai jamais le souvenir.

Ce malheur ne fut pas sans un grand bien pour
nous ,

Par le plus grand bonheur du monde ;

Un grand calme regnoit sur l'Onde ,

Sans cela nous périssions tous.

La source de l'eau fut tarie ,

Le Navire n'en faisoit plus ,

Celle qu'il renfermoit retourna dans son
flux ,

Et nous croyions jouir d'une nouvelle vie.

Enfin , en quatre jours nous fûmes sur le

Banc ,

Après une fatigue extrême ,

Et de bon cœur je payai mon baptême

D'une pièce de métal blanc.

Ceux de l'Equipage qui n'avoient jamais passé par là , n'en furent pas quittes de la sorte : On n'en excepte personne , c'est une coutume établie parmi les Matelots , & on fait jurer à tous ceux qu'on baptize de ne jamais manquer de baptizer eux-mêmes ceux qui ne l'auront pas été , quand ils se trouveront avec eux aux passages , où cette Cérémonie doit être observée , & qu'on leur marque

pour cet effet. Il faut en rapporter icy la formalité, du moins comme je l'ay vûë. On place une Cuve pleine d'eau au milieu du Pont; trois ou quatre Matelots prennent celuy qui doit être baptizé par les jambes & par les bras, & luy trempent le derriere par plusieurs fois dans la Cuve; enfin ils le laissent maicieusement dedans les pieds en haut, & pendant qu'il se tourne & fait des efforts pour s'en retirer, d'autres Matelots luy jettent encore cinq ou six sceaux d'eau sur le corps, & cette Cérémonie finit par de grands éclats de rire.

• Un pot de distilé breuvage

Donné dans cette occasion

A tous les Gens de l'équipage,

Sauve de cette aspercion

Ceux qui font leur apprentissage.

La premiere observation que je fis sur le grand Banc, fut de voir que l'eau y étoit plus blonde que par tout ailleurs dans la Mer. Le sable que l'on en tira au bout de la sonde étoit blanc comme du sel, & mélangé d'un broyé coquillage. les lignes étoient toutes préparées pour

pêcher en passant, mais on les mit vainement en usage.

La Moruë en ce lieu commune
 Ne mordoit point à l'hameçon ;
 Nous crûmes que nôtre infortune
 Nous priveroit encor de ce poisson.

La nuit nous fit remettre la Pêche au
 lendemain matin ; mais nôtre étoille
 toujours maligne ne nous fit pas trou-
 ver meilleure chance.

Sans être rebuttez de pareilles disgraces ,
 Dans le milieu du jour on pécha de
 nouveau ,

Et l'on prit tant de ces Poissons voraces ,
 Qu'on en couvrit tout le Pont du Vaisseau.

On en prit bon nombre d'autres d'une
 espece differente que les Matelots apel-
 lent des flûrans. C'est un Poisson de la
 forme d'une Plye, gris par-dessus le dos,
 & blanc sous le ventre comme elle ; mais
 d'ailleurs la difference est grande, il a
 quatre à cinq piëds de longueur, deux ou
 trois de largeur, & un d'épaisseur. La
 ligne ne pouvoit pas le tirer jusques dans

le Navire sans rompre son ain ; quand on le voyoit à une brassé dans l'eau , on s'armoit de gaffes pour l'acrocher si-tôt qu'il étoit à la surface , & c'étoit tout ce que deux hommes pouvoient faire que de le tirer jusques sur le Pont.

Ce Poisson a bien fait de se mettre en
 pleine eau ,
 Il est d'une grande dépense ,
 Une Moquë entiere dans sa panse ,
 N'est pour luy qu'un petit morceau ,
 On le vit pour plus d'une avec trop d'é-
 vidence.

La tête en est grasse , doüilletté & très-excellente ; on tire un suc des os qui surpasse la délicatesse de la plus fine moëlle , les yeux qui sont aussi gros que le poing sont encore admirables , & les bords des côtes que les Pêcheurs appellent les Ralingues , ne sont pas moins délicieux.

S'il étoit pris par les Diépois ,
 Et qu'on pût à Paris le voir dans sa cuisine ,
 On s'en lécheroit bien les doigts ,

Les Bourgeois auroient bien la mine
 De n'en tâter qu'après nos Rois ;
 Mais ce n'est pas pour eux que le Ciel le
 destine ,
 C'est pour les Matelots , & dans des plats
 de bois.

Ils n'en mangent que les endroits que
 j'ay marquez ; ils rejettent le corps à la
 Mer , comme trop massif pour engraisser
 la Moruë ; il est bien juste qu'elle le
 mange après sa mort , puis qu'étant
 vivant , il la court sans cesse , l'attrape &
 avale toute entiere sans la mâcher ; il
 n'est point de Poisson plus gourmand.
 Nous ne la voulions pas si fraîche , on
 la faisoit un peu , & on la gardoit un jour
 ou deux , elle en étoit meilleure , quoy
 qu'elle ne laissât pas d'être très-bonne
 sans avoir pris sel , mais il en falloit bien
 manger à toutes saillies : nous en pre-
 nions assez pour cela , bien que nous ne
 pêchassions qu'en chemin faisant , & par
 reprises.

Je croyois sur le Banc voir cent vaisseaux divers
 Former une Ville flotante ,
 Et déclarer la guerre aux Habitans des Mers ;

J'en vis seulement six répondit à mon
attente,

Mais je vis par milliers des Habitans des
Airs

De mainte espèce différente.

Les plus communs sont des Fauquets, ainsi nommez par les Normands ; on en voit quelquefois des milliers ensemble, ils sont plus gros que des Pigeons, ont le bec crochu comme les Perroquets, le dos gris, & le ventre blanc. D'autres les appellent Hape-foye, & ce nom leur convient mieux ; car lorsque l'on jette en pêchant celui de la Morue à la Mer, il faut voir avec quelle fureur ils se jettent dessus ; ils y sont si acharnez qu'ils viennent à l'envi l'un de l'autre tout contre le Navire pour le prendre à mesure qu'on le jette. Ils y sont quelquefois attrapez, & la maniere dont on se sert pour cela est assez plaisante. Au bout d'une perche on attache un Cerceau autour duquel est lié un petit filet en façon de poche, on le jette sur eux, & comme la Mer en est couverte, il en demeure souvent quelqu'un dedans.

Voicy dequoy surprendre , étant tirez de
l'Onde ,

Et sur le Pont du Navire étendus ,

Ils font pour en sortir des efforts superflus ,
Q'oy qu'ils volent des nœux du monde.

Il faut aparemment que de leur nature ils ayent le pied à l'eau , & que les vagues les élevent assez pour être soutenus de la quantité d'air qu'il leur faut pour le vol. C'est une matiere à occuper les Physiciens. Je vis d'autres Oyseaux qu'on appelle des Poules , & auxquelles on donne encore le nom de Palourdes ; peut-être parce qu'elles sont fort pesantes au vol ; elles sont bien plus grosses que les autres , mais en moindre quantité. Leur couleur est d'un brun forcé , & elles courent aussi le foye avec beaucoup d'ardeur.

Des rayons argentez bien rangez sur leurs
ailes ,

Et qui marquoient quelque beauté ,
Firent naître chez moy la curiosité

De les voir de plus près , & de tirer sur
elles.

D'un côté je me fatifis ,
 Et cela fut fait assez vite ,
 J'en fis culbuter six en six coups tout de
 suite ,
 Mais ce fut tout ce que je vis.

Je les faisois tomber trop loin du Na-
 vire , & il n'avoit pas l'honnêteté d'at-
 tendre ; en vain les Matelots s'empres-
 soient de les accrocher avec les gaffes ,
 elles échapoient toujours.

Chagrin des malheurs de ma Chasse ,
 Où j'avois fait des coups si beaux ,
 Je remis mon fusil en place ,
 Et laissai vivre les Oyseaux.

On m'avoit fait peur des abords du
 grand Banc , & je croyois y trouver la
 Mer terrible par les mouvemens que je
 m'imaginóis que ses ondes devoient faire
 pour monter & descendre cette Monta-
 gne cachée sous les eaux qui passent par-
 dessus ; mais elle étoit pacifique , & nous
 fûmes cependant trois jours à traverser
 cet endroit-là. Quand nous fûmes assez
 loin du grand Banc , on jetta la sonde
 plusieurs fois pour voir si on trouveroit

la terre, ce qui se rencontra, & on remarqua qu'elle étoit tantôt plus élevée, & tantôt plus profonde; aux endroits les plus creux on trouvoit de petites pierres rondes comme des Noisettes, & aux moins profonds un gravier sablonneux.

Avant que de quitter ce séjour des Moruës,
 Les Lignes par plaisir furent encor tenduës,
 A quatre-vingt brasses d'avant,
 On en prit cinq ou six d'une grandeur
 extrême,
 Et plus grosses qu'auparavant;
 Le Terroir étoit bon pour les nourrir de
 même.

Les Pêcheurs fatiguez ne les y cherchent pas,
 Ce seroit un profit de les prendre si belles;
 Mais on ressentiroit des peines trop cruelles
 A les tirer d'un lieu si bas,
 Il faudroit avoir de bons bias,
 Et des forces toujours nouvelles.

Deux jours après, on voulut encore sonder, mais en vain, on ne trouva plus fond. Il s'éleva des bruïnes si épaïsses qu'on ne se voyoit pas sur le Navire, & nous les eûmes pendant trois jours.

Le Soleil les chassa par sa vive clarté ,
 Et nous vîmes bien-tôt sur un bord écarté
 Les Sauvages Côteaux de la Nouvelle France ;
 Le *Te Deum* à l'instant fut chanté ,
 Pour en marquer nôtre réjouissance .
 C'étoit un spectacle nouveau
 Qui dissipoit nôtre tristesse ;
 Quoique des Matelots le chant ne fût
 pas beau ,
 Je n'entendis jamais avec plus d'allegresse ,
 Ny l'illustre Rochois , ny la belle Moreau .

Nous n'eûmes que de loin une vûë
 si agreable , & deux jours après il fallut
 déchanter . Un vent des plus impétueux
 nous éloigna beaucoup , & agita terri-
 blement la Mer : Quoique ce vent nous
 fit assez de peine , je ne veux pas cepen-
 dant m'en plaindre , il nous en auroit
 fait bien davantage s'il avoit chassé nôtre
 Navire vers la Côte .

Nous étions encor loin du Port
 Qui devoit nous servir d'azile ,
 Mais j'aurois bien voulu voguer le long du bord ,
 Et voir si ce Terroir est desert ou fertile ,
 Pour en faire icy mon Rapport .

Le

Le vent qui nous avoit si éloigné de la terre, fut suivi le lendemain d'un autre qui nous permit de nous en rapprocher, & nous vîmes de loin dix Bâtimens Anglois occuper le long de cette rive à pêcher.

Le calme sur le soir nous fit faire de même,
 Et nous vîmes que le Poisson
 Qu'on cherche sur le Banc mordoit à l'hameçon
 Avec une fureur extrême.

Nous aurions pû en couvrir le Pont en peu de temps, & sans nous fatiguer, la Mer n'ayant pas en ce lieu-là beaucoup de profondeur : C'étoit vis-à-vis le Port de Sainte Helene, nous l'aprîmes la nuit par un bâtiment Anglois que la Lune nous fit découvrir. Quand le jour fut venu, on vit un fort grand Pays de Bois, & on courut le long du Rivage jusqu'à Midy : Nous allions bien ; mais un vent capable d'intimider les plus hardis Navigateurs, nous força de chercher un bon mouillage, & de nous mettre à l'abry de ses coups. D'ailleurs le Bois & l'Eau commencerent à nous manquer, on mettoit pour huit jours la marmite : fortes

raisons pour relâcher, trop de maux
 tout à la fois menaçant nôtre vie ; nous
 fîmes tout au hazard nous jeter à Chi-
 boüeton, dans la Carte, Bayesenne,
 sur la Côte de l'Acadie, où nous trou-
 vâmes bien-tôt les secours dont nous
 avions besoin.

Ce Havre est de grande étendue,

La nature d'elle-même y forme un beau
 Bassin,

Et l'on voit tout au tour le verdoyant
 Sapin

Faire un effet agreable à la vûë.

Nous vîmes sur ses bords une Habitation

Pour faire sécher la Moruë

D'une telle construction

Qu'elle pourroit bien être à Mansard in-
 connuë.

Elle étoit longue comme la moitié du
 Mail de Paris & aussi large, bâtie sur
 une belle Greve le long de la Riviere,
 à telle distance que l'eau pût passer par-
 dessous, quand la Mer est dans son plein,
 & entraîner ce que l'on jette d'inutile de
 la Moruë. Qu'on s'imagine voir un Pont

de bois bâti sur terre avec de gros arbres fichez bien avant du côté de l'eau, sur leurs extrémités d'autres pièces de bois de travers bien emboîtées ; qu'on se représente le même ouvrage moins haut du côté de la terre, parce qu'elle étoit en Talu, & sur tout cela de jeunes Sapins assez long pour porter sur les deux côtés, pareillement arrangez l'un contre l'autre, & bien cloiez par les deux bouts sur les pièces de bois qui les soutiennent, & on sçaura ce que c'est cette Machine que les Pêcheurs appellent un Dégras. On étend la Morue dessus bien ouverte pendant l'Été, la tournant & retournant sans cesse pour la faire sécher, & la rendre telle qu'elle doit être, & qu'on la voit en mille lieux du monde où elle se porte aisément. Cette Habitation étoit sans Habitans, elle avoit été faite avant la dernière guerre par des Pêcheurs François qui s'étoient établis là pour une Compagnie qui n'y fit pas son compte.

Si-tôt qu'on eut mouillé je me fis mettre
à terre,

Plancher que j'atendois depuis un si long-temps,
Des Ouatardes, des Cormorans

M'inspirent le desir de leur faire la guerre.

Mais en vain je courois dessus ;
 Ils me fuyoient encore plus vite ,
 Ou bien ils se cachotent dans le sein
 d'Amphitrite ,
 Tous mes pas étoient superflus.
 Je m'animai sur le Rivage
 A tirer du petit Gibier ;
 Un pareil bruit dans ce Quartier ,
 Etonne le Peuple Sauvage ;
 C'étoit sans le sçavoir un peu me hazarder ;
 Car en faisant ma caravane ,
 Je passai près d'une Cabane ,
 D'où cette Nation eût pû me canarder.

Les Sauvages n'ont pas l'ame si cruelle ; nos Matelots allant sur le soir à une Fontaine pour faire de l'eau , rencontrèrent deux de ces gens-là d'un naturel fort doux ; ils avoient cependant leur hache & leur fusil pour armes ; je les avois sans doute allarmez , & ils craignoient d'être surpris ; c'est pourquoy ils s'étoient mis en état de défense ; qui n'auroit pas fait comme eux dans une telle conjoncture ? Ils se tinrent devant nos Gens en bonne & résoluë contenance ;

mais si-tôt qu'ils firent connoître qu'ils étoient François, les Sauvages mirent aussi-tôt les armes bas.

Ils voulurent par là, je croy, faire com-
prendre,

Qu'à nôtre grand Monarque ils étoient tous
soumis,

Ils se parlerent sans s'entendre ;
Et se quitterent bons amis.

Trois de leurs Principaux vinrent le lendemain de grand matin nous rendre visite dans un petit Canot d'écorce, leur compliment fut court ; & cependant je n'y pûs répondre un mot.

Mais je leur fis si bon visage,
Qu'ils en parurent tous contens ;
Ce n'est pas être si Sauvage
De visiter ainsi les Gens.

Pour les régaler de quelque chose de meilleur, ce qu'ils venoient peut-être chercher, je les fis bien déjeûner en Viande & en Poillon ; ils croquoient le Biscuit du meilleur apêt du monde, & beuvoient l'Eau de vie avec un grand

délice, moins sobrement que nous, ils en font alterez, & je crois qu'ils auroient bien vuïdé ma Cave sans en être souz. Je remarquai en eux une action qui m'édifia beaucoup; c'est qu'en se mettant à table, ils firent dévotement leur Priere, & le Signe de la Croix, & en sortant ils rendirent grace avec la même pieté.

Ils portoient à leur col chacun un Chapelet
 En maniere de Scapulaire,
 Avec un petit Reliquaire
 Cousu dans un morceau de Drap, ou de
 Droguet.

Ils avoient reçu le Baptême,
 Leur peché d'origine avoit été lavé
 Par un Prêtre d'un zele extrême,
 Que la mort depuis peu leur avoit enlevé.
 Par un Signe ils firent comprendre

Qu'ils l'avoient enterré dans un Bois d'a-
 l'entour,

Je voulus dès le même jour
 Par curiosité m'y rendre.

Je n'y fus pas si-tôt que je vis son Tombeau;
 Il étoit fait de pieux couverts d'écorce d'arbre,
 Voûté, plus long que rond en forme de berceau,

Le corps étoit couvert , au lieu de quelque
Marbre,

De Cailloux proprement arrangez au niveau.

Enfin les plus contents du monde ,

Ils sortirent de nôtre bord ,

Et pour nous témoigner leur joye & leur
transport,

Ils tirerent un coup qui retentit sur l'Onde.

C'est peu , dira quelqu'un , il falloit trois

saluts ,

Ils n'avoient qu'un Fusil , pouvoient-ils faire
plus ?

Je leur avois donné de la munition pour
m'atraper du Gibier , & ils m'en auroient
aporté sans doute , mais le vent s'étant
rendu favorable la nuit suivante , pour
sortir de ce Havre où nous avions pris
tout ce qu'il nous falloit , nous aparéil-
lâmes dès le matin pour continuer nôtre
route. Nous crûmes le long de la Côte
que ce bon vent nous conduiroit jusqu'où
nous voulions aller ; mais après nous
avoir portez jusqu'à la porte , un autre
vent nous empêcha d'entrer.

Les Vents sont des Demons empressez à
mal faire ,

Pour Tyran chacun a le sien ,

Le meilleur à quelqu'un ne fait jamais de
bien.

Que pour être à d'autres contraire ,

Quel Portier ! Je ne puis m'en taire ,

Quel maudit Portier de malheur !

Un Suisse avec sa Halebarde

Ne feroit pas si bonne garde

A la porte d'un grand Seigneur ;

On pourroit le gagner , & le tendre trai-
table

Pour Or , ou pour Argent ; mais luy , pas
pour le Diable.

Celuy qui vint si mal à propos s'op-
fer à nôtre entrée dans le Port , nous
jeta bien loin sur les Bords du Menane,
ou de l'Isle Gravée. Il nous sembla qu'il
vouîût pendant trois jours nous baloter
au tour de ce rivage ; mais enfin après
nous avoir donné tant d'exercice , il nous
permit d'aller mouïller au Port Royal,
lieu de nôtre destination , & où nous

fûmes cinquante-quatre jours à nous rendre.

Je reconnus des bords de l'Onde,
Que ce Port n'étoit pas le mieux nommé
du monde ,

Je fus pourtant ravi de me trouver dedans ,
Bien loin à l'abry de tous les vents.

Les Humiers hauts avec audace ,
Nous nous aprochions de la place ,
Si je puis luy donner ce nom ,

Quand par des cris aigus qui sortoient d'un
Dragon ,

On nous fit l'horrible menace
De nous couler à fond par des coups de
Canon.

Ce Dragon étoit un Navire de Roy
qui avoit aporté de Rochefort les Pro-
visions de guerre & de bouche necessai-
res à Plaisance , & au fort de la Ri-
viere Saint Jean ; mais pendant qu'il nous
menaçoit , il avoit plus de peur que nous ;
les Officiers & les Matelots se mirent
tous sous les armes , & voicy pourquoy :
Ils avoient appris par quelques Sauvages
qu'un Forban alloit & venoit sur la Côte ,

& que s'ils ne prenoient garde à eux,
il pourroit bien leur jouer d'un tour.

Cet avis étoit salutaire,

Ils craignoient plus ses coups, que ceux d'un
vent contraire,

Et quand ce que l'on craint cause une grande
peur,

On croit toujours le voir, rien n'est plus
ordinaire;

Ils nous firent le deshonneur,

De nous prendre pour un Corsaire.

S'ils avoient pû pointer les Canons
contre nôtre Navire, ils nous auroient
fort mal traitez, dans leur terreur pa-
nique ils auroient sans doute fait carna-
ge, & nous auroient peut-être fait abî-
mer sous leurs coups.

Pour allarmer comme eux tout le Pays
Savage,

Et pour en appeller le Peuple à leur besoin,

Si-tôt qu'ils nous virent de loin,

Leur foudroyant Canon étonna le Ri-
vage.

Ils tirerent trois coups à charge de boulet,
 Le dernier seulement de nous se fit en-
 tendre ,

Etant à la portée au plus du Pistolet ,

Ils auroient mis nôtre Navire en cendre.

J'avois pensé périr avant que d'y monter ,

Le Ciel, le juste Ciel, voulut bien m'en dé-
 fendre ,

Il me fit encore éviter

Un si funeste sort avant que d'en descendre.

Pendant qu'ils craignoient de la sorte ,
 il fallut cependant mouïller un peu au-
 dessus d'eux , & que nôtre Capitaine fit
 mettre la Chaloupe à l'eau pour aller à
 leur bord calmer dans leurs cœurs une
 crainte si vaine , sa presence les eut bien-
 tôt rassûrez , & ils ne se battirent qu'à
 coups de Verre. Pendant ce temps-là les
 Habitans avoient porté dans les Bois à
 leurs cachettes leurs meilleurs effets.
 Quand nous fûmes descendus à terre , &
 qu'ils scûrent que nous étions de leurs
 amis ; Nous vîmes les Charettes revenir
 toutes chargées. Je considerai la situation
 du lieu qui me parut assez belle : Le

Terrain du Port Royal peut avoit une demi-lieuë de long , & presque autant de large. Les maisons qui sont situées dessus, & assez loin les unes des autres , ne sont que des Chanvieres fort mal boufillées , avec des cheminées d'argille. Ce spectacle ne me plaisoit point du tout , & & je me disois dans mes Réflexions Poëtiques.

Dans quel Pays Sauvage , ô Ciel ! suis-je
venu !

Rien ne s'offre à mes yeux que des Bois ;
des Rivieres ,

Des Masures & des Chanvieres ,

De l'état de ces lieux j'étois mieux prevenu.
Comment y faire résidence !

Quel image de pauvreté !

Je suis déjà bien soû de la Nouvelle France
Avant que d'en avoir goûté ,

Que j'y vais faire penitence

De la Vicille que j'ay quitté !

Deux Commis qui devoient y rester
avec moy pensoient de même : Je de-
mandai l'Eglise que je ne pouvois re-
connoître , n'étant pas autrement bâtie
que

que les autres maisons, & que j'aurois plutôt prise pour une Grange, que pour un Temple du vray Dieu : Comme j'y allois pour le remercier de la grace qu'il m'avoit faite d'être arrivé heureusement, j'aperçûs Monsieur le Curé qui venoit au-devant de moy ; nous nous fîmes des complimens reciproques, ensuite dequoy il me conduisit à l'Eglise, & me fit l'honneur de me presenter de l'Eau-benite : Je fis ma Priere, & après cela Monsieur le Curé me fit entrer dans sa chambre mal meublée, qui est au bout de l'Eglise, y attenant contre l'ordre des Presbiteres. Il me regala de plusieurs sortes de Pommes que je trouvai fort bonnes, quoyque Sauvages. C'est un fort honnête homme qui a beaucoup de mérite & de zele pour ses Paroissiens, & qui fait dans l'Acadie la fonction de Grand-Vicaire de Monseigneur l'Evêque de Quebec. Il m'acompana pour voir une maison que je loüai, elle avoit servi auparavant d'Eglise, c'étoit la plus grande du lieu, elle étoit composée de trois pieces en bas, de greniers dessus, & d'une cave maçonnée sous la piece du milieu. Je trouvai que je serois assez bien logé pour le Pays. Je ne vins pour l'habiter que trois ou quatre jours après mon arrivée, je me

promenai, & considerai plus particuliere-
ment ce qu'il y avoit à voir dans ces
lieux.

De quel côté qu'on puisse regarder ,

Le Terrain en est agreable ,

L'entrée en est étroite & facile à garder ,

On y pourroit construire une Ville impre-
nable.

Sur un haut entouré de deux petits Marais ,

La Place en seroit fort jolie ,

Et là , chaque famille enfin mieux établie

Y pourroit trouver des attrâits.

Dans ces Marais le Bœuf sçait tirer la
Charuë ,

Ils fournissent de Bleds les Peuples de ces
lieux ,

Plus loin on voit des bois d'une grande
étenduë ,

Dont les arbres divers élevez jusqu'aux
Cieux ,

Font par tout douter à nos yeux

S'ils sortent de la terre, ou tombent de
la nuë.

Deux Rivieres dont ce terrain est presque environné ne font pas un spectacle moins charmant à la vûë. La premiere qu'on apelle de Dauphin, est large comme la Sene ; elle vient de sept ou huit lieuës au-dessus du Port Royal, & des deux côtez il y a des Habitations éloignez plus ou moins les unes des autres. Il y a par endroits d'assez belles prairies le long de son cours. Au-dessous du Port Royal il y a de même encore des Habitations sur cette Riviere, & quelques Courtz aussi-bien plantées de Pommiers qu'en Normandie, avec cette difference que ces arbres ne sont pas greffez. Ces Habitations vont presque jusqu'à une Isle qu'on apelle l'Isle aux Chevres, & qui est distante d'une lieuë du Port Royal. Au-dessous de cette Isle la Riviere forme le Bassin qui va jusqu'à la Mer ; il a environ deux lieuës de long & une de large, il est parfaitement beau, & l'on trouve par tout bon mouillage. Deux Redoutes à chaque côté du Passage en pourroient défendre l'entrée qui n'a pas plus de cent-cinquante pas de large. L'autre Riviere qu'on apelle du Moulin, & qui va se répandre dans celle que je viens de marquer, n'a pas plus d'une lieuë de long, & est beaucoup plus étroite que

l'autre. Il y a trois Moulins dessus , un à Bled , & deux à Planches , avec trois ou quatre habitations. Le flux monte jusqu'au haut de celle-cy , & ne va pas si loin dans l'autre à cause de sa longueur.

Ce Pays-là est assez fertile , il produit toutes sortes de Legumes & assez de Fruits , du Bled suffisamment , & on y a Chair & Poisson , des Volailles , & toutes sortes de Gibier , mais j'en parlerai plus amplement quand je le connoîtrai mieux.

Je faisois assez bonne chere ,
 J'avois porté de bon vin de Bordeaux ,
 En le bûvant je ne songeois plus guère
 Aux dangers que j'avois encourus sur les
 eaux.

A terre on a bien-tôt oublié la misere
 Que la Mer cause en son trajet ;
 C'est une peine de le faire ,
 C'est un plaisir de l'avoir fait.

Lorsque je me trouvois dans un état si paisible , & que je croyois ne devoir plus craindre la fureur des vents , le plus terrible qui fût jamais ne pouvant exer-

cer sa cruauté sur nous , sembla vouloir s'en déchaîner avec plus de violence sur nôtre Navire dans le Port. Il n'en fut jamais un si grand dans le Pays , selon l'aveu trop véritable des plus vieux Habitans. Il souffloit avec tant d'impetuosité qu'il brisa les Cables du Navire à l'Ancre. Une Barque qui y étoit attachée , & dans laquelle on avoit déchargé toutes les marchandises dont j'avois la direction , pour les porter le lendemain au Magazin , ne put pas en soutenir le choc , elle fut renversée , & coula bas.

Quel triste accident ! quel dommage !

Des Matelots presque noyez ,

Qui s'étoient sauvez à la nage

Vinrent encore tout effrayez ,

M'anoncer ce fâcheux Naufrage

C'étoit au milieu de la nuit ,

Je ne dormois point dans mon lit ;

Pendant un si grand vent , pouvois-je être
tranquille ?

J'en entendis plutôt leur bruit ,

Et du sommeil alors j'abandonnai l'a-
zile.

Je pris pour y courir le chemin le plus court ;

Mais que me servit de m'y rendre ?

Pour voir clair il fallut attendre

Que l'Aurore ouvrît la barrière du jour ,

Elle ne fut que tard , mais que trop tôt ouverte

Pour un spectacle si fâcheux ;

De la Barque & des biens entassés dans
son creux ,

Dans le moment je crûs la perte.

Il n'en parut qu'un bout & le mât à mes
yeux ,

Jamais tel accident ne survint dans ces
lieux ;

Je descendis plus bas , & je vis sur la Rivière

Des Barriques & des Balots

Poussés & brisés par les flots ,

J'e crûs le reste à la Dérive.

Quelle peine ! quel embarras ,

Dans un naufrage aussi funeste !

Pour sauver du débris le déplorable
reste ,

Quatre jours ne suffirent pas.

Nous n'avions à basse Marée

Que deux heures à ménager ;

Ce n'étoit pas assez , dans un si grand danger ;

Il eût au moins fallu d'un long jour la
durée ,

Ce fut un embarras nouveau

Lorsque l'on fit secher toutes les Marchan-
dises ,

Il les fallut d'abord laver à la douce eau ;

Les exposer à l'air par diverses reprises ,

Et le temps pour cela ne fut jamais moins
beau.

Et tôt qu'on les avoit quelquefois étendues ,

Il les falloit ôter , quels mouvemens divers !

Quelle dépense jointe à tant de maux
soufferts !

Combien en eut-il de perduës ?

Lorsque j'y pense , hélas ! Moy-même je
me perds.

L'Ouragant sans pareil , l'échouëment du
Navire ,

De toute éternité nous étoient reservez ,

Quel étrange malheur ! je ne puis trop le dire ,

Concevez-le si vous pouvez,
 Il est plus aisé qu'à décrire.
 Il ne falloit plus qu'un Forban,
 Dont les Pirates pleins de rage,
 Seroient venus inspirez par Satan «
 Piller ce qu'on avoit retiré du naufrage.
 Que dis-je ? Peut-il être un si cruel destin !
 Peut-être serions-nous mêlez dans le butin,
 Mais sommes-nous exempts d'un sort si dé-
 plorable ?
 Quand j'y pense, je sens un trouble épou-
 ventable,
 Et la Plume en tremblant me tombe de la
 main.





RELATION
DES MANIERES
TANT DES HABITANS
QUE DES SAUVAGES
DE LA NOUVELLE FRANCE.



PRE's avoir décrit les divers mouvemens de la Mer & des Vents, & tout ce qui m'arriva dans ma Traverſée de la Rochelle au Port Royal de l'Acadie, il faut que je faſſe maintenant le Recit de tout ce que j'ay remarqué dans le Pays.

Théagene l'attend, j'en ay fait la promeſſe,
Si je ne luy dis rien dans l'ardeur qui me preſſe
Qui puiſſe contenter ſa curioſité,
Son cœur n'a pas moins de bonté
Que ſon eſprit a de délicateſſe.

Difons d'abord que trois feules Habitations font le partage d'un fi grand Pays, & que les Habitans de ces lieux-là ont les mêmes occupations. Le Port Royal est la premiere, & je n'ay rien à ajoûter au Plan que j'en ay fait. La seconde, font les Mines & Beaubassin. La troisiéme : Je n'ay point été à ces deux dernières, ainsi je n'en ferai point la Description ; je ſçai ſeulement que les Mines fournifſent plus de Bled que tout le reſte du Pays par le deſſechement qu'on a fait de ſes Marais qui ſont allez étendus, & que les Habitans du Port Royal y ont établi leurs enfans dans les conceptions qu'ils y ont achetées pour peupler le Pays & le rendre ſecond ; ils reüſſirent en tout cela fort bien. A l'égard de Beaubassin, qu'on nomme ainſi par ſa ſituation, c'eſt l'Habitation la moins peuplée, & qui produit auſſi le moins. Le Climât de tous ces lieux eſt égal à celui de la France, c'eſt preſque le même degré, l'Eté y eſt auſſi chaud, mais l'Hyver y eſt plus froid : Il y neige preſque toujours dans cette ſaiſon, & les vents qui ſoufflent ſont ſi froids qu'ils gellent le viſage ; on n'oſe ſortir pendant ces foudrilles, c'eſt le nom que ſes Habitans donnent au temps quand il neige & vent.

beaucoup tout à la fois. Si les neiges y fendoient comme en France par des dé-gels , il n'y feroit pas plus froid : mais elles durent sept ou huit mois sur la terre , & particulièrement dans les Bois , & c'est ce qui en rend l'air si glacial.

De ce séjour les Habitans
Où chacun pour vivre travaille ,
Ne laissent pas d'être contents ;
On ne leur parle point ny d'Impôts ny de
Taille ,

Ils ne payent quoy que ce soit ,
Chacun sous un rustique toit
Vuide en repos sa Huche & sa Futaille ,
Et se chauffe bien en temps froid ,
Sans acheter le Bois denier ny maille :
Où trouve-t-on des biens si doux ?
Ce Pays pourroit être un Pays de Cocagne ,
S'il avoit seulement un Côteau de Cham-
pagne ,
Il seroit le meilleur de tous.

Mais on n'y fait que de la Biere avec
des sommités de Sapin , dont on fait une

forte décoction qu'on entonne dans une Barrique où il y a du Levain & de la Melasse, qui est une espece de Syrop de Sucre de couleur de Raisine. Tout cela fermenté ensemble pendant deux ou trois jours : Quand la fermentation est passée, les matieres se rassient, & l'on boit la Liqueur claire qui n'est pas mauvaise; mais la plus ordinaire boisson est l'Eau, & ceux qui ne boivent pas autre chose, ne laissent pas d'être vigoureux, & de resister au travail, parce qu'ils mangent beaucoup, & qu'ils ne travaillent pas toujours.

L'oisiveté leur plaît, ils aiment le repos,
De mille soins fâcheux le Pays les délivre,
N'étant chargez d'aucuns Impôts.

Ils ne travaillent que pour vivre.

Ils prennent le temps comme il vient,

S'il est bon ils se réjouissent,

Et s'il est mauvais ils patissent,

Chacun comme il peut se maintient.

Sans ambition, sans envie,

Ils attendent le fruit de leurs petits travaux,

Et l'aveugle fortune en les rendant égaux

Les exempte de Jaloufie,

Dans

Dans ce Pays les Habitans
 Se donnant au travail peu de grandes
 fatigues,
 Font à leurs femmes maints enfans,
 Car ils n'ont point d'autres intrigues.
 De la vertu c'est le séjour,
 Elle est bien rare ailleurs dans le temps où
 nous sommes;
 Les Femmes n'ont rien pour les Hom-
 mes,
 Si l'hymen ne permet l'amour.
 Il leur inspire seul ses amoureuses flâmes,
 Et je puis dire à leur honneur,
 Que la sagesse & la pudeur
 Sans pouvoir sur trop d'autres Femmes,
 Pour regner dans ces lieux ont passé dans
 leurs Ames.
 Un Pere, une Mere chez eux
 Ne gardent pas long-temps une Fille
 nubile;
 La garde cependant n'en est pas difficile,
 Selon leurs volontez elle regle ses vœux.

Si quelque tendre Amant vient déclarer ses
feux.

Et que la Maîtresse y réponde ,

L'hymen les unissant tous deux ,

Ils n'ont plus qu'à peupler le Monde :

C'est ce qu'ils font aussi le mieux ,

Ne partageant point leur tendresse ,

Dés les premiers transports de la verte
Jeunesse ,

Ils font bien des enfans jusqu'à ce qu'ils
soient vieux.

Deux couples voisins , & bien unis par
l'amour & l'hymen , ont fait à l'envy l'un
de l'autre chacun dix-huit Enfans tous
vivans , c'est être fort habiles en ce mé-
tier ; cependant un autre couple a été
jusqu'à vingt-deux , & en promet encore
davantage.

Plus qu'ailleurs on s'y mes-allie ,

On ne regarde point à la condition ,

Dans son transport on se marie ,

Rien ne rebute , tout est bon ,

Le Noble dans sa Couche , ou plutôt sa
Cabane ,

Pour étendre sa race admet la Païssanne ;
Et lorsque par un coup fatal ,

La Parque vient couper le Lien Conjugal ,
Et que sans nul égard l'Homme Noble elle
emporte ,

La Veuve moins sensible à la Mort qu'à
l'Amour ,

A son premier état faisant un prompt retour ,
Reprend un Mary de sa sorte.

Par cette nouvelle union

Elle perd le titre de Dame ;

Pour contenter sa passion ,

C'est ainsi qu'en fait une Femme.

C'est sçavoir le secret d'avoir pour Héritiers
Des Nobles & des Roturiers.

On voit de même aussi par la Foy Conjugal^e
Une Fille de qualité ,

Plûtôt que de rester Vestale ;

Avec un Roturier perdre sa dignité ;

Malgré l'Alliance inégale ,

On veut avoir posterité.

Presque dans toutes les familles on voit cinq & six Enfans , & souvent beaucoup plus ; il faut voir comme la marmaille y fourmille ; & si l'on ne va point là comme ailleurs en Pellerinage pour en avoir , ils se suivent de près , & l'on diroit qu'ils sont presque tous d'un même âge.

Dans un Pays qu'on va rarement secourir ,
Et qui souffre souvent la dernière misère ,
On s'étonne de voir que le Pere & la Mere
De leur petit travail en puissent tant nourrir.

Mais c'est la richesse du Pays , quand ils sont en état de travailler , ce qu'ils font de bonne heure ; ils épargnent à leurs Peres des journées d'hommes qui coûtent là vingt-cinq & trente sols , & cela va à une dépense qu'ils ne sçauroient faire. Il en coûte beaucoup pour accommoder les terres qu'on veut cultiver , celles qu'ils appellent Hautes , & qu'il faut défricher dans les Bois ne sont pas bonnes , le grain n'y leve pas bien , & quelque peine que l'on prenne pour le faire venir par des Engrais dont on a très-peu , on n'y recueille presque rien , & on est quelquefois contraint de les abandonner. Il faut pour avoir des Bleds dessécher les

Marais que la Mer en pleine marée inonde de ses eaux , & qu'ils appellent les Terres Basses ; celles-là sont assez bonnes , mais quel travail ne faut-il pas faire pour les mettre en état d'être cultivées ? On n'arrête pas le cours de la Mer aisément ; cependant les Acadiens en viennent à bout par de puissantes Dignes qu'ils appellent des Aboteaux , & voicy comment ils font ; ils plantent cinq ou six rangs de gros arbres tous entiers aux endroits par où la Mer entre dans les Marais , & entre chaque rang ils couchent d'autres arbres de long les uns sur les autres , & garnissent tous les vuides si bien avec de la terre glaise bien battue , que l'eau n'y sçauroit plus passer. Ils ajustent au milieu de ces Ouvrages un Esseau de maniere qu'il permet à la marée basse , à l'eau des Marais de s'écouler par son impulsion , & défend à celle de la Mer d'y entrer. Un travail de cette nature qu'on ne fait qu'en certains temps que la Mer ne monte pas si haut , coûte beaucoup à faire , & demande bien des journées ; mais la moisson abondante qu'on en retire dès la seconde année , après que l'eau du Ciel a lavé ces terres , dédommage des frais qu'on a faits. Comme elles appartiennent à plusieurs , ils y

travaillent de concert : Si ce n'étoit qu'à un Particulier , il faudroit qu'il payât les autres , ou bien que dans d'autres travaux , il leur donnât autant de journées qu'on en auroit employé pour luy , & c'est comment ils s'accoutument ordinairement entre eux.

Faisons icy l'Apologie

De divers Habitans de la vaste Acadie ,
 Ma Muse , il faut s'en aquitter ,
 Et nous ne sçaurions trop vanter
 Leur adresse & leur industrie.
 Sans avoir apis de métiers ,
 Ils sont en tout bons Ouvriers ,
 Il n'est rien dont ils ne s'aquittent ,
 Cent besoins divers les excitent
 A se donner ce qu'ils n'ont pas ,
 De leur laine , ils se font Habits , Bonnets
 & Bas.
 Ne se distinguant point par de nouvelles
 modes ,
 Ils portent toujours des Capots ,
 Et se font des Souliers toujours plats &
 commodes
 De peaux de Loups-Marins & de peaux
 d'Orignaux.

De leur lin , ils se font encore de la Toille ,
 Enfin leur nudité par leur travail se voille.

Quand l'esprit de l'invention

N'opere rien dans leur cervelle ,

A voir seulement un modèle ,

Ils trouvent tout aisè pour l'exécution ;

C'est comme faire un Vers à moy quand j'ay
 la rime :

Loin de les rebuter l'ouvrage les anime ,

De mille differens ils sont venus à bout ,

Je n'aurois jamais fait si je décrivois tout.

Pour prouver leurs talents, je vais dire seulement un Ouvrage où j'eus quelque part. Ils n'avoient de leur vie vû construire ny Barque , ny Chaloupe ; & cependant dès qu'ils scûrent que j'avois envie de faire pêcher de la Moruë , pêche qui leur étoit inconnuë jusques alors, ils en construisirent fort bien , & ils entreprirent avec succès de les conduire sur la Mer. Enfin ils entreprirent tous la pêche dans l'attente d'y faire du profit. Je leur donnois par là moyen de gagner mieux leur vie , & moy je trouvois mon compte à prendre leur Poisson. Sur la fin de l'Hyver ils se mirent à faire leurs

Chaloupes qui avoient bien vingt pieds de quille pour aller courir la Mer, & tirer de son fonds dequoy établir mieux leur petite fortune, & dès le Printemps on ne voyoit par tout sur la côte que Bâtimens occupez à prendre, & à apporter de la Moruë à des magazins qui ne servoient de rien, & que je loïsois pour leur faire encore plus de plaisir. Pour payer leur Poisson je leur avois donné d'avance tous leurs besoins, & c'étoit un bien qui se répandoit sur toute la famille; il étoit bien juste aussi qu'il y fût partagé, car le Pere, la Mere & les Enfants s'étoient engagez à cette pêche, dans laquelle ils trouvoient le moyen de s'acquitter de leurs dettes, & moy celuy d'en être payé. Je vis pendant le Printemps & l'Été saller & mettre en pile plus de trente milliers de Poisson; aussi me donna-t-on au Port Royal par reconnoissance le titre de Pere des Pêcheurs: On y pêchoit presque autant qu'à Plaisance dans l'Isle de Terre Neuve; ce qu'il y avoit de difference, c'est qu'on ne faisoit pas secher la Moruë, & qu'on la mettoit en verd, ce qu'on n'avoit pas encore vû dans ce Pays-là. Il faut avouer qu'elle n'y étoit pas si propre; ny si bonne que celle du grand Banc; mais j'avois de-

fortes raisons pour ne la pas faire accommoder autrement. Enfin j'eus de ces Habitans pendant six mois plus de Poisson qu'une ancienne & illustre Compagnie établie dans ces lieux pour la pêche sédentaire, n'en a pû tirer en vingt ans.

Difons encor plus à la gloire.

De tous ces Habitans, ils l'ont bien mérité,

Ne finissons pas leur Histoire

Sans y mettre un beau trait de leur fidélité.

Cent fois la Nouvelle Angleterre,

La plus voisine de leur terre,

A voulu les soumettre & ranger sous sa loy;

Ils ont plutôt souffert tous les maux de la guerre,

Que de vouloir quitter le parti de leur Roy.

De tous leurs Bestiaux le carnage,

De leurs maisons le brûlement,

Et de leurs meubles le pillage,

C'étoit des Ennemis le commun traitement,

Dans quel temps marquoient-ils avoir tant de constance ?

Dans le temps même que la France

Ne pouvoit pas les soulager ,
 Et qu'on leur promettoit une entière assistance ,
 S'ils avoient bien voulu changer.
 Ils ne se laissoient point aller à cette amorce ;
 Ils ne vouloient point être Anglois ,
 Et de tout leur courage ils défendoient leurs droits ;
 Contraints de céder à la force ,
 Tous vaincus qu'ils étoient , ils demeuroient François.

Les Anglois s'étant enfin rendus maîtres de leur Patrie, établissoient des Gouverneurs qui leur procuroient tout ce qui leur étoit nécessaire , tant pour la vie , que pour le vêtement ; mais ne pouvant avec tout cela gagner leurs cœurs , & ne se trouvant pas trop en sûreté avec eux , ils se retiroient , & abandonnoient la partie.

C'est ainsi qu'avec fermeté
 Leur zele pour Loüis s'est toujours fait connoître ;
 Que de Peuples réduits à leur extrémité ,

Pour être plus heureux auroient changé de
Maître !

Le repos & la liberté ,

Dont depuis un long-temps sous la France
ils jouïssent ,

Peut-être bien les affermissent

A luy garder toujours tant de fidélité.

Mais lorsque de l'autre côté ,

Je regarde le bien qu'ils en pouvoient
attendre ,

Et que malgré leur pauvreté ,

Ils n'ont jamais voulu s'y rendre ,

Quand l'interêt sur l'Homme a tant d'au-
torité ,

Et qu'on en voit peu s'en défendre ;

Je croy que pour leur Prince un amour pur
& tendre ,

Sur l'attrait du profit l'a toujours emporté :

Leur mérite est plus grand , & je ne puis
comprendre

Comment ils ont tant résisté.

Dans un si grand Pays où le Com-
merce devoit être ouvert à tous pour
l'établir, pas un Habitant n'ose négocier ,

s'il entreprend quelque chose, même avec ceux du Pays d'une Habitation à l'autre, on le trouble par un beau prétexte, mais specieux, & qu'un vil interest suggere toujours, on luy prend ses bâtimens, & on rend ainsi des lieux qui pourroient devenir fertiles, toujours deserts. La Cour n'a jamais été bien informée de ce qui s'y passe, peut-être le sera-t-elle bientôt, & que tout y changera de face. Nous n'entendons rien au Commerce, bon François que je suis, faut-il que je l'avouë icy, & qu'en dépit de moy je donne des loüanges aux autres Nations! Nous sçavons mieux qu'elles prendre des Villes, toute l'Europe en est témoin, mais nous ne sçavons pas si bien établir des Pays.

Nous n'avons en cela jamais fait de jaloux,
 Ce n'est point là notre genie,
 En matiere de Colonie,
 Les autres l'emportent sur nous.
 Voyons la Nouvelle Angleterre,
 Bâton pour le Commerce aujourd'huy sans
 égal,
 Qui trafique sans cesse avec toute la Terre,
 Etoit moins autrefois que n'est le Port Royal.

Q.ii

Qui nous retient ? Qui nous empêche
 De traverser toutes les Mers ,
 Et de tirer aussi de cent Climats divers ,
 Les retours précieux d'une abondante Pêche ,
 N'avons-nous pas des Vaisseaux & des
 Ports ,
 Pourquoi n'allons-nous point negocier sur
 l'Onde ,
 Et puiser dans son sein les immenses Tresors
 Dont elle enrichit tant de Monde ?
 Quel bien ne reviendrait-il pas
 Du Bois & du Poisson que produit l'Acadie ?
 On formeroit de l'un , Madriers , Courbes ,
 Mâts ,
 L'autre satisferoit aux besoins de la vie.
 Elle serviroit d'Entre-Port
 Entre les Isles & la France ,
 Et de pauvre qu'elle est s'enrichiroit
 bien-tôt ,
 En se procurant l'abondance.
 Les Habitans iroient trafiquer sur les flots ,
 Et pourroient ruïner le riche & grand Com-
 merce ,
 Qu'avec tant de succès l'Anglois voisin
 exerce ,

Et feroient pour leur Prince encor des
Matelots.

Mais ce n'est point là mon affaire,

Laiſſons à d'autres ce debat,

C'est à nos Ministres d'Etat,

A remplir leur grand ministere ;

Souvent ils ne font pas d'état

De ce qu'on leur fait voir, par les yeux du
Vulgaire ;

Cependant les Acadiens,

Je ne ſçaurois encor m'en taire,

Exigeroient d'eux les moyens

De se tirer de leur misere.

S'ils commerçoient, ils ne feroient pas si oisifs pendant la plus grande partie de l'année ; car après avoir ensemencé leurs terres & fait la recolte, ils n'ont presque rien à faire, par bonheur l'intervalle est petit entre ces deux saisons ; au commencement du Printemps on sème les Grains, & sur la fin de l'Été on moissonne. Ce n'est pas comme en France où l'on sème ordinairement dans le mois d'Octobre, pour ne recueillir que dans le mois d'Acult suivant. Les Bleds

ne pourroient pas y passer l'Hyver sans mourir à cause de sa rigueur. Pendant cette rude saison, & même de l'Automne, quelques-uns vont faire la chasse aux Martres, aux Renards, aux Louvres, aux Castors, aux Ours, aux Orignaux ou Elans; mais ils trouvent à cette Chasse bien moins de profit que de mal, & c'est cependant comme ils passent leur temps.

Lorsque les Loups Marins dans le premier
des mois

Vont faire leurs petits à terre,

Ils peuvent leur faire la guerre;

Et profiter assez par de sanglans Ex-
ploits.

Sur un Roc spacieux environné de l'Onde,

S'assemblent tous ces animaux,

Pour mettre des petits au Monde,

Qui ne vivent que dans les eaux.

Les Habitans peuvent s'y rendre

Du Port Royal dans un seul jour;

Mais il faut doucement descendre,

Et se poster vite à l'entour.

Les Chasseurs n'ayant plus de mesures à
 prendre ,
 S'avancent sur le Roc d'un gros bâton armez,
 Et par le bruit qu'ils font entendre ,
 Les animaux tout allarmez ,
 Par leur fuite à la Mer tâchent de se dé-
 fendre
 De ces Chasseurs à leur perte animez ;
 Mais étant là comme enfermez ,
 Quelques chemins qu'ils puissent prendre ,
 Ils sont dans leur route assommez.
 Peres , Meres , Petits , tout s'enfuit péle-
 mêle ,
 Mais on rend vains tous leurs efforts ;
 A droite , à gauche sur leurs corps ,
 Les coups tombent dru comme grêle.
 Pour peu qu'ils soient bien assenez ,
 Et qu'on les frape par le nez ,
 C'en est fait , la Bête demeure ,
 Par tels coups elle perd les sens ;
 Et quelquefois en moins d'une heure ,
 On en abat cinq ou six cents.

Ces animaux dont les peres & les meres.

font quelquefois aussi gros que de petits Bœufs, & les Petits comme des Veaux, & tous gras à lard, sont fort pezens, & ne font que rôler, n' pouvant courir sur leurs pieds qui sont fort courts, & faits en nageoires, & les Chasseurs ont tout le temps qu'il faut pour les arrêter en les frappant, comme j'ay dit. D'ailleurs ils ne se servent point de leurs dents pour se défendre, quoy qu'ils en soient assez bien fournis, & qu'ils ayent la tête fort grosse, & faite comme celle d'un Veau; ils ne font que des cris, mais impuissans quoyque terribles. Cette Chasse est aussi agreable qu'elle est utile, & on la fait à peu de frais. Quand on a aporté ces animaux, on en leve la graisse qu'on fait fondre pour en tirer l'huile, qui est la meilleure de toutes à brûler; & qui se vend le mieux. La peau sert à faire des Souliers aux Habitans comme aux Sauvages; on en couvre des Bahurs en France & ailleurs; les vieux Loups Marins l'ont tachetée de noir & de blanc sale, & les jeunes l'ont toute blanche; le poil des uns & des autres est fort court. A l'égard de la viande, ceux qui aiment le goût sauvagein en peuvent manger, mais c'est un fort méchant ragoût, quelque saulé qu'on y fasse.

Parlons de ce que les Acadiens aiment mieux , & dont ils font ordinairement leur nourriture. Ils sont assez difficiles dans leur manger , ils choisissent leurs viandes , quoyque ce ne soit pas toujours des plus délicates dont ils usent ; rien ne leur semble si bon que le lard , & sans s'en rebuter , ils en mangent deux fois par jour , ils le preferent aux Perdrix & aux Lapins , dont on trouve beaucoup dans ies Bois ; aussi ne leur font-il la Chasse que pour les vendre.

Je ne m'en trouvois pas trop mal ,
 Ce qui déplaît à l'un , est à l'autre agreable ,
 Les Perdrix me sembloient d'un fumet admirable ,
 Et souvent à vil prix j'en faisois mon regal.
 Je les trouvois enfin bien meilleures qu'en
 France ,
 Celles d'Auvergne & d'Angoumois
 Ne sont pas à mon goût d'une telle excellence ,
 Et si j'avois à faire choix
 Dans un festin entre les trois ,
 Celle de l'Acadie auroient la préférence.

Mais quand je vante leur bonté,
 Disons des autres l'avantage,
 Elles ont bien plus de beauté,
 Que de femmes voudroient avoir un tel
 partage !

Une chose est encore à dire en faveur de nos Perdrix, c'est qu'elles sont bonnes toute l'année, & que les Acadiennes perdent dans le fort de l'hyver tout leur fumet ; c'est un grand dommage, car si elles sont plus excellentes que les nôtres, elles sont encore quasi du double plus grosses. Elles ne changent jamais de couleur, soit qu'elles soient encore en Perdreaux, ou qu'elles soient devenues Perdrix, particulièrement les femelles qui sont toujours toutes grises.

Un brun obscur s'y mêle, & faisant un
 émail,

Il les rend quelques peu plus belles,
 Leur queue est assez longue & forme un
 Eventail

Qui pourroit avoir cours dans les modes
 nouvelles.

Elle est large, & les rend plus legeres au vol,

La nature pourtant leur fit de bonnes
ailes ;

Une hupe leur sert de petit parasol,

Leurs pieds sont bien garnis d'un duvet fin
& mol.

Et les mâles ne sont différens des femelles,

Que par une cravate au col.

Elle est assez ample ; & la couleur en est changeante, comme celle de gorge de Pigeon. Elles perchent sur les arbres, & battent des ailes quand elles entrent en amour. Elles font assez de bruit de ce battement d'ailes, pour se faire entendre de loin par les Chasseurs qui les poursuivent. Quand elles sont de compagnie, & qu'il y en a plusieurs sur un arbre, on les jette toutes à bas l'une après l'autre à coups de fusil, sans que le bruit qu'on fait pour faire tomber les premières fasse en aller celles qui restent. Quand la terre est par tout couverte de neige, & qu'elles ne trouvent plus de petites graines, elles ne mangent que le bourgeon des arbres, & c'est ce qui les rend maigre ; & sans goût.

Faisons des Lapins la peinture ,
 Puis qu'avec les Perdrix nous les faisons
 trouver ;
 Mais avant d'en parler , changeons-en la
 nature ,
 Ils sont Lievres sans doute , & je veux le
 prouver.
 Ils ne se terrent pas , ils gitent sur la
 dure ,
 Et ne font rien que deux petits ,
 Leur chair est encore noire , & c'est trop
 pour conclure
 Que c'est l'espece que je dis ;
 Ainsi que les faisons. ils changent de pa-
 rure ,
 Dans l'Hyver ils sont blancs , & dans l'Été
 tout gris.
 D'où vient ce changement ? Quelle méta-
 morphose !
 L'imagination en est-elle la cause ,
 Lors qu'à ces animaux pendant plus de six
 mois ,
 Partout éparse dans les Bois.

La neige ne fait voir que sa blancheur ex-
trême ,

Non , non ce changement n'arrive point de
même ,

Car suivant la même raison ,

Ces Lièvres verdiroient dans la verte
saison .

Je veux à tout hazard dire ce que j'en pense :

Le froid fait là sentir toute sa violence ,

Il agit sur les poils de tous ces animaux ,

Et referrant enfin tous leurs petits tuyaux .

Il empêche le cours des sucs qui les nour-
rissent ,

Et par ce défaut ils blanchissent .

Ce système est - si vray que ces poils ne sont
blancs

Qu'autant que les Hyvers sont grands :

Et lorsque le Printemps ranime la nature ,

Dilatant les conduits que l'Hyver a bou-
chez ,

Par de nouveaux sucs épanchez .

Ces poils reprennent tous leur première
teinture .

Il leur arrivoit pendant la rigueur de l'hyver un autre changement qui me chagrinoit , ils ne trouvoient à manger que du Sapin , & leur chair en prenoit si fort le goût , que quelques fausses qu'on y fit , on ne pouvoit le luy ôter. Je pardonnois alors aux Habitans de n'en point faire leurs ragoûts ; ils ne font jamais si bons que ceux de France , & ils diffèrent d'eux encore , en ce qu'ils ont les oreilles & la queue plus courtes , & qu'ils ne sont pas si grands. Mais je ne pouvois excuser ces Gens-là de ne pas aimer le Veau , ny l'Agneau ; on n'en voit jamais paroître sur leurs tables , ils les laissent devenir Bœufs & Moutons. Ils jettent de ces derniers la tête , les pieds , les rognons & la fressure à leurs cochons les plus nombreuses de leurs bêtes , & les rîpes mêmes des Bœufs n'en sont pas exemptes ; mais la chair de cochon étant leur favorite , je ne m'étonnois pas de les voir donner à ces animaux , ce que les hommes mangent bien ailleurs.

Ils regardent les Champignons ,

Comme le plus grand des Poisons ,

Ils ne feront par là jamais leurs femmes
veuves ;

Je passois cet article , ils avoient leurs
raisons ,

Trop de Gens en ont fait de fâcheuses
épreuves ,

Pour moy , je les trouvois fort bons.

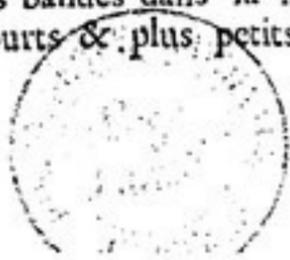
J'en mangeois tout mon sou sans être malade,
Avec quelque pitié chacun me regardoit ;

Ils n'aiment pas plus la Salade ,

Et tout cela m'accommodoit.

A l'exception des Artichaux & des
Asperges , ils ont en abondance toutes
sortes de legumes , & tous excellens. Ils
ont des champs couverts de Choux pom-
mez , & de Navets qu'ils conservent
toute l'année. Ils mettent les Navets à
la cave , ils sont moëlleux & sucrez , &
beaucoup meilleurs qu'en France ; aussi
les mangent-ils comme des Marons cuits
dans les cendres. Ils laissent les Choux
dans le champ après les avoir arrachez ,
la tête en bas & la jambe en haut : la
neige qui vient les couvrir de cinq ou six
pieds

pieds d'épais les conserve ainsi , & on
 n'en tire qu'à mesure qu'on en a besoin ;
 on ne laisse pas d'en mettre aussi à la
 cave. Ces deux légumes ne vont jamais
 dans le pot l'un sans l'autre , & on en
 fait de plantureuses soupes avec de gros-
 ses pieces de lard. Il faut sur tout avoir
 beaucoup de Choux , car les Gens n'en
 mangent que le pignon , & les Cochons
 le reste pendant tout l'hyver , c'est leur
 unique nourriture , & ces goulus ani-
 maux dont ils ont beaucoup , ne se con-
 tentent pas de peu. Il y a de certaines
 Isles le long de la Riviere Saint Jean , où
 il ne coûte rien à les nourrir pendant l'Été,
 & une partie de l'Automne ; les Chênes
 & les Hêtres y étant communs. Dès le
 Printemps on y jette sept ou huit Truies
 pleines , elles y mettent bas leurs petits
 qui s'engraissent des fruits des arbres que
 j'ay marquez ; lorsque l'hyver commen-
 ce elles les ramènent à l'habitation , &
 on n'a que la peine de les tuer pour les
 mettre au saloir : Ces petits Cochons
 sont excellens en petit salé , & il faut
 aller là pour en manger de lait tant ils
 sont délicats ; c'est un plaisir d'en voir
 les bandes dans la saison : ils sont plus
 courts & plus petits que les nôtres.



Le Bœuf salé pourroit encor tout l'année
 Se rencontrer dans le saloir ,
 Mais des Acadiens la fortune est bornée ,
 Ils ne sçauroient tous en avoir.

Quelques-uns plus à leur aise que les autres , & dont les familles sont nombreuses , tuënt quelquefois un Bœuf & le salent ; le plus grand & le plus gras ne vaut que cinquante francs entier , & deux sols la livre , c'est un prix réglé , & la viande en est merveilleuse ; c'est dommage qu'on ne puisse toujours en avoir de fraîche faute de monde pour en faire la consommation. Les Bœufs vont paître dans les Bois toutes sortes d'herbes qui les rendent d'un goût admirable , & ils n'en reviennent que lorsque les Maringoüins , où les cousins les chassent à force de les piquer. On les tuë ordinairement au commencement de l'hyver , & on les sale en morceaux pour toute l'année. J'en fis mettre un au saloir selon la mode du Pays , ne pouvant pas faire autrement , & mes Commis & moy nous le trouvâmes fort bon jusqu'à la fin. A Quebec qui est plus au Nord que le Port

Royal, on ne le sale point, on le coupe par morceaux plus ou moins gros selon la famille. Quand ils sont bien gelez on les met dans des tierçons, & ils se conservent ainsi jusqu'au mois de May sans se dégeler, & on le mange jusques-là toujours frais. Les Moutons y sont encore admirables, & ne sont pas moins grands que ceux de Beauvais; ils sont encore à juste prix, les plus beaux tout gras ne valent que huit francs; mais comme on les garde pour en avoir la laine, on en vend peu. Ils ne sont comme les Bœufs ordinairement gras que dans l'Automne, à cause du peu d'herbe qui croît sur les Terres Hautes, où seulement ils peuvent aller paître. On n'y tuë point de Vaches, où y aime trop le lait, & c'est peut-être ce qui empêche les Habitans d'aimer le Veau, car si-tôt qu'on l'ôte à la Mere, la mamelle ne donne plus rien, telle est la nature des Vaches de ce Pays-là.

La Volaille n'y manque pas,
 Mais dequoy sert-il qu'elle abonde?
 On garde les Poulets pour servir aux repas
 De nos Negocians sur l'Onde.

Si l'on veut en manger parfois,
 On regrette ce qu'il en coûte,
 L'argent qu'on y met en dégoûte,
 Ils sont moins chers chez les Guer-
 bois.

Le Gibier y est assez commun en cer-
 tains temps, & alors on fait fort bonne
 chere. La Chasse aux Canards & aux
 Cérnelles, aux Outardes & aux Oyes y
 est fort particuliere par la ruse dont on
 se sert pour les attraper.

Quand ce Gibier est loin sur l'Element
 liquide,

On approche du bord, & l'on se cache
 bien,

Et l'on fait promener un Chien,

Qu'un instinct admirable guide.

Le Gibier qui le voit sauter, caprioler,

Après quelque bâton qu'il jette en l'air sans
 cesse,

S'approche de luy sans voler,

Pour voir tous ses tours de souplesse.

Le Chien pour l'amuser sçait si bien son
métier ,

Qu'il l'attire toujours auprès de l'em-
buscade ,

Où son Maître caché , d'un coup d'Arque-
busade ,

Fait un carnage du Gibier.

Voilà la Chasse de la Côte ,

Qui fournit de Gibier chaque Hôte ,

Dans l'Automne & dans le Printemps ;

Là tels en un seul jour en ont dans leurs
chaumières ,

Plus qu'en mille autres lieux certains Nobles
du temps ,

N'en ont en tout un an dans leurs Gentil-
hommières .

C'est dans ces Lieux Sauvages que le
fusil fait vivré bien des Gens de Gibier ;
dans l'Hyver & l'Eté on n'en trouve
point , le grand froid luy fait abandon-
ner ces lieux , il glace les Rivieres &
les Lacs , il n'y sçauroit trouver dequoy
vivre , & dès que les chaleurs commen-
cent , il va faire ses petits ailleurs .

Par malheur où j'étois on n'en voyoit pas-
tant ,

Et dans ces lieux la Chasse est rude &
difficile ;

Pour s'en faire un plaisir utile ,

Il faut être Sauvage , ou du moins Habitant.

Il faut se traîner dans la bouë

Sur des Platins dans des Marais ,

Où souvent le dessein de faire un coup échouë

Avant que du Gibier on approche assez près.

Malgré le penchant qui m'entraîne

A prendre de pareils plaisirs ,

Quand ils me coûtent trop de peine ,

Je sçay moderer mes desirs.

La Chasse me devint assez indifférente ,

Je m'y fauquois trop , & je n'attrapois rien ;

On se lasse bien-tôt d'un employ qui tour-
mente ,

Et qui ne procure aucun bien.

Cependant j'esperois que Diane propice ;

Qui me favorisa toujors ;

Me feroit partager mes jours

Entre tous mes devoirs & son noble exercice.

Les neiges dans l'hiver hautes comme les
Monts,

Rendent ces lieux inaccessibles ,
Et dans l'Été les Maringouins terribles
Tourmentent plus que des Démonz.
Pendant quatre mois de l'année ,
Dans la plus belle des saisons ,
La campagne est abandonnée ,
On a peine à durer même dans les maisons.
Il faut pour les chasser faire de la fumée ,
Et c'est le seul moyen d'en avoir du repos ,
Du pur sang des Humains cette race afamée ,
Par la trompe sans fin le tire jusqu'aux os.
Si j'avois bien voulu m'exposer à ces peines ,
J'aurois pû dans les Bois tirer Lievres ,
Perdrix ,
Mais de les acheter du pur sang de mes
veines ,

Je n'en voulois point à ce prix.

Enfin dans ce Pays où je crus qu'à la Chasse ,
Je me donnerois de l'ébat ,
Malgré ma passion qui jamais ne s'en lasse ,
Je me trouvai contraint de ne chasser
qu'au rat.

On n'y pouvoit tirer à son aise que lorsque les Outardes quittent le Nord, & passent par bandes pour aller au Sud; & quand elles reviennent du Sud pour retourner au Nord. Elles passent dans le mois de Novembre, & repassent dans le mois de May. Je ne fis pourtant pas un grand abatis de ce Gibier; c'étoit dommage, car les Outardes sont bonnes & presque aussi grosses que des Cignes: Elles sont de la couleur de nos Oyes sauvages; la différence qu'il y a entr'elles, c'est qu'elles ont le col violet & des plaques blanches aux deux côtez de la tête.

Dans la saison que le Poisson remuë, car on n'en a pas toujours, on en prend des quantitez dans des Nigeagans, & les Habitans en reçoivent un grand secours pour la vie. Voicy comment on fait un Nigeagan; on plante des pieux l'un contre l'autre à l'embouchure des Ruisseaux & des Rivières où la Mer monte; le Poisson passe par-dessus à marée haute pour aller chercher à s'engraisser du limon des Marais: Quand la Mer a bien baissé, & que le Poisson commence à manquer d'eau, il suit le jusant ou le reflux, & ne pouvant plus repasser par-dessus les pieux, l'eau étant

trop basse, il s'y trouve arrêté, & l'on va l'y prendre. Le premier Poisson qu'on pêche & qui vient au Printemps est une espece d'Eperlan un peu moins bon que celui de France, mais il ne laisse pas de passer pour tel, & l'on est bien-aise d'en avoir à manger. Celuy qui vient après est la Plye, & les Rivieres en sont toutes pleines; elle n'est pas meilleure là qu'ailleurs, mais c'est toujours du Poisson frais, & si on y en prenoit en Carême, pendant qu'on n'en a que de salé, on seroit trop heureux. Je sçai combien j'en ay souffert, n'ayant à tous mes repas que de la Moruë sèche & verte, encore falloit-il la manger à l'huile faite de beurre. On en fait cependant dans le Pays, mais il n'est pas bon, & chaque Habitant n'en garde que fort peu pour sa provision, aimant mieux manger le lait.

Il vient ensuite le Gasparot, & l'on en prend plus qu'on en veut quand il monte dans les ruisseaux pour aller frayer dans l'eau douce: il est fait comme le Maquereau, bien plus petit, & bien moins bon, voilà leur difference. On en couvre les maisons dont les toits sont de planches pour le faire sécher au Soleil.

L'Aloze le suit, & on prend tant qu'on en perd plus de la moitié; on en

mange de fraîche tant qu'elle dure, & on en sale pour sa provision; chacun en remplit des tonneaux, mais ce Poillon est si gras qu'il ne se conserve pas toujours bien dans le sel. Je ne sçay pas dequoy il se nourit dans ce Pays-là, mais j'ay vû un de mes Commis vomir jusqu'au sang après en avoir mangé de frais, l'autre en fut fort malade, & moy-même un peu incommodé, nous n'y étions pas faits aparemment, & nous les laissâmes aux Habitans qui s'en trouvoient fort bien. L'Esturgeon, le Bar, l'Anguille & la Sardine sont encore communs: Je ne sçai si le Bar est connu en France, je vais à tout hazard en faire la Description; il est de la forme d'un Brochet, & il devient aussi grand, sa chair est comme la sienne fort blanche & aussi ferme, & je la trouvois plus délicate aux fausses mêmes où le Brochet est le meilleur.

La Truite & le Saumon se trouvent encore en abondance en certains lieux, mais je n'en vis jamais griller une dalé au Port Royal. Dans un Voyage que je fis au fort de la Riviere Saint Jean, dont je ferai la Description dans la suite, j'en mangeai tant que j'en fus bien-tôt dégouté; mais je ne m'y fusse jamais

lassé de l'Esturgeon à la saulë des Poulets fricasséz. Si la pêche de tous ces Poissons fait tant de bien aux Habitans, elle n'est pas moins utile aux Sauvages; sans Poisson ils passeroient souvent de mauvais jours, n'ayant pas toújours de la chair fraîche ou boucanée à manger.

De ces Peuples réduits à l'extrême besoin,

Il est déjà péri la plus grande partie,

Et le reste n'ira pas loin,

Si la faveur d'en haut ne leur est départie.

Ces pauvres Habitans des bois,

Sont pourtant bons Sujets de leur Auguste

Prince,

Ils défendent très-bien sa plus vaste Pro-

vince,

Quand l'Ennemi voisin entreprend sur ses

Droits.

Mais ce n'est pas encore icy où je veux faire l'Histoire de leur vie. Retournons à ce qui sert encore à la nourriture des Acadiens. Ils ont beaucoup de Pommes de différentes especes qu'ils conser-

vent soigneusement dans leurs caves pour les manger pendant l'hyver, mais j'étois étonné de n'en pouvoir connoître aucunes, tout Normand que je suis.

Je les examinóis avec attachement,

Je n'en sçavois pas davantage ;

Elles tenoient aparemment

Un peu de leur País Sauvage.

Mais que dis-je ? Peut-on mentir impunément ?

J'en avois quantité de belles de Calville,

Dont je sçavois me faire un rafraîchissement

Autant agreable qu'utile.

J'en conservai dans la cave jusqu'à Pâques, & sans cela j'aurois fait de mauvaises Colations le Carême n'ayant porté que du Fromage de Hollande. Il y croît bien d'autres fruits dont je ne puis dire le nombre, ny en faire connoître la nature. Je parlerai seulement des Meures sauvages qui sont plus délicates què celles de nos Meuriers, & des Fram.

Framboises dont les Bois sont pleins ;
 les Fraises ne sont pas moins communes
 par tout dans les champs , & a le plaisir
 de les pouvoir manger avec un Sucre
 que le Pays produit.

Au lieu des Canes dont les Pores

Rendent le Sucre blanc qui nous vient de
 plus loin ,

Pour les Acadiens la Nature a pris soin

D'en mettre dans les Sycomores.

Au commencement du Printemps

De leur écorce il sort une liqueur sucrée

Qu'avec grand soin les Habitans

Recueillent dans chaque contrée,

Ce breuvage me sembloit bon ,

Et je le beuvois en rasade ;

Il ne falloit que du Citron

Pour faire de la Limonade.

Pour recevoir cette douce Liqueur
 qui est aussi claire que de l'eau de Roche ;
 on fait dans l'arbre à coups de hache un
 trou assez profond en forme d'auge , &

des taillades à l'écorce qui aboutissent à ce réservoir , afin que l'eau en coulant tombe dedans. Quand il est plein, ce qui arrive assez promptement , la seve était dans ce temps-là dans sa plus grande force ; l'eau tombe par un petit dalot de bois apliqué sur le bord de l'auge dans un vaisseau qui est au pied de l'arbre. On fait la même chose à plusieurs arbres tout à la fois , de sorte qu'il en sort beaucoup de liqueur qu'on a soin de venir lever tous les jours tant qu'ils en fournissent. On la fait boüillir jusqu'à siccité dans un grand chaudron , en diminuant petit à petit elle devient en Sirop , & puis en Sucre roux qui est très-bon.

Les Rossignols mélodieux

Des Habitans de là n'enchantent point
l'oreille ,

La Mezange , le Geay , le Corbeau , la
Corneille

Me furent seuls connus dans ces sauvages
lieux.

Il y en a dont les ramages ne laissent pas d'être fort agréables , & une infinité d'autres que nous n'avons point en France.

de, dont les divers plumages font plaisir
 à voir, & on les nomme selon leurs
 couleurs, l'Oyseau gris, l'Oyseau verd,
 l'Oyseau jaune, &c. A l'égard de tous
 ces Oyseaux de Mer, de Riviere, & de
 Marais, comme Canards, Cercelles,
 tous les Oyseaux de plonge qu'on mange
 Paris sous le nom de Macreuses, &
 qui n'en sont pas, Alloüettes de Mer,
 Mul-blancs, Courlis, Becçassines, Plu-
 ciers, & mille autres qui garnissent les
 boutiques de nos Traicteurs, tout cela
 y trouve en quantité. On y voit encore
 ces Merles faits comme les nôtres, si-
 non qu'ils ont le ventre de couleur Isa-
 elle, ce qui les rend plus beaux: Ils
 sont passagers, ils s'en vont au commen-
 cement de l'hyver, & reviennent au
 commencement du Printemps gras à
 bord.

La neige est encor fort épaisse,
 Ils reviennent de loin peut-être par les Mers;
 Que trouvent-ils qui les engraisse,
 Ou sur la terre, ou dans les airs.

Je n'en sçay rien, & ce fait m'étonna.
 Ce fut par eux que je rompis le Carême,
 Mais le jour de Pâque, pour ne scan-

daliser personne, & je les trouvai fort bonnes sur le gril. Les plus beaux Oyseaux que j'ay vûs dans ce Pays-là, sont les Canards branchus qu'on apelle ainsi parce qu'ils perchent ; rien n'est plus beau, ny mieux mélangé que la diversité infinie des vives couleurs qui composent leur plumage : Mais j'en étois encore moins surpris que de les voir percher sur un Sapin, un Hêtre, un Chêne, & de les voir faire leurs petits dans un creux de quelqu'un de ces arbres, qu'ils y élèvent jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour dénicher, & selon leur naturel, aller avec leurs pere & mere chercher à vivre dans les eaux. Ils sont bien differens des communs, qu'on apelle Noirs, & qui le sont presque effectivement, sans être variez comme les noirs : Les Branchus ont le corps plus fin, & sont aussi plus délicats à manger.

L'Aigle est commun dans ces climats,

Des Oyseaux ce Maître suprême

Fait dans les Bois son nid d'une grosseur
extrême,

Qui le sçait y dresse ses pas.

On trouve au pied de l'arbre assez de bea-
tilles

Pour nourir au moins deux familles,

On n'ose pas aller dénicher les petits

Comme ceux des autres especes ;

Il n'est point dans ces lieux d'hommes assez
hardis ,

Par le pere & la mere ils seroient mis en
pieces.

Mais on peut dénicher sûrement les
œufs des Cygnes , des Outardes , des
Oyes , & de mille autres Oyseaux de
cette nature. Dans la saison que l'amour
fait sentir les feux à tout ce qui respire ,
& que les Oyseaux deviennent les pre-
miers amoureux , ceux que j'ay marquez
vont faire leurs nids dans une Isle qu'on
appelle à cause de cela , l'Isle aux Oyseaux.
Quand on sçait à peu près qu'ils ont
pondu , on va de compagnie enlever
leurs œufs ; les Oyseaux égarouchez &
troubiez par tout ce qu'il y a d'hommes
répandus dans l'Isle , se levent de dessus
leurs nids avec de grands cris chacun à

sa maniere, & forment dans les airs par leur multitude innombrable une nuée si épaisse, que le jour en est obscurci sur toute l'Isle; on dit même qu'on n'y voit pas le Ciel. Pendant que les Oyseaux sont dans un si grand mouvement, agaçant toujors les destruteurs de leur être, ils s'en aprochent de si prés, qu'ils les tueroient bien à coups de bâton s'ils vouloient; mais n'allant là que pour les œufs, ils ramassent tout ce qu'ils en trouvent, en remplissent des canots, & les emportent: Ils s'en nourrissent un fort long-temps, & ces œufs-là valent mieux que ceux de leurs Poules. Ils font quelquefois plus d'une descente dans cette Isle, & cependant il ne laisse pas de s'y engendrer une tres-grande quantité d'Oyseaux.

Parlons de petits Oyseaux dont les œufs sont exempts d'un tel enlevement, n'étant pas plus gros que des grains de Chenevis; ce sont les œufs de Colibris, ou Oyseaux-Mouches les plus jolis du monde, & dont les couleurs sont si vives qu'elles semblent jeter des feux dans de certaines situations, principalement sous la gorge des mâles; il n'en est point de plus changeantes, & de plus brillante en même temps.

On ne voit ces Oyseaux qu'en la saison des
fleurs ,

Ils vont de l'une à l'autre ainsi que les
Abeilles ,

Tirer des pâles , des vermeilles ,

Tout ce qu'elles ont de douceurs.

Avec quelle vitesse extrême

Font-ils ces mouvemens divers !

Nul Oyseau ne vole de même.

A peine le voit-on en passant dans les airs.

Ils agissent de la même vitesse en tout
ce qu'ils font , ne se posant point sur les
fleurs pour en tirer le miel caché dans
leurs tuyaux ; ils battent tout au tour
sans cesse des ailes d'une rapidité qu'il
est impossible d'exprimer.

Admirez de quelle figure

A formé la sage nature ,

Et la langue , & le bec de ces petits Oyseaux ;

C'est une Ouvriere entenduë ,

Le bec noir & menu, pointu, presque tout
droit,

A de long un travers de doigt,

Et la langue fine & fourchë,

A bien le double d'étenduë.

En les fichant dans une fleur,

Et remüant touÿjours par un tel artifice,

Ils les chargent de la douceur

Contenuë en chaque calice.

Quelque  ressort à la langue attaché

La tire après vers leur petite pance,

Où ce doux suc est épanché

Pour faire seul leur subsistance.

Ils ont le ventre gris-blanc, & le dos
verd argenté, la queuë noire émaillée de
blanc, leurs aïles noires, & leurs pieds
de la même couleur, répondent parfai-
tement à la petitesse de leur corps qui
n'a pas plus de grosseur que le bout du
doigt d'un enfant. Par raport à ces petits
Oyscaux, faisons la Description de petits
animaux qui ne sont pas moins jolis dans
leur espee.

Ce sont les Ecureüils volans .

Qui volent sans avoir des ailes ,

Avec des machines nouvelles ,

Où la nature a mis des ressorts excellens .

Deux membranes larges & plates ,

Ou des alongemens de la peau des côtez ,

Vont s'attacher , & sont finement ajustez .

Par devant , par derriere , aux genoux de
leurs pates .

Ces peaux en s'étendant les soutiennent en
l'air ,

Et pour le peu qu'ils les remuent ,

Quand d'un arbre à l'autre ils se ruënt ,

Ils y passent comme un éclair .

Il en faut voir la diligence ,

Les nôtres ne vont pas ny si bien ny si loin ,

Ils voleroient trente pas de distance ,

Et même plus s'il en étoit besoin .

On voit encore entr'eux une autre difference ,

Les Ecureüils de la nouvelle France ,

Sont tout blancs sous le ventre , & sur le dos
tout gris ,

Et de la moitié plus-petits .

Après avoir parlé des manières & des occupations des Habitans de l'Acadie, & de ce qu'elle produit, il est temps que je passe aux Sauvages : Allons donc les chercher dans le fond des Bois les plus vastes, & parlons des emplois différens où la fatalité de leur malheureux sort les engage.





HISTOIRE DES SAUVAGES.



A Chasse est leur soin le plus
grand ,
Ils y sont ocupez sous peine de
la vie ,

Cat s'ils n'atrapent rien lorsque la faim les
prend ,

De la mort elle peut souvent être suivie.

Ils résistent long-temps à les pressans besoins

Par une grande accoutumance ,

Il semble que la Providence

Qui pour leur entretien les partagea le moins,

Prene pour eux en recompense

Les bons & salutaires soins

De les rendre plus forts contre la défaillance.

Ils seront sans manger huit jours & même plus ,

Ils ont toujours de l'eau pour boire ,

Dont ils font un peu soûtenus ,

Alors les pauvres Gens rapellent la mémoire

Des festins qui les ont repus.

Car lors qu'ils ont mis bas quelque Bête farouche ,

Ils sçavent se bien regaler ;

Des mets qu'ils ont goûtés l'eau leur vient à la bouche ,

Et c'est tout ce qu'alors ils peuvent avaler.

Je vais commencer leurs Exploits de Chasse par un coup qui me surprit extrêmement , ce qui ne surprendra peut-être pas moins ceux qui l'apprendront. .

Un Sauvage allant à la Chasse

Avec ses Compagnons de son fusil armé ,

Et passant sur un peu de glace

Que sur un vaste Lac l'hiver avoit formé ,

S'arrêta .

S'arrêta là tout court , & titant des narines

L'air glaçant qui l'environnoit ,

Dit à la troupe qu'il menoit ;

Je sens un Ours , il est sur ces hautes
Colines.

A plus d'un quart de lieuë il en monroit
l'endroit ,

Sa Compagnie alors en fut toute étonnée ;

Mais enfin sous le vent il l'y mena si droit ,

Qu'on trouva dans ce lieu-là la Bête
cabanée.

Si-tôt qu'elle se vit par eux environnée ,

Elle voulut s'enfuir pour prolonger ses
jours ,

Mais un plomb meurtrier en arrêta le cours ,

Et termina sa destinée ;

Voilà comme perit cet Ours ,

Qui devoit là passer la moitié de l'année.

Dés que l'Hyver qui commence dans
ces lieux de bonne heure est venu , cet
animal se bâtit une loge dans terre , &
la couvre de plusieurs branches de Sapin
bien feüilluës , pour n'être pas incom-
modé de la neige jusqu'au Printemps

bien tardif à venir la faire fondre , & engager l'animal à sortir de sa demeure souterraine.

Pendant qu'en sa Cabanne un long hyver
le mâte ,

De quoy vit-il ? je n'en sçay rien ,

Chacun dit qu'il leche sa pate ,

Et qu'il en sort un suc qui fait son entretien.

De quoy que ce soit qu'il y vive ,

A tout ce qu'on voudra mon esprit se
soumet ;

Je dis seulement qu'il arrive

Qu'il en ressort toujours plus gras qu'il ne
s'y met.

Quand le Sauvage l'a fait perir , il en leve la peau qui luy sert de fourure pendant l'hyver , & il en mange la chair qu'on dit être très-bonne. L'Original ou l'Elan coûte bien plus à atraper. Il faut le galoper , c'est le mot du Pays , pendant deux ou trois jours dans les Bois.

C'est un animal sédentaire
 Qui cherche pour sa vie un fertile canton ;
 Où sa nourriture ordinaire
 Est d'un Bois qui porte son nom.
 On connoît son bâtis par les rameaux qu'il
 broûte ,
 Il n'en sortiroit point dans le temps des
 frimâts ,
 Si le Chasseur ne venoit pas
 Troubler les repos qu'il y goûte ,
 Le lancer & suivre ses pas.

On le suit au pied sur la neige , som-
 me on fait un Lievre en France : Quand
 il est une fois debout, il ne s'arrête point ,
 & va jour & nuit jusqu'à ce qu'il n'en
 puisse plus , c'est dequoy bien exercer le
 Chasseur qui court après dans les Bois ,
 dont l'épaisseur résiste souvent à l'ardeur
 qu'il a de les percer.

Les arbres renversez par monceaux sur la
 terre ,
 Dont les branches des morts accablent les
 vivans ,
 L'empêchent de courir grand erre ,

L'Original grand & fort a bien loin les
devants.

Il cherche dans son cours les plus fortes
retraites ,

La neige a par endroits quatre à cinq pieds
de haut ,

Et le Chasseur ardent qui le suit en raquette ;
Ne l'attrape que lorsque sa force défaut.

Quand elle est toute dissipée ,
Il s'arrête , & pour fuir ne faisant plus
d'effort ,

Du Chasseur qui le joint le fusil ou l'épée ,
Luy donne le coup de la mort.

C'est une des meilleures captures que
les Sauvages pussent-faire , ils en man-
gent la chair fraîche ou boucanée , &
elle est très-bonne. Quand ils l'ont bien
fait secher , ils pourroient la conserver
toute une année ; mais ils ne sçauroient
s'empêcher de toujours manger, tant qu'ils
ont dequoy , ils ne cessent point. La chair
du muffle & de la langue en est très-déli-
cate, c'est ce qu'il y a de plus friant sur
cet animal qui est aussi gros qu'un Mulet

Auvergne, & qui porte un grand bois sur sa tête dont il ne se défend point contre les Sauvages qui le chassent. Ils en aient la peau dont on connoît les usages, & ils la vendent bien.

Il est fort sujet au haut mal,
Mais dans les pieds fourchus de ce grand
animal,

La Nature a mis le remède ;
Quelle prévoyance ! quel soin !

Il se gratte la tête en ce pressant besoin,
Et se délivre ainsi du mal qui le possède.
Voilà ce qu'on en dit, c'est peut-être de là

Que la Médecine en pratique
Par les notions qu'elle en a,
S'en sert pour garantir de chute Epileptique ;
Mais ce n'est pas le seul d'entre les animaux,
Dont elle ait appris l'art de guérir d'autres
maux.

Le Caribou ne donne pas tant de peaux aux Sauvages pour l'attraper ; sans venir après ils en viennent à bout, autrement ils y perdroient leur temps ; c'est

Le bec noir & menu, pointu, presque tout
droit,

A de long un travers de doigt,

Et la langue fine & fourchê,

A bien le double d'étendu.

En les fichant dans une fleur,

Et remuant toujours par un tel artifice,

Ils les chargent de la douceur

Contenuë en chaque calice.

Quelque ressort à la langue attaché

La tire après vers leur petite pance,

Où ce doux suc est épanché

Pour faire seul leur subsistance.

Ils ont le ventre gris-blanc, & le dos
verd argenté, la queue noire émaillée de
blanc, leurs ailes noires, & leurs pieds
de la même couleur, répondent parfai-
tement à la petitesse de leur corps qui
n'a pas plus de grosseur que le bout du
doigt d'un enfant. Par raport à ces petits
Oyseaux, faisons la Description de petits
animaux qui ne sont pas moins jolis dans
leur espee.

Ce sont les Ecareüils volans.

Qui volent sans avoir des ailes,

Avec des machines nouvelles,

Où la nature a mis des ressorts excellens.

Deux membranes larges & plates,

Ou des alongemens de la peau des côtez,

Vont s'attacher, & sont finement ajustez.

Par devant, par derriere, aux genoux de
leurs pates.

Ces peaux en s'étendant les soutiennent en
l'air,

Et pour le peu qu'ils les remuent,

Quand d'un arbre à l'autre ils se ruënt,

Ils y passent comme un éclair.

Il en faut voir la diligence,

Les nôtres ne vont pas ny si bien ny si loin,

Ils voleroient trente pas de distance,

Et même plus s'il en étoit besoin.

On voit encore entr'eux une autre difference,

Les Ecareüils de la nouvelle France,

Sont tout blancs sous le ventre, & sur le dos
tout gris,

Et de la moitié plus-petits.

Dés qu'ils en ont le vent, ils font le plongeon, ou fuient pour se cacher; les Sauvages s'obstineroient en vain à les guêter, ils ne reparoissent plus. S'ils avoient la vûë aussi bonne, ils seroient bien plus en sûreté de leur vie; mais ils ne voyent, comme les Lievres, que de côté, & ils ont les yeux fort petits, ainsi ils viennent quelquefois tout droit chercher le coup qui les tuë, faute de voir devant eux. Quand on les tuë sur l'eau d'un coup de fusil, il faut courir bien vite dessus pour s'en saisir; car comme ils plongent pendant qu'ils sont vivans, ils coulent à fond quand ils sont morts. La maniere est plus sûre de les prendre à des pieges, joint à cela que l'apât qu'on y met qui n'est qu'un morceau d'écorcé de Tremble, qu'ils aiment plus que toutes choses, ne coûteroit pas tant que la poudre & le plomb qu'on use à les tirer. Voicy encore un autre moyen dont on se sert pour les atraper: Quand l'hyver a endurci la surface des eaux où sont leurs cabannes, & qu'ils s'y croient à couvert de l'insulte des Chasseurs, on va sur la glace briser les cabannes à coups de hache, ils sont forcez de les abandonner, & ils fuient aux bords du Lac pour se cacher

entre la glace & la terre , sur laquelle ils se couchent sur le ventre ; mais en vain tâchent-ils par là de s'exempter de la mort ; les Chasseurs font guêter leurs Chiens tout au tour du Lac , & ils ont si bon nez , qu'ils ne manquent point à les sentir où ils sont , & ils en marquent les endroits en s'y arrêtant : Alors on y casse la glace à grands coups de hache ; les Castors , chose assez surprenante , ne fuyent point comme ailleurs le bruit qu'on y fait : Quand les trous sont faits , on découvre les animaux , on les prend par la queue , on les tire dehors , & on leur casse la tête à coups de hache.

Décrivons la cabanne des Castors , & faisons voir qu'ils sçavent la bâtir avec autant d'adresse que les hommes font des maisons ; ils la construisent ordinairement quand ils sont accouplez , & qu'ils veulent faire leurs petits , & ils la placent toujourns dans l'eau , sans qu'il en penetre une goutte dans son creux : elle est faite comme un four dont la voûte est toujourns hors de l'eau ; il n'entre dans sa structure que de la terre glaise & du bois verd ; mais leur industrie est admirable pour mettre en œuvre ces matériaux.

Le bois va le premier & sert de fondement
A cet aquatique édifice,
Et la terre dessus mise avec artifice,
Fait le comble & le logement.

Que les arbres qu'ils employent soient petits ou grands, ils ne se servent que de leurs dents de devant faites en dents de Lapin, pour les abatre en les rongeanr tout au tour du pied petit à petit, & leurs mesures sont si justement prises, qu'ils tombent toujours du côté qu'ils veulent pour les voiturer avec plus de facilité au lieu destiné pour la cabanne. Des mêmes dents dont ils les mettent à bas, ils coupent les branches, & tirent les troncs hors du rivage, pour les aller planter dans l'eau & à sa hauteur, tous en un tas & en rond au niveau l'un de l'autre. La maniere dont ils les voiturent est difficile; car en les traînant, ils les portent tout le long de leur dos, & ce qui surprendra, c'est que ces arbres-à sont quelquefois aussi gros que des hommes, & trois ou quatre fois plus long. Voicy comme ils font; ils prennent les arbres par un bout avec leurs dents, tournant la tête vers l'épaule qui porte, ils les levent, & font passer leur corps par-dessous pour

les soutenir. Cela n'est pas facile à expliquer, encore moins à comprendre, c'est cependant comme la chose se passe.

Ils s'y prennent d'une autre manière à l'égard de la terre glaise, ils l'embrassent entre leurs pates de devant, & la portent en marchant sur celles de derrière. La première couche se fait sur le haut des arbres plantés comme des pieux, ils la battent bien avec leur queue, & c'est le plancher de la cabanne, à un des bords duquel ils laissent un trou pour entrer & sortir, où l'eau bat sans cesse sans entrer : Ils continuent l'ouvrage en élevant sur ce plancher un petit dôme de la largeur du fond, & de la hauteur de trois à quatre pieds.

Après qu'ils ont mis tout leur soin,

A former ainsi leur demeure,

Ils occupent chacun leur coin

Sans jamais se quitter que l'un des deux ne
meure.

Ils gardent, dit-on, même au-delà du trepas

Une fidélité si belle,

Si le mâle perd sa femelle,

Avec une nouvelle il ne s'accouple pas,

C'est une amour de Tourterelle.

Ils élèvent bien leurs petits qui ne sont ordinairement que deux ou trois , & qui viennent au Printemps. Ils vivent tous ensemble en fort bonne intelligence jusqu'à ce que le pere & la mere redeviennent amoureux ; Alors ils chassent leurs petits pour en faire d'autres en secret.

Ils veulent sans témoins contenter leur ardeur ,

Est-il des animaux dont l'amour soit plus sage ?

A leur exemple alors & le frere & la sœur
Vont faire ensemble leur ménage.

Quand les grandes chaleurs de l'Eté font abaisser l'eau des Lacs & des Rivieres où sont leurs cabanes , ils la font remonter par des digues qui arrêtent son cours , & ils ne les font qu'afin que l'eau soit toujours à la hauteur du trou que j'ay marqué au fond de la cabanne , voulant sans en sortir se tremper le derriere quand il leur plaît : Ces digues sont tellement faites que l'eau n'est jamais ny plus ny moins haute qu'il faut , & c'est un ouvrage si surprenant qu'on ne sçau-
roit

roit assez en considerer la structure & l'usage : Tous les Castors qui sont là cabanez s'assemblent pour le préparer : Ils abattent des arbres de toutes ies sortes pendant la nuit , & emportent les pieces comme je l'ay marqué.

A ce rude travail un vieux Castor preside,
 Tous les Chasseurs l'ont observé ,
 Il sert aux plus jeunes de guide ,
 Jusqu'à ce qu'il soit achevé.
 En traînant dans les Bois les arbres qu'ils
 abattent ,
 Si quelqu'un par malice agit trop foiblement ,
 Les autres quittent prises , & vigoureusement
 se jettent dessus & le battent.
 Entre eux la justice est par tout ,
 Si les plus forts sont en un bout ;
 Et que les plus foibles languissent
 Sous le poids du fardeau porté ,
 A la peine qu'ils ont quelques forts compatissent ,
 Et se rengent de leur côté.

Si je donnelieu d'admirer leur conduite à cet égard , je ne puis trop vanter leur adresse à mettre en œuvre tout le bois qu'ils employent : Les troncs & les rameaux entrelacez les uns dans les autres entre les pieux qui les soutiennent , & contre qui l'eau dans son cours est arrêtée , est un ouvrage à voir pour le bien comprendre ; n'allez pas vous figurer , car vous vous tromperiez , que ce ne soient que des petites Rivieres dont les Castors arrêtent ainsi les eaux , elles ne sont quelquefois gueres moins larges que la Sene : Les Sauvages sont très-souvent arrêtés par ces digues dans leurs canots d'écorce.

Pour s'y faire un libre passage ,
 Et rompre le rempart qui s'opose à leurs
 cours ,
 Il faut souvent plus de deux jours
 Mettre leurs haches en usage.
 Quand ils ont fait la breche , & que chacun
 poursuit
 Le cours de sa route ondoyante ,
 Les Castors dès la nuit suivante
 Arrêtent l'Onde qui s'ensuit ,

Ceux qui se font employez à faire ces ouvrages ne souffrent point que d'autres Castors viennent s'établir dans leur enceinte, ils se liquent entre eux, & leur font une si cruele guerre, qu'ils les forcent d'aller autre part.

Sous le toit bouzillé de sa loge aquatique,
 Chacun a son département;
 Ils forment tous séparément
 Une espece de République.

Il est de certains Castors que l'on appelle Fuyards, & que l'on trouve par tout errans sans cabanner comme les autres, & ces Castors ne sont ainsi vagabons, que parce que ne voulant pas travailler, ils ont été battus & chassés par les sédentaires.

Quand l'hyver approche, les Castors amassent de toutes sortes de bois pour en faire leur nourriture jusqu'au Printemps, car tous Poissons qu'ils font, ils ne se mangent jamais, & ne mangent pas non plus d'aucune autre sorte de Poisson, ce n'est pas comme les Loutres qui en vivent: ils ne mangent que de l'écorce de bois & des racines, & c'est pour cela qu'ils en font une bonne pro-

vision qu'ils mettent toujours au fond de l'eau sous leurs cabanes, pour n'aller pas plus loin chercher à se repaître.

Ils usent de précaution
 Dans tous les soins divers qui regardent
 la vie,
 Et la Sauvage Nation
 Croit qu'ils ont beaucoup de génie.
 Elle peut décider justement sur ce point,
 Connoissant tout leur artifice ;
 Elle dit bien aussi que s'ils ne parlent point,
 Ce n'est que par pure malice.

Les Sauvages font encore la chasse aux Loutres, aux Carcajous, aux Peccans, aux Martres, aux Renards, aux Chats & Loups Cerviers, aux Chats sauvages, & aux Rats musquez pour en traiter les peaux, mais telle Chasse n'est qu'un jeu pour eux : Le temps de la faire est celui de l'hyver, & sans s'y fatiguer, ils ne font pour prendre tous ces animaux, que tendre des pieges : Ils tirent cependant quelquefois les Loutres quand ils ont bonne provision de poudre & de plomb, qu'on leur donne ordinairement

en retour de leurs pelleteries , car c'est ce qui leur est plus nécessaire avec le Tabac.

Je vais parler des manieres des Sauvages , & les décrire comme elles se presenteront à mon esprit , sans m'embarasser du choix , & encore moins de l'ordre qu'il y a à tenir en ces fortes de Relations. Je vais commencer par le mariage , il en vient des Enfans , & je les suivrai dans toutes les actions de leur vie. Quand un Garçon est amoureux d'une Fille qu'il trouve à son gré , il va trouver son pere , & luy dit sans plus de façon en termes sauvages , je voudrois bien entrer dans ta famille , car ils se tuteyent toujours entre eux , & la réponse qu'il en reçoit est qu'il faut en parler à la mere.

Une telle affaire de cœur
Tire rarement en longueur ,
Elle est promptement terminée ,
Et l'on consent à l'Hyménée ,
Si l'Amant est un bon Chasseur.

On n'agit pas cependant toujours de même , il en coûte quelquefois bien des pas , des peines & des soins à un Amant

pour obtenir une Fille. Il faut qu'il s'engage à nourrir de son gibier le Pere, la Mere & les Enfans pendant un temps qu'on limite, & que son impatience trouve quelquefois bien long à expirer. Ce n'est pas tout, si la Fille a plus que luy de mérite, on ne luy accorde qu'à force de presens.

La rage en est souvent lorsque l'on se marie ;

Tout y va , l'on n'épargne rien.

Pour posséder femme jolie ;

Mais le Sauvage pour tout bien ,

N'a que de la Pelleterie ;

Il la donne aux parens qui se trouvent
fort bien

De contenter ainsi son amoureuse envie ;

Le Mariage se fait sans y apporter
beaucoup de ceremonie , le Pere & la
Mère de la Fille luy disent seulement :
Suis-ce Garçon, c'est ton Mary.

Ils s'en vont dans les bois ensemble ,

Et passent la nuit & le jour

A faire comme bon leur semble ,

La Chasse & l'amour tour à tour,

Ils reviennent quelques jours après ,
 du Gibier qu'ils ont attrapé , on fait
 in où chair & poisson ne manquent pas ;
 y convie les Sauvages de la contrée ,
 la nôce se fait avec beaucoup d'al-
 resse.

Le Pere de la Fille en faveur de son Gendre ,
 Dit les raisons qui l'ont engagé de le
 prendre ,

Il en raconte les exploits ,
 Cite de ses Ayeux l'adresse & le courage ;
 Et tout ce qu'ils ont fait pour la Race
 Sauvage ;

La Troupe par des cris aplaudit à la fois
 A son éloquence , à son choix.

Le Mariage se fait en face de l'Eglise :
 and les Amans n'en sont pas éloignez .
 ; sont présentement assez bien in-
 vits sur leurs devoirs , pour sçavoir que
 is cette ceremonie , rien ne l'autorise ,
 j'en ay vû venir de bien loin recevoir
 Sacrement du Curé du Port Royal ,
 même j'ay vû que ceux qui étoient
 ariez à la Sauvage , renouvelloient leur
 larnage au pied de nos Autels. Quoi-

que la ceremonie fût des plus saintes, je ne pouvois m'empêcher d'en rire ; le Curé qui n'entendoit point le Sauvage, & qui ne le parloit pas mieux, avoit pour Interprete un de ses Paroissiens qui l'entendoit & le parloit fort bien : Il luy disoit en François tout ce qu'il pouvoit de plus beau sur l'excellence & les devoirs du mariage ; l'Interprete repetoit en Sauvage la même chose aux futurs Epoux qui en paroissoient charmez par leurs démonstrations, & il leur demandoit après le Curé, s'ils ne suivroient pas de point en point tout ce qu'il leur enseignoit ; ils en faisoient la promesse en leur langage, & il l'interpretoit en bon François, en rendoit témoignage au Curé, qui enfin jusqu'au *conjungo* observoit la même maniere.

Autrefois dans leurs hyménées,

Les nouveaux mariés malgré leur passion,
Passoient sans se toucher ensemble des
années,

Quand je le dis, me croira-t-on ?

C'étoit cependant leur maxime ?

Et rien ne marquoit tant & l'amour &
l'estime.

Ces sentimens d'amour sont trop respec-
tueux ,

Nos beautez dans les sacrez nœuds ,
Demandent des preuves plus belles
De l'ardeur que l'on sent pour elles .

Mais ils ont reconnu depuis qu'ils
perdoient en gens innocens. le temps le
plus précieux de leur vie, & qu'ils avoient
trop de peine à se priver des plaisirs que
le bel âge leur inspiroit.

Les Sauvages de ce temps

Sont assez du goût de nos Dames ,

Elles se plaindroient d'être femmes ,

Sans le plus doux plaisir des sens.

Elles n'ont pas encor moins de raport en-
semble ,

Quand un Garçon leur fait la cour ,

Elles n'attendent pas que l'hymen les assemble ,

Pour goûter le plaisir d'amour.

Mais elles sont bien plus heureuses

Dans leurs passions amoureuses ,

Car en acordant la faveur ,

Il n'y va point de leur honneur ,

S'il arrive qu'elles conçoivent ;
 Si-tôt qu'elles s'en aperçoivent ;
 Elles n'ont qu'à dire le fait ,
 L'avouër , c'est laver le crime ,
 Et l'Enfant n'est illégitime ,
 Que lors qu'elles en font secret.

Si-tôt qu'une Femme se croit grosse ;
 elle doit en avertir son Epoux , quoy
 qu'elle perde par cet aveu tout commer-
 ce avec luy , & qu'elle se prive du plai-
 sir qu'elle aime le mieux.

Son Epoux réjouï de la sçavoir seconde ,
 De peur de rien gâter ne veut plus la
 toucher ;
 Avant que de s'en raprocher ,
 Il faut que l'Enfant soit au monde.

Mais cette formalité n'est pas fort re-
 gulièrement observée , & il y a bien des
 Maris qui risquent le paquet. Quand la
 Femme est travaillée du mal d'Enfant ,
 & qu'elle croit être prête d'accoucher ,
 elle quitte la Cabanne , & s'en va dans le
 Bois à quelque distance de là , avec une
 Sauvagesse qui l'assiste , & l'affaire est

bien-tôt faite. L'Accouchée donne à la Femme qui a délivré l'Enfant, le couteau avec lequel elle a coupé le cordon, & c'est toute sa récompense.

Alors pour endurcir sa peau
Aux rigueurs de l'âpre froidure ;
Que dans ces climâts on endure ,
On va le laver en pleine eau ,

C'est l'usage en hyver , saison cruelle &
dure ,

Comme dans l'Eté le plus beau.

La première nourriture qu'il prend est de l'huile de Poisson, ou de la graisse fondue de quelque animal. On en fait avaler au Poupon, & après cela il ne prend plus que du lait de sa mère jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour vivre comme les autres. On l'amillote dans des peaux de Renards, de Cignes, d'Oyes, ou d'Outardes, & on luy met sur le derrière un paquet de mouffe, pour l'empêcher de gâter de si beaux langes. Vous admirez sans doute sa layette, admirez encore davantage son berceau, ce n'est qu'une espece de boîte plate sans dessus, dont la planche du fond a deux crochets

au bout d'en bas , & une petite pièce de bois au bout d'en haut , qui traverse & déborde de trois ou quatre doigts , pour y atacher une bande de peau en forme de bretelle , qui sert à la porter , l'Enfant est dans cette machine bien garoté , ayant seulement la tête libre. Sa mere le porte par tout où elle va , & ils sont toujours dos à dos , quand elle veut s'en décharger , elle ne le couche jamais , mais elle le plante debout contre tout ce qu'elle rencontre de commode pour cela , ou bien elle le pend à tout ce qui peut le porter.

Si c'est un Fils on fait festin ,
 Tant les Gsrçons par tout sont chers à la
 famille ,
 Car si ce n'étoit qu'une Fille ,
 Loin de s'en réjouir on auroit du chagrin.

Si quelque Sauvage ou Sauvagesse faisant une course entre dans la cabanne , & voyant l'Enfant nouveau né , le prend entre ses bras & le caresse , le Pere & la Mere luy font un présent pour reconnoître les marques d'amitié , & si l'Enfant pisse sur la personne qui le tient ,
 ce

ce qui arrive souvent, car on laisse toujours un trou à ses langes de peaux vis-à-vis de l'endroit par où sort l'urine, on luy fait un autre present pour essuyer la tache.

A la premiere dent de l'Enfant on fait festin, & celles des vieux solemnisent la Fête, on y mâche beaucoup, & on se réjouit ainsi de voir que le petit se servira bien-tôt des siennes. Quand il marche seul, on festine encore, & l'on danse bien à cette Fête.

Tous ces Festins bien ou mal ordonnez,
 Marquent pour les Enfans une tendresse
 extrême,
 Mais on ne traite pas de même,
 Ceux qui ne sont point encore nez.
 Si la Mere devient enceinte,
 Pendant que son Enfant ne peut que la teter,
 Elle prend un breuvage, & se fait avorter,
 N'ayant alors de Dieu, ny des hommes la
 crainte,
 Elle ne peut tout à la fois,
 Dit-elle, en nourrir deux de sa propre substance,
 Ny les porter errante dans les Bois,
 Sans en tomber en défaillance.

C'est un fardeau d'Enfans trop lourd , trop
importun ,

Elle croit leur faire justice ,

Lorsque pour en conserver un ,

Elle veut que l'autre perisse.

Le premier Gibier qu'un Enfant tuë à la Chasse donne encore lieu à un grand festin ; la famille s'assemble , & tous les Sauvages de la contrée sont conviez à cette Fête : S'ils couroient les Bois , on attendroit leur retour pour la célébrer , & pendant ce temps-là , onferoit boucaner le Gibier pour le mieux conserver. On observe à ces festins une cérémonie assez particuliere , les parens du jeune Chasseur & luy-même ne goûtent point de ce Gibier , ils se font honneur de le partager à toute la Compagnie , quelque petit qu'il soit. On observe encore de le mettre le dernier dans la chaudiere ; car là point de Rôty , tout est bouilli. On y mange tout son sou , ou plutôt on devore , & on ne s'arrête de temps en temps que pour faire à l'honneur du Chasseur des cris & des chants d'alle-gresse. Tout ce qu'il tuë de Gibier pendant sa plus grande jeunesse est donné

aux autres pour faire voir son adresse & son courage, il n'est pas si liberal de ses captures, quand il est bon à marier.

L'espoir de commander dont il se sent flaté,

L'anime à bien faire à la Chasse,

Car c'est par cette habileté

Que l'on peut parvenir à la plus haute
place;

On n'a point là d'hérédité

Par droit de naissance ou de race,

C'est le mérite seul qui peut être exalté.

Lorsque quelqu'un parvient à ce degré su-
blime,

Ou chacun aspire à se voir,

On ne l'en fait jamais déchoir

Que par quelque exécration crime.

Dans ce rang élevé, les honneurs qu'on luy
rend,

Ne sont pas fort considérables,

Il n'est que le premier d'un cent de misé-
rables,

Ou plus, ou moins, selon que son canton
est grand.

Ceux qui luy sont soumis respectent sa
personne ,

Soit dans la guerre , ou dans la paix ,

On obéit quand il ordonne ,

Comme à leur Roy font les Sujets.

J'ay vû l'un de ces Chefs des Sauvages qu'on apelle Sagaino , venir au fort de la Riviere Saint Jean recevoir les presens que la France leur envoie. Mais décrivons ce fort avant que de dire ce que je remarquai à l'égard des honneurs qu'on rendit à ce Sagaino ou Chef des Sauvages. Il n'est fait que de terre avec quatre bastions fraisez , & garnis chacun de six gros canons.

Cependant il a sçû dans la dernière guerre ,

Avec cent hommes seulement ,

Se battant vigoureusement ,

Rendre vains les efforts de la fiere Angleterre ,

Ce Chef dont j'ay commencé à parler , étoit le petit fils d'un Sauvage ennoblé par Henry IV. pour avoir chassé les

Sauvages Anglois de sès Etats. Rien ne le distinguoit de ceux de sa Troupe, ny dans sa mine, ny dans son habit, il étoit de médiocre taille, & il falloit que tout son mérite fût dans son cœur où dans sa tête. Dès qu'il fut entré dans le Fort, je remarquai qu'après de certains complimens qu'il fit aux Officiers, & que je n'entendis pas sans beaucoup de cérémonie, il s'assit, observant cependant une grave contenance, pendant que ceux de la Compagnie qui étoient vingt ou trente, restoient debout arangez tout au tour de la Sale où l'on les recevoit. Ce fut le premier honneur que je luy vis rendre, mais ce qui fit une plaisante-scene pour les Spectateurs du Fort, ce fut de voir un de ces Sauvages se détacher des autres, & venir me salüer très-profondement, en repetant pour tout compliment vingt fois le mot de Frere; je ne le connoissois point pour tel qu'en Jesus-Christ, & je luy répondis seulement par des reverences proportionnées aux siennes, mais je reconnus qu'il étoit un de ceux que j'avois regalez à Chibouietou, & à qui j'avois donné de la poudre & du plomb, comme j'en ay marqué ailleurs. La femme d'un des principaux Officiers, pleine d'esprit, & fort

jolie personne s'aprocha de luy eu riant de tout son cœur de l'avanture , & luy demanda en Sauvage , qu'elle parlè aussi-bien que les François , où il m'avoit vû : Il luy répondit ce que je viens de dire , & dit qu'il m'avoit aporté à Chibouïetou de toutes sortes de Gibier en reconnoissance des biens que je luy avois faits , mais qu'il avoit eu la douleur de ne me plus trouver ; la Dame me raconta tout cela , & le Sauvage s'en retourna à sa place. On presenta en ce temps-là à la Troupe Sauvage des Pipes , du Tabac , & de l'Eau de vie pour rafraîchissemens.

A cet aspect ils parurent contens ,

Rien ne les charma davantage ,

Et sans perdre un moment de temps ,

Ils en voulurent faire usage.

Un de la suite prit une Pipe , la chargea , & l'alluma , & puis il la presenta au Sagaino , qui en poussa bien-tôt par gros tourbillons la fumée en l'air , si-tôt qu'elle fut finie , il la rendit au même qui la luy avoit présentée , pour la remettre de nouveau en état de bien fumer , ce que le Sagaino luy fit faire comme auparavant.

Quand les Gens le virent en train ,
 Ils en prirent tous une touche ,
 Ayant soin d'aroser leur bouche
 De temps en temps de Brandevin ;
 C'est-là leur breuvage divin ,
 Tout autre n'a rien qui les touche .

Ce n'étoit-là qu'un préside en atten-
 dant le festin qu'on leur préparoit avec
 des Poix , des Pruncaux & de la Farine .

Tout cela mis dans la Chaudiere ,
 Cuit sans sel pour être plus doux
 Dans l'eau de Mare ou de Riviere ,
 Est un dé leurs filants Ragoirs .
 Quel Festin ! Pourra-t-on le croire ?
 Mais ils le font encore sans boire .
 Je les vis là manger ainsi que des Pourceaux ,
 Je n'y mets point de différence ,
 Sinon qu'avec leurs mains ils remplissent
 leur panse .
 Ils sont aussi goulus que ces vils animaux ,
 Et pour toute prééminence ,
 Le Chef prit les premiers morceaux .

On fit servir ce ragoutant potage ;
 Devant ces hommes bien mangeans ,

Dans divers plats d'Étain au lieu des
 Ouragans ,

Ou plats d'écorce à leur usage.

Ils ne demeurèrent pas long-temps-là :
 Monsieur le Chevalier de Villebon Com-
 mandant de l'Acadie , grand homme ,
 très-bien fait & plein d'esprit , mourut le
 soir du jour même qu'ils étoient arrivez.
 Touchez de sa mort , ils ne songerent
 qu'à s'en aller bien vite après avoir reçu
 leurs presens qui sont ordinairement des
 fusils.

Revenons aux festins que les Sauva-
 ges se font entr'eux ; on ne croira peut-
 être pas que le Chien est leur mêt le plus
 délicat. S'ils veulent traiter un Sagaino-
 de l'honneur qu'il leur fait , ce pauvre
 animal est la triste victime , & c'est le
 plus honorable morceau qu'ils puissent
 luy presenter , & qui marque plus la
 considération qu'ils ont pour luy : Il ne
 peut encore éviter la mort quand ils re-
 gaient un de leurs intimes amis , & ce
 n'est pas le plus méchant qu'ils tuent ,
 c'est ceuy dont ils font plus de cas pour

la Chasse. Quand il est d'un Festin, tout y va, & ils ne se réjouiissent jamais micux.

On voit là quelquefois les ris mélez de
pleurs,

Une caduque Sauvagesse
Rapellant dans cette allegresse

Le souvenir de ses malheurs,

Se plaint, & par des cris témoigne sa tristesse.

Elle songe en un coin que depuis vingt,
trente ans,

L'Anglois a fait perir quelqu'un de ses
Enfans,

C'est en biengarder la mémoire,

Et que s'il n'avoit pas traversé l'Onde
noire,

Il seroit avec les vivans

A beaucoup manger, à peu boire;

Car les méts cuits sans sel ne sont point
alterans,

Et l'eau de quelque Lac ne les rend point
friants,

Ils sont contens pourvû qu'ils branlent la
machoire.

De sa vive douleur voilà le grand sujet ;
 Si quelque curieux par pitié s'en enquête ,
 Elle n'en fait point un secret ,
 Et pour se consoler luy demande la tête
 D'un de la Nation qui commit le forfait ;
 Il part , le cherche , & ne s'arrête ,
 Qu'après qu'un si beau coup est fait ,
 Les autres charmez du Banquet ,
 Aiment mieux achever la Fête,
 Pendant que la chaudiere bout ,
 En mangeant ce qui cuit , à mesure ils rem-
 plissent ,
 Et ces Carnaciens ne finissent
 Qu'après que de leur proye ils sont venus à
 bout ;
 Il est bien juste qu'ils patissent ,
 Après avoir avalé tout.
 Pendant que ceux-cy font bonbanche
 Le Vainqueur de la Vieille apporte quel-
 quefois
 Le Chef d'un innocent Anglois ,

De rage elle en remplit sa panse,
 Et satisfait tout à la fois
 Son appetit & sa vengeance.

Les Femmes aprêtent ordinairement à manger à leurs maris, & ne mangent point avec eux; mais avec leurs enfans, donnant à chacun sa portion dans des plats d'écorce. Quand elles font des festins, & qu'elles ont mangé tout leur sou, elles se retirent, & vont ensemble danser & chanter assez loin de la Cabane, pour ne pas troubler ceux qui y restent.

Alors les hommes seuls arangez sur la terre,
 Mettent sur le tapis leurs belles actions,
 La Pêche, la Chasse & la Guerre
 Font le plus beau sujet des conversations.

Avant que d'en venir là, il faut que les moins gourmands ayent du moins dans le ventre quinze ou vingt livres de viande; car s'ils savent bien patir quand ils n'ont rien, ils savent encore mieux se remplir quand ils ont de quoy, mais n'ayant que de l'eau à boire, il faut qu'ils se contentent d'être sôûs sans être yvres.

C'est un grand bien pour eux, ils faisoient
trop de maux,

Quand ils pouvoient traiter quelque pot
d'Eau de vie,

Toujours en la beuvant ils devenoient
brutaux,

Ils entroient comme en f.énéfie.

Plus animaux que ceux qui remplissent leurs
corps,

Une Liqueur si chaude & si spiritueuse,
Excitoit dans leurs cœurs la fureur amou-
reuse,

Et le Frere & la Sœur dans les mêmes
transports,

Ensemble contentoient leur passion honteuse
Mais privez de cette liqueur,

Par des Ordres contre eux sévères,

Et d'ailleurs mieux instruits par nos Mis-
sionnaires,

Qui d'un peché si grand leur ont fait voir
l'horreur,

Et leur ont enseigné nos plus sacrez Misteres,
Ils ne ressentent plus cette execrable ardeur.

Venons

Venons à la guerre des Sauvages, elle est ordinairement entre des Nations opposées, comme les Sauvages Anglois, & les Sauvages François, & quelquefois entre les Sauvages d'une même Nation.

Lorsque les Sagaino se trouvent insultez,
Par des maltraitemens, par des hostilitéz,
Qu'exerce en leur Pays la Nouvelle Angleterre,
Ils assemblent leurs Gens pour luy faire la
guerre.

Pour les mieux animer ils leur font un
Discours,
Où la Sauvage Rethorique
Employe tous ses plus beaux tours;
Il est fort, il est patetique,
Le Prélude est toujors à la gloire du Roy,
Dont ils étalent la puissance,
Et font voir qu'écrans nez les Sujets de la
France,
Ils doivent se faire une loy
De prendre par tout sa défense.

Ces Sagaino inspirant ce noble dessein à ceux qu'ils gouvernent ; car chacun a son distric , & ses Gens levent la hache , & demandent à tous , s'ils ne veulent pas comme eux la mettre en main.

Alors d'une voix unanime

La Troupe à ce Discours souscrit , & se
debar ,

Et l'un contre l'autre s'escrime ,

Comme s'ils étoient au combat.

C'est de leur consentement la marque ordinaire , mais il n'est pas toujours besoin qu'ils souffrent les maux d'une telle guerre pour se mettre en état de défense. Sur le moindre soupçon qu'ils ont d'une guerre à arriver , ils ont aussitôt recours à leurs Jongleurs pour en être certainement informez , afin de n'être pas surpris , & de se tenir prêts à repousser leurs ennemis.

Mais expliquons la Jonglerie ,

Ce terme pourroit bien embarrasser quelqu'un ,

C'est une pure diablerie ,

Car parler au Demon, ou Jongleur, c'est
tout un,

De ces Hôtes des Bois c'est l'Oracle com-
mun.

Ils n'entreprennent point une affaire impor-
tante,

Que sur cette matiere il n'ait sçu s'expli-
quer,

La maniere de l'invoquer

Vous paroîtra fort étonnante.

Dans un endroit du Bois assemblez à l'écart,
Evitant du Soleil la brillante lumiere;

Ils font les fonctions de leur diabolique art,
Et voicy quelle est leur maniere.

Le Sauvage choisi pour être le Jongleur,
Fait des contorsions, des grimaces hor-
ribles,

Enfin elles sont si terribles,

Que le Demon luy-même en devroit avoir
peur.

Ses yeux étincelans luy rouïlent dans la tête ,

Il tire un pied de langue écumant comme

un Chien ,

Et cet enragé ne s'arrête

Qu'au moment désiré que le Demon s'a-

prête

À luy pronostiquer, ou le mal, ou le bien,

Avant que le Demon s'explique ,

Et qu'il fasse entendre sa voix ,

Tout tremble, tout se brise en cet en-

droit du Bois ,

Se fait-il autrement un fracas diabolique ?

La Troupe entend tout ce qu'il dit ,

Elle est alors fort attentive ,

Et ne doute point qu'il n'arrive

Ce que le Demon luy prédit.

Je ne voulus rien voir de tout cela ,
& j'avois beaucoup de peine à le croire ,
ne m'arrêtant point aux superstitions ;
cependant je vais raconter une aventure
qui se passa dans le temps que j'étois dans

le Pays, & qui me convainquit de la
verité de la Jonglerie par un fait des
plus extraordinaires.

Un Noble habitué dans ce Pays-Sauvage ;

Avoit un Frere sur les flots ,

Il tarδοit tant à son Voyage ,

Qu'il avoit peur que sur les eaux ,

Il n'eût fait un fatal naufrage.

Il se plaignoit dans ses malheurs ,

Pour se tirer d'inquietude ,

Ou rendre sa peine plus rude ,

Il voulut consulter l'Oracle des Jongleurs ;

La chose étoit facile à faire ,

Il trouva de ces bonnes Geus.

Disposez à le satisfaire

Dans ses desirs impatiens :

Mais comme à l'Art Magique il se trouvoit

luy-même ,

En vain ils voulurent jongler ,

Le Demon fit sçavoir qu'il ne pouvoit

parler ,

Parce qu'il avoit eu Baptême :

Ils le firent donc retirer ,
 Et commençant leur Magie ,
 Le Demon revint déclarer ,
 Qu'il verroit dans trois jours son Frere plein
 de vie ;
 On vint l'en avertir , il sçût se rassûrer ,
 Et dans le temps marqué par cette Jong-
 lerie ,
 Ce qui fût dit , fut fait , au gré de son
 envie .

Il revit son Frere qui luy dit qu'il avoit pensé perir mille fois , & qu'il avoit beaucoup souffert dans une Ance où il avoit été retenu huit jours par des vents horribles & contraires qui le battoient sans cesse , sans qu'il pût se mettre à l'abry de leur fureur , ce que l'Oracle des Jongleurs avoit encore déclaré.

Continuons les superstitions des Sauvages. Leur Dieu étoit autrefois le Soleil , qu'ils appellent Nichekaminou , & qui veut dire en leur langage le très-Grand ; ils le remercioient du bien qu'il leur faisoit , & suplioient le Demon qu'ils

appellent Mendon, de ne leur point faire de mal. Ils avoient des Magiciens qu'ils combloient de biens & d'honneurs, leur donnant dans leurs festins les morceaux les plus délicats des Bêtes & des Poissons qu'ils mangeoient. Ces Magiciens rusez abusoient de leur confiance; car ils défendoient ces morceaux comme pernicious, afin de s'en nourrir eux-mêmes, disant qu'ils servoient à leur art, & les autres étoient encore plus sots que superstitieux de les croire.

Quand ils payoient à la Nature

Le tribut que la mort nous rend à-tous
commun,

On mettoit dans leur Sepulture

Chien vif, Hâche, Fusil, Maïs, Pipe, Péton,
Chaudière, Poudre, Plomb, Canot & Cou-
verture,

Ils croyoient que celuy qui venoit de
mourir,

Entreprenoit un grand Voyage,

Et qu'il avoit besoin de tout cet Equi-
page,

Pour se vêtir & se nourrir.

Mais nos Missionnaires zelez les ont corrigez de ces sortes d'abus, leur en ayant fait connoître le ridicule & la vanité, & s'ils n'en sont pas encore tout-à-fait revenus, du moins n'y ajoutent-ils plus guères de croyance. Ce qui leur reste de superstition, c'est d'arracher les yeux des Poissons, des Oyseaux & des Bêtes, & de les jeter, disant que sans cela ils seroient aperçus de leurs semblables, & n'en pourroient plus approcher, & ils n'en brûlent jamais les os, ny les arrêtes. Par un même abus, ils ne flambent jamais les pieds des Canards, des Oyes, des Outardes, des Cignes, & de tout autre Gibier d'eau à pied plat, croyant que ceux qui restent vivans ne pourroient plus se poser sur le sable, & qu'à cause de cela ils n'en attraperoient guères.

Quand une Fille est dans un certain état que la Lune luy cause par une regle assez ordinaire, si elle passe par-dessus un Garçon, quand ils sont cabanez ensemble, il se croit tout perclus de ses membres, & il est si persuadé de leur débilité, qu'il ne voudroit pas s'exposer à faire un pas, & il se tient couché jusqu'à ce que la cause imaginaire du mal, qui ne l'est pas moins, se passe. Si elle tou-

ehoit son fusil dans ce temps-là, il le croiroit enchanté, & qu'il n'en pourroit jamais rien tuer; cette opinion le possède si fort qu'il craindroit moins le charme du plus méchant de leurs Magiciens. Quand une Femme est dans cet état, il faut qu'elle se mette à l'écart, & qu'elle en avertisse son Mary, de peur qu'il ne luy prît envie de la toucher sans le sçavoir.

Il ne l'aproche point pendant tout ce
 temps-là,

Quel obstacle fâcheux aux desirs de son
 Ame !

En France il est plus d'une Femme
 Qui sçauroit se taire en cela.

Il en est cependant beaucoup entre les Sauvages, qui quoique bien amoureuses, se privent long-temps des plaisirs qu'elles goûtent avec leurs Maris, regardant comme des Concubines celles qui ont beaucoup d'Enfans.

Des sortes superstitions des Sauvages, passons à une de leurs plus belles & louia-

b'les qualitez ; c'est leur amour pour l'hospitalité , ils se secourent entr'eux de tout leur pouvoir ; si quelqu'un a des vivres , il ne manque jamais de les partager avec ceux qui n'en ont pas , & qui en souffrent. Un Sauvage se verroit mourir de faim , qu'il ne voudroit pas manger seul une Cercelle qu'il auroit tuée , & qui pourroit luy rendre la vie , il la porteroit à la Cabanne où il scauroit que d'autres en auroient besoin comme luy , & chacun en auroit sa part. Lors qu'un d'eux en va visiter un autre , celui qui reçoit la visite , ne demande point à l'autre ce qui l'amene , il commence par luy donner à manger , après cela ils parlent d'affaires s'ils en ont , c'est leur maniere ; & voicy la raison qui les engage à en user de la sorte : Ils disent que si on demandoit d'abord ce que l'on veut , on n'auroit plus qu'à s'en aller quand on l'auroit dit , & qu'on y auroit répondu. Quand ils chassent plusieurs de compagnie , celui qui tuë une Bête , content de son adresse & de l'honneur qui luy en revient , il l'abandonne à ses Compagnons , qui par un genereux retour en la partageant entr'eux , luy en font toujourns la meilleure part.

Admirez dans ces Nations,
 Quelle est en même temps & la peur &
 l'audace !

Ils donnent sur un Ours en braves Cham-
 pions ,

Quand il se presente à la Chasse ;
 Et s'ils rencontrent un Cheval ,
 Ce n'est point une fausse histoire ,

Ils tremblent à l'aspect de ce doux Animal ,
 Je l'ay vû dans le Port Royal
 Plus d'une fois , on peut m'en croire,

Quand un Sauvage vieux & caduque
 ne peut plus aller à la Chasse , & qu'il
 perd à la guerre un Fils unique , accablé
 de douleur , & comme desespéré , il
 assemble ses amis , les regale , & leur
 dit le triste & funeste sujet de sa peine.
 Touchez de compassion , ils entrent
 dans sa misere , & forment en même
 temps le charitable dessein de rendre à
 ce Pere affligé un autre Enfant ; ils luy
 en donnent leur parole , & bien-tôt
 après ils travaillent à l'effectuer. Ils s'en
 vont dans la Terre Etrangere où a peri
 ce Fils si regretté , & cherchent un au-

tre Garçon pour le malheureux Pere
qui a perdu le sien ; ils le trouvent, le
luy amenant, & il l'adopte.

Le jeune Homme consent à cette adoption,
Il l'assûre par sa parole
Qui vaut le jeu chez cette Nation,
Et son faux Pere se console
De la mort de son vray Garçon.

Quoique les Sauvages vivent dans les
Bois avec les Bêtes, ils ne laissent pas
d'avoir beaucoup d'honnêteté. Un Frere
devant sa Sœur ne dira jamais un mot
qui puisse choquer en rien sa pudeur :
Un démenty seroit la plus cruelle des
offenses, & le Pere & la Mere ne le
regarderoient plus que comme un indi-
gne Frere, & luy en marqueroient sans
cessé avec aigreur leur mécontentement ;
aussi est-il toujours fort sage, & son
respect pour sa Sœur va à un excès qui
va vous étonner. S'il se sentoit pressé,
mais vous le dirai-je ? d'un vent, ma-
tiere facile à s'échaper, il aimeroit mieux
crever que de le faire entendre. Je vais
vous dire sur ce sujet une aventure
fort particuliere.

Un Frere avec sa Sœur se sentit par hazard

Pressé d'une plus forte envie,

Rien n'est plus commun dans la vie,

Il fut la contenter dans le Bois à l'écart.

Que ce recit n'ait rien qui vous chagrine,

Quand il se vit là seul, il mit culote bas,

Ou plutôt il leva sa robe Castorine,

Pour faire je ne le dis pas,

Chacun aisément le devine,

Ou est souvent en pareil cas.

Ce n'est pas tout, il faut dire le reste,

Ecoutez, l'Histoire est funeste.

Pendant qu'en l'action son derriere est à l'air,

Les Maringouïns ardents à donner su^z la
chair,

Voulurent de son sang faire leur nourriture,

Car ils aiment le sang humain;

Ils le piquoient bien fort, il y porta la
main,

Qu'il barboüilla de son ordure.

D'autres en même temps le piquerent au front,

La même main y fut portée,

Et comme elle étoit fort gâtée,

La tache y demeura qui luy fit un affront :

Pour fuir cette race maudite ,

On fait en ces lieux-là son affaire bien vite :

Dés qu'il eut fait la sienne , il alla vers sa

Sœur ,

Elle vit cette tache , elle en fremit d'horreur ,

Et d'un prompt desespoir ne pouvant se dé-

fendre ,

Pour faire moins souffrir sa trop grande

pudeur

De honte elle courut se pendre.

Lorsque les Sauvages ont quelque nécessité naturelle, telle qu'elle soit, il faut bien se donner de garde de le faire connoître , on la cache avec beaucoup de soin , & on se retire sans dire mot pour aller à l'écart se décharger du poids qui incommode.

Rien n'est mieux observé chez les Peuples

Sauvages ,

Ils sont insolens quelquefois ,

Ils viennent au logis d'un Habitant François ;

Luy faire de sanglans outrages.

Il faut pour cela qu'ils soient soûs,
 Qu'ils ayent trop bû d'Eau de vie;
 Mais si leur insolence est rudement punie
 Quand ils ont merité des coups,
 Ils ne sont pas long-temps sans revenir chez
 vous

Vous demander pardon d'avoir fait la folie,
 Ils marquent le chagrin que leur cœur en
 ressent,

Pour effacer le tort de leur faute commise,
 Ils vous font encore un present

De leurs plus belles Marchandises.

Mais si quelqu'un est maltraité,

Et qu'il ne l'ait point merité,

Car il sçait bien quand il offense,

Il en conservera tout le ressentiment,

Jusqu'à ce qu'il ait pû rencontrer le mo-
 ment

D'exercer contre vous la plus grande ven-
 geance,

La Hache, ou le fusil en sera l'instrument.

Parlons des Habillemens des Sauva-
 ges, ils ne couvrent leur nudité que des

dépoüilles des animaux , ou de quelques couvertures qu'on leur traite pour leurs Pelleteries , & dont ils s'envelopent. Entre les Habits des Hommes & ceux des Femmes , il n'y a presque point de difference ; ceux des Femmes descendent jusqu'au bas des Jambes , en maniere de Coqillon , & ceux des Hommes ne passent point le Genouil ; ils veulent avoir les Jambes libres pour mieux aller à la Chasse. Pendant l'Été quelques Garçons n'ont qu'une Chemise , encore est-elle si courte qu'ils sont obligez de se servir d'une ceinture à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau , pour couvrir les parties que la pudeur empêche de montrer. Cette Chēmise leur pourrit au dos , quand ils l'ont une fois mise , ils ne l'ôtent jamais qu'elle ne soit toute en lambeaux. Ils ont presque toujours la tête nuë , les Femmes comme les Hommes : Quelquefois ils mettent un petit Bonnet d'étoffe , en forme de Calote , qui ne leur couvre que le sommet de la tête : Quelques-uns portent des Bas & des Souliers , mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les Bas sont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle Maza-met , ils les cousent en dehors , & il y a toujours deux ailes qui débordent de

quatre doigts la couture. Leurs Souliers sont faits de peau de Loup Marin, en Escarpins, toujours plats & commodes; ils ressemblent mieux à nos Chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des couroyes qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse. Ils en font encore de peau d'Original qu'ils embellissent de peinture & de bordure de poil de Porc-Epi blanc & rouge; mais c'est pour les vendre à ceux qui veulent en apporter pour les faire voir en leur País; ils se mettent du fard, Hommes & Femmes plus abondamment qu'aucune Nation du monde.

En cent manieres differentes,

Ils se barbouilloient de ce fard,

Nos Dames avec bien plus d'art,

Le savent employer pour être plus brillantes.

Ils attachent leurs Cheveux avec de la Raflade, qui est une espece de petites Perles, il y en a de noire & de blanche, & ils en font un gros nœud qui ne descend guere plus bas que l'oreille. Cet

ornement est commun aux Hommes comme aux Femmes , & ils n'ont pas plus de barbes qu'elles. Leurs cheveux ne blanchissent jamais , & sont toujours fort plats ; ils dégoutent presque toujours de graisse d'animaux , ou d'huile de Poissons , tant ils y en mettent particulièrement sur le front , & c'est leur essence ordinaire.

Parmy ces Porteurs de guenilles ,

On ne laisse pas quelquefois

De rencontrer certains bons Drilles ,

Qui se donnent des airs François.

Lorsque pendant l'hiver ils prennent maintes
Bêtes ,

Ils traitent leurs peaux au Printemps ,

Des retours qu'on leur fait en bons habillemens ,

Ils savent s'ajuster des pieds jusqu'à la
tête.

Mais ils ont beau changer d' habits.

Avec leurs mines de Boëme ,

Ayant le teint encor plus obscur & plus bis ,

On les prend toujours pour eux-mêmes.

Mais il faut dire à leur honneur,

Que s'ils ont le teint Olivâtre,

Leurs dents invitent la blancheur,

Et de la neige & de l'albâtre.

Ils fument cependant comme des vrais

Dragons,

Avec une fureur extrême ;

Hommes, Femmes, Filles, Garçons,

En font tous leur plaisir suprême.

Parlons d'une chose qu'ils regardent encore comme un ornement. Ils se font marquer sous la peau en divers endroits du corps, & même du visage ; mais il faut qu'ils s'arment d'une grande patience, & d'un grand courage : On est long-temps à le faire, & ils souffrent beaucoup à l'endurer. Quelques François en ont fait l'épreuve, qui pourroient en rendre témoignage : Pour moy je n'ay pas été curieux de porter de telles marques. Elles se font avec du Ver-

millon , & de la poudre à canon qu'on ne mêle point ensemble. On met ces ingrediens en poudre séparément , & on les employe avec une aiguille.

Entre cuir & chair , ouf , je croy qu'elle me
blessé ,

On la fiche tout doucement ,

Ce qui fait toutefois un vigoureux tour-
ment ,

Et dans la trace qu'elle laisse ,

On fourre avec beaucoup d'adresse

Un peu de chaque poudre alternativement.

Les couleurs sont ainsi différenciées sous la peau , & l'on en fait toutes sortes de Figures , des Croix , des Noms de Jésus , des Fleurs ; enfin tout ce que l'on veut , & ces marques ne s'effacent jamais. J'ay vû mourir à l'Hôtel-Dieu de Paris un Sauvage qui étoit marqué de la sorte , les Chirurgiens l'écorchèrent , & en firent passer la peau , sans que cela y aportât aucun changement.

Ce qui me surprenoit assez ,
 Etoit de voir des Gens qui n'ont nulle tein-
 ture
 Du Dessain ny de l'Ecriture ,
 Faire ces traits divers & si bien compassez ;
 Mais sur des cuirs par eux passez ,
 Des sucs de quelques fruits ils font de la
 peinture ,
 Où les traits sont encor artistement tracez.

Leur façon de s'écrire est tout-à-fait
 particuliere , à la difference des Orientaux
 qui se parlent par des Fleurs, ils se font
 entendre par de petits morceaux de bois
 arrangez de differente maniere. De ces
 petits batonnets ils font des Coliers qui
 servent à déclarer la guerre , ou à de-
 mander la paix , & ils les envoient aux
 Nations avec lesquelles ils ont des
 differends.

Lorsque j'étois à l'Acadie ,
 Il en vint de la part des cruels Iroquois ,
 Ils devoient y venir égorger les François ,
 Mais par un grand bonheur ils changerent
 d'envie.

Dans ces lieux si peu défendus ,
 Nous aurions été tous perdus.
 Nos Sauvages étoient dans de grandes
 allarmes ,
 Et les Chefs qui les commandoient ,
 Car les Iroquois demandoient ,
 Qu'avec eux contre nous ils tournaient les
 armes.

Nous en fûmes quittes pour la peur
 qui ne fut pas petite. Quand la guerre est
 terminée , ils enterrent la hache dans un
 trou le plus creux qu'ils peuvent faire ,
 afin qu'on ne puisse plus la retrouver ,
 ils veulent faire voir par là , la maniere
 est nouvelle , que la paix est si douce &
 si précieuse qu'on ne doit jamais la
 troubler.

Ils ne comptent point les années par
 les jours , par les semaines , ny par les
 mois , ce n'est que par les nuits , ou par
 les événemens considérables qui arrivent
 dans leur cours , & souvent ils passent le
 temps sans le connoître. Quand ils sont
 dans un canton où ils trouvent des Bê-
 tes & du Gibier , ils y demeurent tant
 qu'il y en a : Quand ils ont presque tout :

tué, & que la Chaudiere ne va plus comme il faut, ils vont autre part chercher mieux, & ils ne sont jamais si bien qu'aux lieux où ils trouvent beaucoup à manger : Ils en marquent leur joie par leurs chants & par leurs danses. Leurs voix sont fort agreables quand ils veulent bien chanter; mais leurs danses, quoy qu'ils fassent, sont toujours très-impertinentes. Je les ay plus d'une fois entendu chanter dans l'Eglise du Port Royal à la grande Messe & à Vêpres; les voix des Femmes particulièrement étoient si douces & si touchantes, que je croyois entendre les Anges chanter les loüanges de Dieu; ce qui me le faisoit croire davantage, c'est que je ne voyois point remuer leur lèvres. Les voix des Hommes se mêloient de temps en temps si justement avec celles des Femmes, que cela faisoit un effet admirable, & j'en étois charmé.

Ils chantoient sur des tons les plus harmonieux
Tous nos Hymnes sacrez traduits en leur
langage,
Et c'étoit le Divin Ouvrage
D'un Missionnaire* établi dans ces lieux.

* *Mr. Thury.*

Sa charité pour eux étoit ardente & pure
 Il demeura long-temps parmi la Nation
 Mais enseignant à tous nôtre Religion ,
 Il paya le tribut fatal à la Nature,

Les Sauvages firent en luy une grande perte , il prenoit un soin tout particulier de les instruire dans la connoissance de Dieu ; aussi furent-ils sensiblement touchés de la mort de ce saint Henri qui vivoit parmi eux de ce qu'ils avoient & qu'ils appelloient leur Patriarche. Ils l'enterrent à Chibouëtou le plus honorablement qu'ils purent , & c'est le même Missionnaire dont j'ay décrit le tombeau. Quittons les tristes idées de mort , & revenons aux danses des Sauvages pour les décrire , s'il est possible. Ces ridicules Danseurs se suivent en rond , l'un contre l'autre , avançant & sautant tout doucement les pieds joints & faisant des contorsions & des grimaces plus affreuses les unes que les autres. Un certain son de voix que voicy , si on peut l'exprimer , hoïen , hoïen , hoïen marque la cadence , & ils s'arrêtent d'un temps en temps pour faire des cris épouvantables , & par lesquels finissent tous les jours

jours les danses. L'Instrument répond à tout cela parfaitement bien; c'est un petit bâton long d'un pied dont un Sauvage qui ne danse point frappe contre un arbre, ou autre chose, selon le lieu où ils sont, chantant du nez en même temps. Leurs pieds tournez en-dedans dès le berceau, & tenus long-temps de même pour mieux aller en raquette quand ils sont grands. Garçons, conviennent à de telles danses. Ces grotesques Danseurs sont venus plusieurs fois par troupes en de certains jours de joye, me donner ce divertissement; mais je crois qu'ils le faisoient moins pour me réjouir, que pour avoir quelque petit pot d'Eau de vie à boire à ma santé, cette Liqueur les feroit aller bien loin.

Voicy une connoissance assez particulière des Sauvages: Si quelqu'un en passant dans les Bois voit sur la neige, ou sur la terre molle la marque du pied d'un autre, il ne manque jamais à connoître sûrement par l'arrangement du talon, des doigts, ou de tout le pied ensemble, de quelle Nation est celui qui l'a faite.

J'ay déjà fait voir dans un Exploit de Chasse qu'un Sauvage à l'odorat bon, & qu'il sent une Bête de fort loin: Je vais encore faire connoître qu'il ne sent

pas moins bien l'Eau de vie. Un François en avoit un reste dans un Flacon qu'il conservoit soigneusement, en attendant qu'il luy en vînt de nouvelle ; il n'en buvoit qu'à l'extrême besoin, & peu à la fois pour la faire durer plus longtemps. Un Sauvage arriva chez luy dans son Habitation sur la Côte, il étoit très-abatu, & presque en défaillance par la fatigue qu'il avoit eüe, & par le jeûne qu'il avoit souffert ; il demanda par grâce à l'Habitant un coup de cette Liqueur qu'il ménageoit si bien ; l'Habitant qui la gardoit pour luy, n'hésita point à dire qu'il n'en avoit pas. Tu n'en as pas ? luy répondit le Sauvage en sa Langue, pourquoy mens-tu ? Je la sens bien, donne-m'en, tu me rendras la vie, je ne sens plus mon cœur de foiblesse & d'abattement, tiens, vois-là dedans, & tu en trouveras ; il luy montrait l'endroit assez proche, mais il l'auroit sentie de cent pas : L'Habitant ne put se défendre de secourir le Sauvage, mais ce fut sous condition, il luy fit promettre qu'il n'en parleroit point à ses Compagnons, le Sauvage y consentit, mais en luy disant que sa précaution étoit inutile, & que s'ils venoient dans sa maison, ils la sentiroient comme luy.

L'Hôte, quoy qu'il en fût, ne put pas aller
contre,

Deux coups de sa Liqueur au Sauvage
donnez,

Luy firent voir qu'en certaine rencontre,

Il étoit bon d'avoir du nez.

Malgré la vie irrégulière que les Sauvages mènent, ils ne laissent pas de vivre fort vieux : ils poussent leur carrière jusqu'au dernier âge. D'un excès de manger ils passent souvent à une extrême disette, sans que cela change l'état de leur santé.

Qui croiroit que sans Medecins

Il fût possible de tant vivre ?

C'est peut-être, diront quelques esprits
malins,

Ce qui de cent maux les délivre.

Quand ils sont bien fatiguez & accablés de lassitudes & de pesanteurs, leurs plus ordinaires maladies, ils se guérissent

par de copieuses sueurs. Voicy comment ils se les provoquent. Ils font un trou de leur longueur qu'ils garnissent des deux côtez de roches qu'ils font presque rougir à force de feu ; après cela ils mettent une couche de branches de Sapin au fond , & se couchent dessus tout de leur long ; on les couvre ensuite d'autres branches qui s'échauffent & rendent par leur nature bitumineuse une épaisse fumée ; ils ne sont pas longtems-là sans suer jusqu'aux os , & si long-tems qu'ils veulent , mais ce qui me surprenoit le plus , étoit de sçavoir que ces Fourneaux sudorifiques étoient toujours faits sur le bord d'un Lac , ou d'une Riviere , & que les Sauvages n'en sortoient tout en rage , que pour se jeter à l'instant dans l'eau. Quelle maniere ! Si nous nous exposions de même à des contraires si opposés , nous en mourrions , & par là ils se guérissent sur le champ.

Ils se blessent fort souvent , mais la nature a mis sous l'écorce des épinettes, arbres très-communs dans toute l'Acadie , un remede merveillex à tous leurs maux ; c'est une Térébentine plus fine , & plus balsamique que celle qui nous vient de Venise , & elle se trouve par tout où l'on peut en avoir besoin pour se penser.

S'ils se cassent les Bras ou les Jambes, ils remettent les os au niveau, & font de grands plumaceaux de fine mousse qu'ils couvrent de leur Térébentine, & ils en environnent le membre rompu; ils mettent par-dessus un morceau d'écorce de bois de Bouleau, qui prend en se pliant aisément la forme de la partie; les éclisses ne sont pas oubliées, & pour tenir tout cela sujet, ils prennent de longs bouts d'écorces plus minces dont ils font des bandages convenables, ils mettent ensuite le malade en situation sur un tas de mousse, & cela reüssit toujours fort bien. Si un tel accident arrivoit à un Sauvage tout seul, il tiroit des coups de Fusil pour appeller du secours, ou il feroit de la fumée s'il n'avoit point d'arme, signaux ordinaires parmi eux, & qui ne leur manquent point au besoin. On fait une Cabanne au lieu où le malheur arrive: Voicy comment elle est bâtie. On plante en rond quinze ou seize Piquets, plus ou moins selon qu'elle est grande, à deux pieds l'un de l'autre, ils ont une toise ou toise & demie de haut, leurs extrémités supérieures s'unissent en pointe, & sont attachées ensemble; on couvre les Piquets de branches de Sapin, & de grands

morceaux d'écorce du même bois , ou de Bouleau , quelquefois de peaux , & on n'y laisse qu'un trou en bas , qui ne permet d'entrer & sortir qu'à quatre pattes. Il y a une Perche en-dedans qui traverse par le milieu à quatre ou cinq pieds de haut , & qui sert à pendre la Chaudiere sur le feu qui est toujours petit , & au centre du fond de la Cabanne. Les Compagnons du Biellé vont à la Chasse , & ils ont soin de luy jusqu'à ce qu'il puisse marcher comme eux.

Je vais sur ce sujet dire une aventure qu'on aura peut-être de la peine à croire , c'est pourtant la verité même , & je n'écris icy rien qui ne me soit dicté par elle.

Un Habitant de ce Païs Sauvage ,

Homme de qualité , qui servoit autrefois

Sous les Etendarts des François ,

Avec honneur , avec courage.

Venant au Port Royal de Quebec par les Bois,

Se fracassa la Jambe en faisant ce Voyage ,

Yoyage à mettre un mois , & même davan-

tage ;

Il n'étoit qu'à moitié chemin,
Quel malheur ! Quel cruel chagrin
Pour un Homme en cet équipage !
Il n'avoit avec luy qu'un Chien,
Que faire ? Il gémit , se lamente ,
Et songe à ce qui peut luy procurer du
bien

Dans cette aventure affligeante ,
Dans les pressans besoins l'esprit de l'Hom-
me invente
Bien mieux que dans le temps qu'il ne man-
que de rien.

Il imagine un stratagème
Qui réussit des mieux dans son malheur
extrême.

Il avoit par bonheur du Papier , un
Crayon ,

Il écrivit son mal sur un petit Brouillon ;
Le mieux qu'il put il fit entendre
L'endroit fatal du Bois , la distance , les
jours ,

Qu'il falloit mettre pour s'y rendre ;
Le sun du vent qu'il falloit prendre

Pour venir vite à son secours.

Il mit au col du Chien son Messager fi-
delle

Le Billet instructif de sa peine cruelle ,

Il le battit après comme un Chien qu'il
étoit ,

A ce maltraitement l'Animal résistoit ,

Il ne pouvoit quitter son Maître ;

Mais tant de coups il luy donna ,

Qu'à la fin il l'abandonna ;

Le besoin qu'il avoit d'ailleurs de se
repâire ,

A s'enfuir le déterminâ :

Il revint à Québec , dès qu'en l'y vû
paroître ,

Les Parens du Blessé le prirent au collet ,

Désirent le colier & lurent le Billet ,

Qui leur fit tristement connoître

De son prompt retour le sujet .

On mit des Coureurs en Campagne ;

Bons Sauvages , cela s'entend ,

Et le Chien qui les accompagne ,

Bon Guide , les conduit où le Malade attend .

Il falloit bien des jours pour faire ce

Voyage ,

On va fort peu de nuit dans ce País Sau-

vage.

Pendant ce temps l'Estropié

Qui jeûnoit , & tenoit sur la moufle étenduë

La Jambe qu'il avoit rompuë ,

Etoit bien digne de pitié.

Le secours vint , quelle allegresse

Dans ses desirs impatiens ,

Quand il revit son Chien luy marquer sa

tendresse..

Suivy d'une troupe de Gens !

Aprés une longue souffrance ,

Il reçut beaucoup d'assistance ;

Ils avoient aporté des vivres avec eux ;

On travailla d'abord à sa Jambe blessée ,

A leur mode elle fut pensée ,

Et l'on cabanna dans ces lieux..

On fit boüillir la Chaudiere ,

Les Sauvages chasserent bien ;

Jusqu'à sa guérison entiere ,

Le Blessé ne manqua de rien.

Enfin guéri de sa blessure ,

Avec ses Compagnons il vint tant bien
que mal

Raconter sa triste aventure

A ses Amis du Port Royal ;

Il devoit à son industrie

Dans un accident si fatal

Le bonheur d'être encore en vie.

Revenons aux Sauvages qui se guérissent de la mort même ; Quel Paradoxe , dira-t-on ! Mais je le prouve Ces pauvres Gens sont sujets à se noyer & cela n'arrive que trop souvent dans leurs Canots d'écorce qui virent pour la moindre chose. Ceux qui s'échappent heureusement du naufrage , s'empressent retirer de l'eau ceux qui y sont demeurés ; ils remplissent de fumée de Tabac une pance d'animal , ou un gros & long boyau , leurs vaisseaux ordinaires pour conserver leurs huiles de Poisson , ou de Loup Marin ; après cela ils appliquent un des bouts , l'autre étant bien lié , au bout de calumet ou de Pipe pour servir de Canule qu'ils introduisent dans le derrière des Noyez , pour leur faire rec-

voir la fumée contenuë dans le boyau , en le comprimant avec les mains : Ils les pendent ensuite par les pieds au plus prochain arbre qu'ils trouvent , ils les y observent , & ils ont presque toujours le plaisir de voir que ce Lavement de vapeur leur fait rendre toute l'eau qu'ils ont prise , & leur remet la vie au corps ; ils reconnoissent ce surprenant & salutaire effet par des gambillemens que les Pendus ne sont pas long-temps à faire. N'oubliez pas ce divin remede assuré par mille experiences , sa vertu dans l'occasion n'opereroit pas moins dans vos amis , que dans les Sauvages.

Ils ont un remede infailible pour l'Epilepsie. Un Soldat du Fort de la Riviere Saint Jean en étoit tourmenté depuis quinze ou vingt ans , & il en tomboit presque tous les jours. Une Sauvagesse se trouvant là par hazard dans le temps du Paroxisme , fut si sensiblement touchée de le voir écumer , & faire des mouvemens extraordinaires , qu'elle alla dans les Bois d'alentour chercher un remede qu'elle sçavoit spécifique pour son mal. Elle apporta deux prises grosses comme deux Fèves d'une racine de plante ratisée ; elle en fit prendre une au Malade quand son mal fut passé , & le

fit bien couvrir ; elle fit entendre qu'il sueroit fort , & qu'il rendroit beaucoup par haut & par bas , effets bien surprenans tous à la fois dans un même remède. On observa la chose , & l'on vit arriver tout ce qu'elle avoit marqué. On en informa le Commandant du Fort qui n'y fit pas grande attention, il dit seulement qu'il ne falloit plus que la guérison du Malade , pour ajouter foy aux promesses de la Sauvagesse. Elle le laissa le lendemain en repos , & comme elle s'en alla ce jour-là , elle dit qu'on luy donnât le jour suivant la prise qui restoit , & qu'il seroit entierement guéri ; il fit ce qu'elle avoit dit , le même effet du remède arriva comme auparavant , & depuis ce temps-là le Malade n'a eu aucune attaque de son mal : Je l'ay vû long temps après en parfaite santé. Quand sept ou huit jours furent passés , & qu'on vit que son mal ne le reprenoit plus contre l'ordinaire , le Commandant étoit bien fâché de n'avoir pas demandé la composition du remède si rare & si salutaire. Il fit chercher par tout où il put la Sauvagesse , mais toujours vainement , il n'a pû en avoir de nouvelles , quelques perquisitions qu'il ait faites. Si cela étoit arrivé au Fort dans le temps que j'y étois

étois, j'aurois mieux profité d'une si belle découverte, & j'aurois apporté de l'Acadie un remede qui m'auroit été en France aussi avantageux qu'utile au Public. Je fis tout ce que je pus pour en avoir connoissance, mais je ne fus pas assez heureux pour y réussir, & ce fut un grand malheur.

Parlons des tours de Gobelet des Sauvages. Les plus habiles Joueurs du Pont-Neuf ne feroient que blanchir devant eux; les prodiges ne sont dans leurs mains que des effets ordinaires: Vous l'allez remarquer dans deux tours que je vais seulement raconter, car j'en pourrois dire mille, & vous conviendrez qu'il faut que le Diable s'en mêle, pour moy je le croy. Voicy le premier tour, ils mâchent dans leur bouche une pierre à fusil, & la broient comme du Gravier, qu'ils font voir dans leurs mains après l'y avoir craché, & ils l'avalent ensuite jusqu'au dernier grain: On ne voit rien jusques-là qu'un autre ne puisse faire sans se donner au Diable, avec de bonnes dents & un gosier pavé; mais voicy le fin: Quand ils ont dans le ventre la pierre à fusil tout en gravier, ils prennent un petit bâton long environ d'un pied, & fort uni, ils fument, & luy

font recevoir la fumée du Tabac en marchant quelques mots du Grimoire ; ils le fourent ensuite dans leur gosier , leur face en devient toute livide , il semble qu'ils vont étouffer ; ils fourgonnent , si je puis parler ainsi avec le bâton , & après quelques grimaces , ils le retirent avec la pierre à fusil au bout toute entière.

Voicy le second tour qui ne vaut pas moins que le premier. Ils font marcher la peau d'une Loutre qu'ils ont écorchée il y a peut-être six mois , & voilà comment ils s'y prennent. Après l'avoir étendu le ventre en bas , ils rapprochent par des plis qu'ils font , la tête du derrière ; de sorte qu'elle est comme en un monceau. Ils mettent au droit de la tête à quatre ou cinq pieds loin , un petit miroir de fer blanc ; ils aiment tant à se mirer qu'ils croient sans doute , qu'il en est de même des animaux : Que cela soit ou non , voilà la peau de la Loutre en état de marcher sur ses pattes , car ils les laissent toujours en les écorchant quand ils veulent garder les peaux en leur entier , sans les fendre par le ventre , ce qu'on appelle là en *Chipotis*. Alors le Sauvage qui veut par ruse ou par magie , qu'on le prenne comme on voudra , faire aller la peau , fait un grotesque manège au tour d'elle.

Il danse , il capriole , il saute par-dessus ,
 Il se jette par terre , il se roule , il se
 creve ,
 Bat des pieds , des mains , se releve ,
 Et fait retentir l'air de mille cris aigus.
 Comme un Demon il se tourmente ,
 Il suë , il devient tout en eau ,
 Ses yeux jettent du feu , sa bouche est écu-
 mante ,
 Il fait tant qu'à la fin on voit marcher la
 peau .

Elle ne se remuë d'abord qu'avec
 beaucoup de difficulté , mais petit à petit
 le s'étend , & se traîne jusqu'au Mi-
 oir , où elle s'arrête. Quand la peau est
 nte à le mettre en train de marcher ,
 Sauvage dit aux Spectateurs d'autre
 lation , devant lesquels il fait ce tour-
 , que leur esprit est plus fort que le
 en ; il a raison , car par leur esprit il
 tend le Dieu que nous adorons , & par
 sien , il n'entend que le Demon. Cet
 sprit malin les bat quelquefois d'une

étrange force , il les meurtrit & marque de contusions par toutes les parties de leur corps.

Quand le Demon bat , il bat bien ,

Ils disent seulement qu'il est fort en colere ;

Et ces pauvres battus ne se plaignent de rien

Que des marques qu'il sçait leur faire.

Je ne m'arrêterai point à marquer les différentes Nations Sauvages , le nombre en est trop grand pour en faire un détail ; je vais seulement en faire assez connoître pour satisfaire là-dessus les Curieux. Les Sauvages qui sont aux environs du Port Royal , sont nommez Miquemaques ; les mêmes sont encore le long de la Riviere Saint Jean , dont les bords sablonneux & fort étendus sont les plus beaux de toutes les autres Rivières de l'Acadie. Elle est fort poissonneuse , & l'on y pêche aisément la Truite & le Saumon qui y abondent : Les Maricites y habitent aussi , & sont plus nombreux que les autres. Sur la Riviere Saint George qui sépare la Nouvelle France de la Nouvelle Angleterre , on trouve les Kanibas , & les Abénakis.

On côté de Quebec habitent les Papi-nachois, les Saguenets, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, les Loups, les Socokis bons & mauvais pour la France. Les meilleurs sont les Outaois, mais Nation plus reculée. Vers le Nord sont les Esquimos, les Christinaux, les Sauteurs, les Savanois, les Pla-côtez des Chiens, & les Assenciboils. Quels noms ? Je croy que le Diable les a forgez ; il faut pourtant en repeter quelques-uns, pour marquer ce qu'il y a de particulier en eux.

Commençons par les Algonquins, c'est la Nation la plus brave & la plus belliqueuse qu'il y ait parmi les Sauvages. Ils sont ordinairement en guerre avec les Iroquois qui les regardent comme leurs plus formidables ennemis, & par qui ils ont toujours été vaincus. Ils n'ont point de lieu arrêté, étans toujours errans dans les Bois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils ne cultivent point la terre comme d'autres qui font du Maïs ou Bled d'Inde : Ils disent que ces soins n'appartiennent qu'à des Ames baïles & serviles, & que de Grands Guerriers qui savent triompher de leurs ennemis & attaquer les Bêtes les plus teroces, ne doivent vivre que de celles qu'ils

tuënt. Voilà de grands sentimens, mais les Iroquois sont plus sages, ils cultivent la terre avec grand soin, & font beaucoup de Bled d'Inde & de Legumes pour se nourrir ; ils ont aussi dans un des plus beaux Pays du monde, de grandes & belles Plaines, & des Villages bien peuplez qu'ils fortifient de toutes parts, & où ils font bonne sentineille, pour n'être pas insultez par les Troupes de Quebec, quand elle font des courses chez eux. On dit même qu'ils ont des Bestiaux & des Volailles en quantité. Je ne parlerai point des tourmens horribles qu'ils exercent sur nous quand ils nous tiennent, ils sont connus de tout le monde. Nous ne les traitons pas avec moins de rigueur quand ils tombent entre nos mains, mais ils ont bien plus de courage à supporter tout le mal qu'on leur fait.

Leur fermeté surprend dans ces cruels momens,

Ils souffrent constamment la torture & les flâmes,

Ils meurent sans pousser aucuns gemissemens,
Et disent qu'il ne siet qu'aux Femmes,
De se plaindre dans les tourmens,

Tous Barbares qu'ils sont, ils ne laissent pas d'attirer à eux de Québec de la Jeunesse de tout sexe que son mauvais penchant entraîne au mal ; les Garçons y deviennent pires que les Iroquois mêmes, & c'est ce qui les y fait bien recevoir, autrement ils n'y trouveroient pas leur compte. En vain leurs parens les rappellent, ces Renegats ne retournent point à eux, ils leurs préfèrent les Iroquois.

Les Filles qui sont libertines

Les trouvent grands, bien faits, propres
pour leurs plaisirs,

Et sans s'éfaroucher de leurs horribles
mines,

Elles vont avec eux assouvir leurs desirs.

La taille, la vigueur plurent toujours aux
Femmes,

Et sans aller si loin nous les voyons plus
prés ;

Combien est-il icy de Dames,

Qui préfèrent de grands & vigoureux
Laquais

• A de petits Maris flucts ?

Ces Filles-là se marient quelquefois avec eux ; ils en prennent mille soins , rien ne leur manque , la chaudiere & l'amour vont très-bien , que leur faut-il davantage pour être heureuses.

Alors plus de libertinage ,
 Il faut bien sagement sçavoir se comporter ,
 Autrement on verroit un Mary s'emporter
 A des sentimens de fureur & de rage ;
 Ce n'est pas comme ailleurs où les pauvres
 Epoux
 Sont Cocus , & forcez de filer encor doux.

Tous les Sauvages n'entendent point raillerie sur ce sujet , leurs Femmes ne sçauroient trop se contenir , sur le moindre soupçon ils entrent en fureur , & les battent jusqu'à les assommer.

Laiſſons-là les Iroquois , & parlons des Outaouis bons amis de la France. Lors qu'un François negocie avec eux , il prend pour le servir une de leurs Filles , celle qui est apparemment le plus à son gré : Il la demande au Pere , & cela se fait à de certaines conditions , il promet de luy donner quelques couvertures ,

quelques Chemises, un Fusil de la Poudre & du Plomb, du Tabac, des Outils; enfin ils conviennent ensemble des choses, & font leur marché? La Fille qui a la connoissance du País, s'engage de son côté à servir le François en toutes manieres, d'accommoder ses peaux, & de vendre ses Marchandises pendant un temps qui est marqué, & cela s'exécute très-fidèlement de part & d'autre. L'amour est ordinairement le devoir dont on s'aquitte le premier, car le marché est fait ainsi; mais comme la passion des Hommes, là comme icy, ne se contente pas toujours de la même Personne; pour en avoir un autre, voilà ce qu'on fait. On se munit d'un paquet d'Allumettes, & sur le soir on va dans les Cabannes où l'on sçait qu'il y a des Filles; quand on y est entré, on allume quelques-unes des Allumettes, c'est alors le flambeau de l'amour; on les passe par-devant les yeux des Sauvages qui plaisent le plus, & si par un bonheur assez commun, une de ces Filles les souffle dans les mains du Garçon, c'est le signal assuré de sa bonne Fortune, il n'a qu'à contenter ses desirs en toute sûreté, & y passer toute la nuit, Personne ne troublera son amour.

C'est le faire à bien juste prix,
Ce n'est pas de même à Paris ;
Qui veut gagner une Coquette ,
Dont la Cour est nombreuse , & qui fait de
grands fracas ,
Fait bien des presens & des pas ,
Avant que son ardeur puisse être satis-
faite ;
Vous qui voulez *gratis* prendre bien vos
ébats ,
Allez tous courir l'Allumette ,
C'est le mot , ne l'oubliez pas.

Ces Sauvages-là ne vivent toujours que de chair , ou fraîche , ou boucanée , & ils en mangent en grande quantité ; ce sont les plus grands Carnaciers , & les Sauteurs leurs Voisins tout au contraire ne mangent jamais que du Poisson ; le Lac Erier qu'ils habitent leur en fournit en tout temps. Cette nourriture legere les rend fort dispos ; ce sont les

Sauvages qui courent le mieux , & qui résistent davantage à la course. Ils n'ont point l'usage des Armes à feu , mais ils tirent de l'Arc avec une adresse toute particulière , & ils en font un exercice fort divertissant. Ils se munissent de balons légers & de dards à tête plate & grosse comme un œuf , & s'en vont par troupes s'exercer dans une Prairie.

Entre deux partis faits , également nom-
breux ,

Eloignez l'un de l'autre à certaine distance ,

Un balon est jeté par un bras vigoureux ,

Et chacun à l'instant commence ,

A luy porter des coups pour l'élever sur
eux.

Il est baloté là d'une belle manière ;

En se le renvoyant alternativement ,

Ils le frappent si justement ,

Qu'il est souvent en l'air une heure toute
entière.

Chacun l'y soutient à l'envy,
 Car du côté qu'il fait sa chute,
 Un certain prix que l'on dispute
 * Par les plus adroits est ravy.

Les Esquimos ne se donnent point la peine de faire cuire leurs viandes comme les autres, ils les mangent toutes crûes. On croit que ces Sauvages ont été engendrez par les premiers Basques qui se sont perdus à la Pêche de la Balaine; cela pourroit bien être, car ils ont conservé quelque chose de leur patois, ne faisant que bredouiller quand ils parlent. Lors qu'ils sont pris d'une tourmente sur la Mer, qui est souvent très-rude dans leur País, ils s'enferment dans leurs Canots qui ont des couvercles exprés, & qui joignent si exactement, qu'il n'y entre pas une goutte d'eau; ils se laissent rouler ensuite au gré des Ondes, jusqu'à ce que le calme revienne, & permette de reprendre les Avirons.

Pour finir avec les Sauvages, disons encore quelque chose des Pla-côtez des Chiens

Chiens les plus fots , & les plus misérables de tous. Ils n'ont aucun Commerce , & sont toujours en guerre avec les Savanois , braves Gens , & qui les prennent souvent pour en faire leurs Esclaves. Tous les autres ne font rien de particulier qui mérite d'être rapporté.

Je ne dois pas quitter ce Sauvage Pays ,
 Sans parler des divers Tapis ,
 Qu'étaie dans ces lieux l'Auteur de la
 Nature ;
 Tout est rare , tout est nouveau ,
 Quelle diversité de fleurs & de verdure ?
 On ne peut rien voir de plus beau.
 Mille Plantes , divines Herbes ,
 Que la terre y produit sous les Sapins
 superbes ,
 Et que pour la santé des hommes Dieu créa ;
 Ne se trouvent point dans nos terres ,
 Il faut aller les chercher là ,

Les Bois de l'Acadie en font les seules
ferres.

J'étois chargé du soin glorieux d'en cueillir
Pour le Jardin Royal du plus grand des Mo-
narques,

Et j'ay sçû donner quelques marques

Du plaisir que j'ay pris à pouvoir l'embellir.





R E T O U R D U V O Y A G E.

NL ne me reste plus qu'à dire comment je suis revenu de la Nouvelle France, ce fut fort agréablement. Dans le temps que je commençois à m'y accoutumer, & que j'en connoissois mieux le mal & le bien, je reçûs des ordres pour la quitter & revenir en France, dont je fus bien aise. Je ne devois repasser les Mers qu'avec des Matelots dans une petite Fregate de Rochefort, fretée par une Compagnie qui negocie dans ce Pais-là, & avec laquelle celle dont j'avois la direction, avoit traité des Marchandises qui me restoit, sur les avis que j'a-

vois donnez du peu de profit qu'il y avoit à faire. Mais pendant que je travaillois à regler mes affaires pour m'apprêter à partir, l'Avenant bon Navire du Roy monté de quarante-quatre canons, & qui avoit aporté les provisions de guerre & de bouche que Plaisance, & le Fort de la Riviere Saint Jean reçoivent tous les ans, arriva au Port Royal pour y charger trente ou quarante beaux Mâts que les Habitans fournissoient au Roy, & les joindre à ceux que quatorze Charpentiers & Mâteurs entretenus par Sa Majesté, avoient embarquez à la Riviere Saint Jean. Mr le Cavalier de Chavagnac qui commandoit ce Navire eut la bonté pour moy de m'y offrir une place pour mon retour le plus obligeamment du monde, me representant que je serois beaucoup mieux que dans l'autre Vaisseau qui devoit me rapporter: J'acceptai le parti avec plaisir, & je laissai à deux Commis que j'avois le soin du peu d'affaires qui demeuroient à regler. Nous partîmes le sixiéme d'Octobre, & eux trois semaines après dans la Fregate où je devois m'embarquer: Ils penserent y perir dès la premiere journée; dans ce danger ils firent un vœu dont je les vis s'aquitter à la Rochelle

avec tout l'équipage. Monsieur le Chevalier de Chavagnac m'avoit exempté de la peur que j'aurois eüe comme eux. d'être mangé des Poissons, & je luy étois d'autant plus obligé de la grace qu'il m'avoit faite.

Si cette grace en elle avoit dequoy me
plaire ,

Et me rendre le cœur sensible à ce bien fait ,

La maniere de me la faire ,

M'y fit encor trouver un plus charmant
attrait.

Mais on sçait que l'honnêteté & la politesse, qualités rares autrefois dans les Hommes de Mer, sont jointes présentement à la plus parfaite connoissance de la Navigation dans tous les Officiers de la Marine.

Il n'est point de perils qu'ils ne bravent sur
l'Onde,

Pour la gloire ils iroient jusques au bout des

Monts ;

C'est ainsi qu'il les faut pour le plus grand
des Rois

Dans l'exécution des projets qu'il médite ;

Il suffit qu'ils soient de son choix ,

C'est la preuve de leur mérite.

Mais si Monsieur le Chevalier de Chavagnac étoit tout à la fois aussi galant & honnête Homme que très-habile Officier , marquons le caractère des autres qui l'accompagnoient , & qui servoient dans son Bord.

Monsieur de Fontenu qui servoit en qualité de Commissaire de la Marine , & qui étoit chargé des Ordres de la Cour pour l'établissement qu'elle projette en la Nouvelle France , homme poly , d'une humeur enjouée & toujours égale , me faisoit admirer tous les jours la beauté de son esprit ; à l'entendre parler il est malaisé de juger s'il a plus de brillant que de solidité.

Monsieur des Places qui servoit de Lieutenant à Monsieur de Chavagnac , remplissoit aussi agréablement qu'utilement sa place : c'est un Homme sage , plein d'esprit , & toujours attentif à ce qui se passe dans un Vaisseau ; nul ne

ſçait mieux y commander & ſe faire obeïr. Comme il a beaucoup voyagé, j'appriſ de luy quelques particularitez des Sauvages que je ne ſçavois pas.

Monsieur d'Albon qui ſervoit d'Enſeigne du Vaiſſeau, d'une humeur ſociale, & touſjours prêt à faire tout ce que l'on veut, quoique ſtudieux & touſjours appliqué à la connoiſſance de la Navigation, nous donnoit d'agreables momens; il aime la Muſique & chante aſſez bien.

Monsieur le Gardeur encore jeune, & cependant autre Enſeigne du Vaiſſeau qui promet devenir un bon Officier de Mer, & qui n'y voit jamais de perils qu'il craigne, chantoit encore fort agreablement.

Monsieur Obrien Irlandois nôtre Aurônier, homme de commerce & d'eſprit, rempliſſoit parfaitement bien tous ſes devoirs, & ne laiſſoit pas de faire voir qu'il aimoit ſobrement le plaisir. Enfin je ne vis jamais une Compagnie de plus honnêtes Gens.

Pouvois-je m'ennuyer un moment avec eux,

Les jours ne paſſoient que trop vite,

Sur le vaſte ſein d'Amphitrite,

Il sembloit que les ris, les plaisirs & les
jeux

Etoient toujours à nôtre suite.

Monsieur de Fontenu qui aime beau-
coup la Musique, & qui chante pro-
prement, avoit mené un Musicien avec
luy : Il avoit un Clavessin, une Basse,
& d'autres Instrumens auxquels trois
Haut-bois de la Compagnie de Mon-
sieur le Chevalier de Chavagnac joignoient
les leurs : Dans le beau temps on con-
certoit, & le plaisir que nous y trou-
vions, nous faisoit oublier que nous étions
sur les flots.

Je n'étois plus alors dans la Royale Paix,

Où le chagrin, l'ennuy, la peur, l'in-
quietude,

Me causerent toujours une peine si rude,

Que je crûs n'en sortir jamais.

Pour me faire oublier tant de peines cruelles,

Et m'en épargner de nouvelles.

J'avois besoin de l'Avenant ;

Je n'avois en allant senti que des allarmes ,

Il étoit juste en revenant ,

Que je trouvasse quelques charmes . . .

La Musique, les instrumens ,

Sans cesse nous donnoient mille conteu-
remens :

Sur le vaste Empire des Ondes ,

Nous faisons retentir nos Airs ,

Les Dieux Marins quittoient leurs demeures
profondes ,

Pour mieux entendre nos Concerts ,

Eole retenoit l'haleine

Des impetueux Aquilons ,

La plus venteuse des Saisons ;

Nous laissoit naviguer sans peine :

De nos doux Instrumens rien ne troubloit
les sons ,

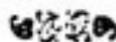
Les Muses quittoient l'Hippocrène

Pour venir sur les Eaux de la liquide plaine

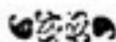
Nous inspirer mille Chançons.

Ce n'étoit pas assez pour nous que
d'en avoir de faites. Apollon m'en inspi-
ra de nouvelles que je fis sur les Airs d'un
petit divertissement que nôtre Musicien
avoit tiré de plusieurs Opera. Les voicy
pour ceux qui voudront les chanter après
nous.

Fuyons les Rivages
De ces lieux Sauvages,
Le vent est pour nous.



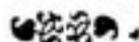
Il s'est fait attendre,
Nous devons le prendre,
Pour plutôt nous rendre
Dans des climats plus doux.



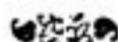
Fuyons les rivages, &c.



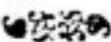
L'Amour a des aîles ,
 Au près de nos Belles
 Tendres & fidelles ,
 Volons , volons tous.



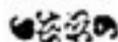
Fuyons les rivages , &c.



Après la souffrance
 D'une l'ongne absence ,
 Qu'il est doux , je pense
 D'être à leurs genoux ?



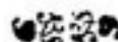
Fuyons les rivages , &c.



Que les vents , que les flots ne troublent point
 nos Fêtes ,

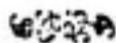
Regnez doux calme sur les Mers ;
 Que le vent venant des vagues , des tem-
 pêtes

N'interrompe pas nos Concerts ,

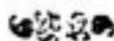


*Il n'est icy permis qu'à la voix des Syrennes ,
De joindre à nos Chansons leurs accens les plus
doux ;*

*Chantons tous à l'envy sur ces liquides plaines ,
Et de nos feux charmans rendons leurs Dieux
jaloux.*



*La Mer est pour nous sans tourmente ,
Chantons , profitons du beau temps ,
Tout est calme , tout nous enchante ,
Quel charme est plus doux que nos Chants !*



*Ne craignons nuls dangers sur l'empire de
l'Onde ,*

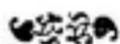
*Le Dieu puissant qui regne sur les eaux ,
Du plus grand Roy qui regne dans le monde ,
Prend toujours soin de garder les Vaisseaux.*



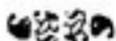
*Les Dieux sont avec luy toujours d'intelligence ,
Ce Heros l'a bien merité ,
Il imite icy bas leur suprême puissance ,*

Pax

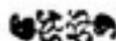
Par mille exploits de valeur, de prudence,
Il s'assûre comme eux de l'immortalité.



Navigons avec couraige,
Navigons sans nul effroy;
Sur les Vaisseaux du plus grand Roy,
Est-il permis d'avoir peur de l'orage ?



L'amour va contenter nos plus tendres desirs ;
Tout nous rit, tout nous seconde,
Mais si jamais nous goûtons ces plaisirs,
Préferons la terre à l'Onde.



On voit par tout des Opera de Ville & de Village, il falloit bien au moins qu'il parût une petite Piece Maritime. Ce divertissement avec d'autres faisoit alternativement nôtre plaisir en nous éloignant de la Nouvelle France; mais une tempête allèz subite, nous fit bien changer de notte aux accords du grand Banc.

Les vents perdirent le respect
Qu'ils avoient jusques-là gardé pour le
Navire ,
Ils nous firent sentir leur force & leur
empire ,
La Mer devint affreuse , à ce terrible aspect ,
On n'est point en humeur de chanter & de
rire.
Nous ne faisons toujours que tanquer &
rouler ,
Nous ne pouvions porter de Voilles ,
Les vents toujours forcés ne souffroient
point ces Toilles ,
On n'osoit pas les déferler.
Nous fûmes toute la journée
A combattre ces vents déchainés contre
nous ,
Et la Mer toujours obstinée ,
A nous porter les plus grands coups.

Sa fureur cependant fut inutile & vaine ,
 Tout ce qu'elle nous fit de peine ,
 Ne servoit qu'à nous faire voir
 Que nôtre habile Capitaine
 Dans tous ces embarras sçavoit à tout
 pouvoir.
 Faire agir & changer sans cesse de Ma-
 nœuvre ,
 Selon les differens besoins ,
 Mettre la main soy-même à l'œuvre ,
 Malgré de si penibles soins ;
 Dans un temps si fâcheux , si rude ,
 Prevoir les mouvemens divers ,
 Que faisoient les vents & les Mers ,
 Et satisfaire à tout avec cette exacti-
 tude ,
 C'étoit de Chavagnac l'utile & seule
 étude.

A le voir commander & servir à propos ;

Avec une prudence extrême ;

Ce fut de la tourmente même ,

Que mon esprit craintif sçut tirer son
repos ,

Je n'aprehendois plus , ny les vents , ny les
flots.

Après quelques perils passez on ne craint pas tant de perir , & on s'accoutume enfin au mauvais temps. La nuit qui précéda ce jour de tempête en fit voir le présage ; le feu Sainte Elme parut au haut du grand Mât : J'aurois bien voulu le voir , mais j'étois couché , & il étoit , je croy , aussi bon de dormir ; c'est peu de chose , on dit que ce n'est qu'un amas lumineux de quelques gouttes d'eau que la tempête prochaine forme , & qui s'attache partout. †

Deux jours après la Mer devint plus pacifique.

Nous vîmes des Poissons volans ,

Et chacun selon ses talens ,

Sçût recommencer la Musique.

On est sujet dans un Voyage de long
cours à avoir de bonnes & de mauvai-
ses heures. Il se passa huit jours sans
que nous eussions sujet de nous louer, ny
de nous plaindre des vents, ils souffloient
tantôt un peu trop fort, & tantôt pas
assez; enfin ils sembloient se jouer de
nous.

Mais il en vint d'épouvantables

Après un jour des plus sercins,

Oùy la veille de tous les Saints,

Il fit un vent de tous les Diables.

Ce n'étoit plus un Jéu, nous en souf-
frîmes beaucoup, il nous foüetta pen-
dant tout un jour d'une terrible force,
& quoique ce fût par derriere, nous
n'en allions pas plus vite.

Les Ondes par ses coups terriblement
émûës,

Se soulevoient jusqu'aux nuës,

Nous suivions leur rapide cours,

Montant & descendant toujours.

Ah ! Quels mouvemens ! Quel manège !

Les bouillons qui s'en séparoient ,

Et que les vents dans l'air brisoient ,

Retomboient comme de la neige.

La Mer en avoit la couleur ,

De colere toute écumante ,

Et dans cette horrible tourmente ,

La peine fut jointe à la peur.

Dans un roulis subit je ne pus me défendre

D'être rudement secoué ,

Sans que je pusse à quoy me prendre ,

Pour m'empêcher d'être roüé.

Je crus qu'il m'en coûteroit au moins
 Bras où Jambe, mais j'en fus quitte pour
 quelques meurtrissures , & je m'en con-
 solai , voyant quelques Officiers aussi
 maltraitez que moy du même roulis :
 Les peines que souffrent nos Comp-

gnons , nous font micux fuporter les
 nôtres. Les Matelots n'avoient pas
 un moment de relâche ; mais ne les
 plaignons point , le Capitaine toujours
 actif , quoy qu'on ne pût se fouïtenir de-
 bout , agiffoit comme eux , & partageoit
 leur peine.

Pour éviter le fort fatal
 De périr dans un tel orage ,
 D'un fimple Matelot il fe donnoit le mal ,
 Il fit bien , dans fa Chambre il auroit fait
 naufrage.
 Elle s'emplit d'un coup de Mer ,
 Qui penfa nous faire abîmer.
 Nos doux Instrumens de Musique
 Jusqu'au Claveffin haut monté ,
 Par ce rude coup aquatique ,
 Tout fut entierement gâté.
 De cette Chambre enfin il brifa le vitrage ,
 Et le cruel n'épargna pas
 Les charmes de maint beau vilage

Dont le pinceau faisoit admirer les appas ;

Ah ! Quelle fureur ! Quelle rage !

A de telles Beautez les Dieux rendroient
hommage.

L'heure de souper vint , mais pendant
un si mauvais temps , on n'avoit pû faire
la cuisine , les Marmites se renverse-
rent malgré les chaînes qui les tenoient
bien arrêtées , mauvaise affaire pour des
Matelots extrêmement fatiguez , & qui
ont besoin de reprendre des forces. Nous
ne fûmes pas mieux traitez qu'eux , car
nous ne pûmes avoir que des Noisettes
à croquer avec nôtre pain , encore ne
pouvions nous les manger en paix , nous
ne faisons que rôûler au gré des vagues ,
contraints de nous asseoir sur le Gaillard ,
de peur de nous casser les os en cul-
butant.

Ce ne fut pas encore toute nôtre avan-
ture ,

Apré avoir si mal soupé ,

Quand on voulut aller reposer sa nature ;

On trouva son lit tout trempé.

La Sainte Barbe étoit mongîte,
 L'eau de la Chambre avoit pénétré le
 plancher,
 Et lorsque dans mon lit je vins à me
 coucher,
 Le trouvant tout moillié, je le quitterai bien
 vite.

De repos comme moy d'autres avoient
 besoin,

Nos forces étoient abattuës,
 Il falloit nous voir tous chacun à nôtre
 coin,

Appuyez comme des Statuës.

Je passai là fort mal le temps;
 Pestant contre la Mer en pareille disgrâce,
 Mais il falloit m'en prendre aux vents,
 Car s'ils n'étoient jamais méchants,
 On auroit toujours la bonace.

Les vents qui nous étoient si cruels,
 devenant moins impetueux, nous laisse-

rent sans chagrin continuer nôtre route.
Lorsque l'on se voit hors du danger,
on ne songe gueres à tout ce qu'il en a
coûté.

Pendant deux ou trois jours au gré de nos
souhairs ,

Nôtre Vaisseau voguoit par un vent bon
& frais ,

Nous nous approchions de la Ville *

Où Louïs le Juste autrefois ,

Armé pour soutenir les droits de l'Evangile,
Vainquit & rem. sous ses loix

Un rebelle parti de Protestans François.

La Mer étoit belle & tranquille ,

Mais le vent devenant & contraire & trop
gros ,

Nous força de chercher promptement un
azile

Contre sa fureur & les flots ;

Nous le trouvâmes à Belisle ,

Où nous mouillâmes en repos.

* La Rochelle.

Nous y passâmes deux jours fort paisiblement sans craindre les vents ; plusieurs Officiers du Fort vinrent nous visiter, & nous congratuler sur nôtre heureux Retour, apportant avec eux pour rafraîchissemens des Fruits & du Vin nouveau de leur crû.

Il n'étoit pas si bon que celui de Champagne,

Nous prîmes cependant plaisir à le goûter ;

Chacun s'empressa de conter

Les nouvelles du temps depuis nôtre Campagne,

Et nous fûmes ravis d'entendre débiter

Celle du Duc d'Anjou déclaré Roy d'Espagne,

Au grand regret de l'Allemagne ;

Dans de pareils avenemens,

Tous ne sçauroient avoir les mêmes sentimens,

Pleure qui perd, & rit qui gagne.

Le vent qui se rendit favorable pour

nous tirer de là, nous fit lever l'ancre; mais par malheur le cable fila, & cet accident nous retarda de deux heures: Nous partîmes enfin, & le Navire alloit aussi-bien qu'on le pouvoit souhaiter; il sembloit braver les flots encore tout agitez de la veille; mais il n'alla pas long-temps de même, le vent changea, & nous fit sentir en deux heures de temps trois risées aussi terribles les unes que les autres. La première qui nous surprit, ne nous permit pas de mettre bas les voilles, elles pensèrent être mises en pieces, & nous apprehensions encore davantage pour les Mâts.

Le vent toujours forcé nous jettoit sur la
terre,

Choc en Mer plus fatal que celui du Ton-
nerre;

Il falloit tenir contre, ou périr sans quartier,
Pour sortir de ces lieux il n'est point de
sentier,

On chercheroit en vain des portes de der-
rière,

Il faut franchir le pas , ou trouver son
tombeau ;

Au moment que du jour le celebre flam-
beau ;

Alloit à nos regards dérober sa lumière ,

On aperçut la terre aussi plate que l'eau,

Nous pouvions toucher au Rivage ,

Dans deux heures & même avant ,

Les Pilotes craignant un funeste atterrage ,

Sans perdre cependant courage ,

Crioient alors haut & souvent

Au lof , au lof , au lof , & c'est en leur lan-
gage

Dire : Tiens bien le Cap au vent.

La chose étoit presque impossible ,

Le vent devenant plus terrible ,

Et la Mer toujours grossissant ;

Nature patissoit dans ce danger pressant ;

La nuit vient, la crainte redouble,

Dans son obscurité on ne sçait où l'on
est,

Et pendant qu'il y va tant de nôtre in-
terest,

Aisément nôtre Esprit s'embarasse & se
trouble ;

Nous aurions bien voulu de peur d'être en-
gloutis,

Etre encor à l'endroit d'où nous étions sortis.

Chacun sur son visage triste & blême
montrait sa peine mortelle, & ne sça-
voit à quel Saint se voüer. Le Capitai-
ne dont la sagesse & la prudence méri-
toient les plus grandes louanges, consul-
toit sa Carte sans cesse pour nous faire
éviter le danger qui nous menaçoit de
naufnage. Pendant qu'il n'étoit attentif
qu'à nous tirer d'affaire, y étant aussi
intéressé que nous, je luy demandai ce
qu'il pensoit de nôtre sort ; mais loin de

me rassûrer dans mon inquietude mortelle ; il ne fit que l'augmenter ; nous sommes à la grace de Dieu , me dit-il , c'est être bien placé , repit-je ; mais cependant en cet endroit , je crus l'expression tout-à-fait mauvaise , & je n'en étois point du tout content : Il étoit environ huit heures du soir , il me donna si peu d'esperance , qu'il me dit en l'interrogeant davantage , qu'à mi-nuit l'affaire en seroit faite , & que nous serions ou sauvez , ou peris. Un tel discours effrayé beaucoup , & met terriblement les esprits en desordre.

Il fallut se résoudre à tout ;

Des Arrêts du destin , on ne peut se défendre ,

J'allai sur mon lit les attendre ,

On meurt plus doucement bien couché que debout.

Dans cette triste conjoncture ,

Je regardai mon Lit comme ma Sepulture ,

Et me jettant tout habillé dessus ,

Du meilleur de mon cœur je dis mon *In*

manus.

Cette nuit que je crûs des miennes la

dernière ,

Je ne fermai point la paupiere ;

Jusqu'à mi-nuit je comptai les momens

Dans l'Oraison , dans la Priere ,

On m'en croira sans faire de sermens.

Lorsque j'entendis la cloche sonner douze heures , je crûs , sur la parole du Capitaine , que le peril étoit passé , & mes ennuis devinrent plus legers. De plus les chants de quelques Matelots qui alloient après leur quart se reposer , lorsque d'autres montoient pour aller veiller à leur tour , me confirmerent que sur les flots , les vents nous avoient fait grace. Moins inquiet , je dormis fort bien jusqu'au point du jour , & mon sommeil eût été plus loin , si un

Officier ne fût pas venu m'éveiller pour me faire voir la terre que nous avions évitée : Je me levai, & on me la montra assez loin derrière nous : Ce spectacle avoit dequoy me consoler de mon repos interrompu. Cette dangereuse terre étoit l'Isle-Dieu, malheur à qui l'approche de nuit ; il ne seroit pas plus fâcheux de donner sur un Rocher que sur les Sables de ces Platins ; mais en France l'atterrage est par tout très-dangereux, tous les Pilotes en demeurent d'accord, & les plus habiles, trop souvent y font naufrage après avoir passé toutes les Mers.

Nous eûmes le bonheur d'éviter un tel
fort,

Par les soins vigilans de nôtre Capi-
taine,

Qui des vents & des flots sçût soutenir
l'effort,

Nous voguâmes enfin lentement & sans
peine,

Et sur la fin du jour nous mouillâmes au

Port.

Ce fut à l'Isle d'Aix proche de la Rochelle,

Où l'on desarmera désormais les Vaisseaux;

Nous fûmes visiter la Place & les Travaux,

Où l'Art de Vauban & de Mansard excelle.

Là mes desirs furent contens,

Le lendemain à l'eau nous mîmes la Chaloupe,

Et quelques Officiers & moy le vent en poupe,

Fûmes dans Rochefort rendus en peu de temps.

Nous nous trouvâmes quatre Freres

Assemblez dans ce lieu par un heureux
destin ;

C'étoit le jour de Saint Martin ,

Quel plaisir ! Quelle joye après tant de
miseres ,

De nous voir tous dans un Festin ,

Celebrer cette Feste en bûvant de bon
Vin.

Voilà le détail de mon Voyage de la
Nouvelle France , où j'ai mis cinquante-
quatre jours pour y aller , & trente-trois
pour en revenir , joyeux dans le beau
temps , & triste dans le mauvais.

A bien examiner les plaisirs & les maux ,

On trouvera toujours la Voiture im-
portune :

J'en ay couru la bonne & mauvaife fortune ,

Je goûte fur la terre un tranquille repos ;

Et las de naviguer je promets à Neptune

De ne m'exposer plus au caprice des

Flots.



F I N .

A P P R O B A T I O N.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, & avec plaisir, un Manuscrit intitulé, *Relation en Prose & en Vers du Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France*, par Monsieur DIEREVILLE. Cet Ouvrage est assez curieux & assez bien écrit pour me faire croire qu'il sera reçu du Public agréablement. Fait à Paris ce six Novembre mil sept cens quatre. Signé,

LA MARQUE TILLADET.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

A Chevant d'imprimer le Voyage de l'Acadie, il paroît dans la Gazette du 25. Février 1708. une Relation d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois, qui mérite être mise à la suite de ce Voyage.

Un Navire arrivé de la Colonie du Port Royal dans l'Acadie, qui est la partie Meridionale de la Nouvelle France, a apporté les nouvelles suivantes. Les Anglois de la Nouvelle Angleterre ayant été contraints au mois de Juin de se retirer, & d'abandonner l'entreprise qu'ils avoient faite sur cette Colonie, le Sieur de Subercase qui y commande, fut averti par un Fiibustier, qu'ils n'avoient pas desarmé leurs Vaisseaux, & qu'ils se préparoient à revenir avec de plus grandes forces. Il fit aussi-tôt travailler à des retranchemens, à augmenter les fortifications du Fort, & à faire toutes les dispositions necessaires pour bien recevoir les ennemis. Les Habitans retirerent leurs bestiaux, leurs meubles & leurs effets en lieu de sûreté, pour se mettre en état de le seconder. Il craignoit néanmoins de manquer de vivres qui avoient été la plu-

part consommez durant la premiere attaque ; mais dix jours avant l'arrivée des Anglois, un Armateur de Saint Dominique amena deux prises Angloises, dont l'une étoit chargée d'environ trois cens quarante barriques de farine, de lard, de jambons & de beurre. Dans le même tems, les Anglois de la Nouvelle Angleterre qui croyoient l'entreprise infallible, étoient venus avec plus de trente bâtimens pour choisir des postes propres à la pêche, entre le Port Royal & le Cap de Sable. Les Sauvages de ces quartiers-là s'en étant apperçûs, se mirent dans leurs canots, surprirent la nuit deux de ces bâtimens, tuèrent une partie des équipages & firent le reste prisonnier. Ensuite avec l'un de ces bâtimens, ils en surprirent deux autres ; ce qui donna une si grande épouvente au reste, qu'ils couperent leurs cables & s'enfuirent à force de voiles. Le 20. d'Aoust ensuivant, le Sieur de Subercase fut averti qu'il paroïsoit une flote de vingt-deux bâtimens qui n'attendoit que la marée, pour entrer dans la riviere, où en effet elle entra à une heure après midy., & débarqua douze cens hommes à trois quarts de lieuë au-dessous du Fort & de l'autre côté de la Riviere. Ils occuperent quelques habitations abandon-

nées, presque vis à-vis du Fort, a une
 pointe de terre à un quart de lieuë au-
 dessus; mais comme la riviere étoit étroite
 en cet endroit, il étoit facile de les empê-
 cher avec la Mousqueterie de la traver-
 ser. Le 22. ils débarquerent leurs vivres
 & leurs munitions, & ils établirent leurs
 quartiers. Comme il parut qu'ils vouloient
 dresser vis à-vis du Fort une batterie de
 bombes, le Sieur de Subercase fit faire si
 grand feu de canons & de mortiers, qu'il
 les empêcha d'exécuter leur dessein. Le
 23. il fit faire durant tout le jour un si
 grand feu de mousqueterie sur ceux qui
 occupoient la pointe au-dessus du Fort,
 qui les obligea à rentrer dans leur Camp.
 Le 24. un parti François & de Sauvages
 passa la Riviere & surprit huit An-
 glois, dont six furent tuez & deux faits
 prisonniers, dont l'un étoit premier pi-
 lote d'un Vaisseau. On apprit de luy
 qu'il s'étoit avancé avec d'autres pilotes
 pour sonder le passage de l'Isle aux Co-
 chons: que leur dessein étoit de remonter
 au haut de la Riviere avec le vent & la
 marée. pour y débarquer, enfermer le
 Fort de tous côtez & affamer la garni-
 son; que leur flote étoit composée d'un
 Vaisseau de cinquante-quatre canons,
 d'un de quarante-cinq, de cinq fregates.

de dix-huit à trente canons , de huit brigantins , & de sept flates : qu'ils avoient seize cens hommes de débarquement , outre quatre cens qui étoient dans le gros Vaisseau : qu'une partie de leurs provisions étoit gâtée , mais qu'ils attendoient une fregate de quarante-quatre canons avec des vivres. Sur ces avis , le sieur de Subercafè fit pointer toute son artillerie sur la riviere : il ordonna qu'on fit bonne garde par tout & il garnit de soldats toutes les pointes : en sorte qu'ils n'osèrent tenter le passage. Le 25. voyant qu'ils n'entreprenoient rien , il fit faire un si grand feu de canons & de mortiers , qu'ils abandonnerent leur Camp , & se retirèrent dans les bois. Le 28. ils allerent se poster vis à vis de leurs Vaisseaux , & le 31. ils s'embarquerent tous dans leurs chaloupes & leurs canots , & passerent de l'autre côté de la riviere. Le Sieur de S. Castin qui étoit de garde de ce côté avec soixante habitans ou Sauvages , fit faire un grand feu sur les premiers débarquez : mais craignant d'être coupé , il se retira toujours combattant de ruisseau en ruisseau. Il les arrêta même long-tems à une habitation , où il leur tua & blessa beaucoup de gens : ensuite il fit retraite suivant l'ordre qu'il avoit de ne rien enga-

ger, & vingt joindre le gros des habitans
& des Sauvages qui étoient résolus de dis-
puter aux ennemis le passage du ruisseau
du Moulin. Le Sieur de Subercase s'y
rendit avec cent hommes tirez de la gar-
nison, & fit en peu de tems faire des re-
tranchemens capables d'arrêter deux mil-
le hommes. Les ennemis n'avancerent
point, ce qui fit juger qu'ils avoient des-
sein de se retirer, ce que fit résoudre le
Sieur de Subercase à s'avancer avec deux
cens cinquante hommes, pour les charger
dans le tems qu'ils se rembarqueroient. Il
avoit une lieüe & demie à faire au tra-
vers des bois & par de mauvais chemins,
& les Sieurs de la Boularderie, de Saint
Castin & de Saillant, prirent les devants
avec soixante hommes. Ils apprirent d'un
Sauvage qu'il n'y avoit plus que trois cens
hommes sur le bord de la mer. Ils se mi-
rent à courir pour les charger: mais en
traversant un champ de blé, ils y trou-
veront un grand nombre d'Anglois cou-
chez pour se reposer, que le Sauvage
n'avoit pas vûs, dont les uns prirent la
fuite & les autres se mirent en défense. Il
y en eut un grand nombre de tuez, avant
qu'ils eussent reconnu le petit nombre des
François. Ils furent soutenus par les trois
cens qui étoient au bord de la mer & par

ceux que les chaloupes menoient aux Vaisseaux. & qui revinrent à terre. Ainsi les François se retirerent sans autre perte que d'un Sauvage tué & onze blesez, parmi lesquels le Sieur de Saillant & un habitant le furent dangereusement.

Les Anglois dans les divers combats de cette journée, perdirent plus de six vingt hommes : & si le reste du détachement avoit pû joindre, on croit qu'ils auroient été entierement défaits. Ils continuèrent de se rembarquer le premier Septembre : ils descendirent vers l'embouchure de la riviere, où ils firent de l'eau, & ils partirent le 4 au soir. Le 10 au matin, la Fregate l'Annibal vint mouïller à l'entrée de la riviere, chargée de vivres, & de deux cens quarante hommes de débarquement, avec deux brigantins, dont l'un remonta pour chercher leur armée : mais en un endroit étroit, près de l'Isle aux Chevres, il reçût une si farieuse décharge des Habitans de ce quartier-là, qui se retira bien vîte avec les deux autres bâtimens. Ces nouvelles ont été confirmées par des lettres de Quebec du 13 Novembre dernier, qui ajoutent que ce mauvais succez avoit fait soulever le peuple de Baston Capitale de la Nouvelle Angleterre, qui vouloit que l'on fit mourir le Colo-

nel Marsh , qui commandoit les Troupes de débarquement ? que les Abenakis & autre Sauvages amis des François , faisoient une-cruelle guerre aux Anglois , en leur enlevant la Chevelure , en tuant un grand nombre , faisant des prisonniers qu'ils amenoient à Quebec , & dont plusieurs ont embrassé la Religion Catholique , & pillant leurs bestiaux , leurs volailles & leurs maisons : de maniere qu'ils leur avoient fait abandonner cinquante lieues de pais , & qu'ils n'osoient sortir ni aller faire leur recolte que la nuit ou avec escorte , & qu'on avoit publié à Baston que l'on donneroit cent livres sterlin pour chaque Sauvage au dessus de douze ans qu'on ameneroit. Le Sieur Dierfield Gouverneur d'Orange dans la nouvelle York , avoit plusieurs fois sollicité les Sauvages de faire la paix avec les Anglois de la Nouvelle Angleterre : mais ils avoient toujours répondu que pour faire la paix , il falloit la traiter avec le Gouverneur de Canada. Le Sieur de Beaubassin étant allé en course avec cent François de Canada , avoit fait plusieurs prises le long des cotes de l'Isle de Terre-neuve.

Fin de la Relation.

